

PAGES  
MANQUANTES

# Au Public

---

**A** LA demande générale, nous commençons, dans ce présent numéro, à nous servir d'un caractère d'imprimerie moins fatigant pour la vue. Dorénavant tout le numéro sera en pareil caractère délié, sauf les rares cas où le jeu des gravures nous astreindra à un type spécial.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à notre clientèle de lecteurs que, par suite d'arrangements spéciaux, les feuilletons complets de la

## La Revue Populaire

seront de forte longueur. Et il ne sera fait d'exception qu'en faveur des romans courts qui offriront un intérêt exceptionnel.

Tous nos correspondants sont priés d'accompagner leurs envois de manuscrits de leur adresse complète et bien lisible. Si ces manuscrits doivent leur être retournés en cas de refus, ils doivent le mentionner.

*Les Editeurs*

## Les Portraits Célèbres

( Neuvième d'une Série de 12 Portraits de Femmes )



**P**ORTRAIT universellement connu sous le nom de "La Belle" du Titien. Il se trouve à Florence dans la Galerie Pitti et a une place d'honneur dans tous les recueils d'art.

# La Revue Populaire

Paraît tous les mois

**ABONNEMENT :**

Canada, numero : - - - 10 cts  
Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

**Montreal et Etranger :**

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts  
Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

**Poirier, Bessette & Cie**

Editeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

**MONTREAL**

Vol. 1. No 9. Montreal, Aout 1908

DANS son livre *Une poignée de vérités*, Alphonse Karr dit : "...Pendant des siècles, les hommes se sont agglomérés, entassés les uns sur les autres: cela n'a été bon ni pour la santé, ni pour la vertu, ni pour la tranquillité. L'haleine de l'homme est mortelle à l'homme: les hommes doivent vivre, même en société, à une certaine distance les uns des autres. Il faut à l'homme de l'air et du soleil."

Ces lignes me revenaient à la mémoire, il y a quelques jours, en parcourant les rues si larges d'Ottawa, ses squares si nombreux et si bien entretenus.

Même dans les vieux quartiers du primitif Bytown, les voies furent tracées en vue d'une abondante et libre circulation de ce bon air que fournissent les campagnes rapprochées et que tamisent, au passage, les effluves embaumés des scieries et les vapeurs d'eau des Chaudières et de Rideau.

Ottawa est plus qu'en train de devenir une des plus saines et belles villes de l'Amérique: il l'est déjà.

Comme Québec, Ottawa a su perfectionner les dons faits par la nature. Ses habitants ont su tirer le meilleur parti de l'originalité et du pittoresque du site.

Chaque édifice semble précisément à la seu-

le place qui lui convenait. Pouvez-vous imaginer le parlement et les différents ministères ailleurs que là où ils sont?

Ce qui frappe au premier abord, c'est que la capitale du Canada conserve, malgré toutes les exigences de l'industrie et du commerce, un délicieux aspect agreste.

Les arbres et les fleurs abondent. Dans les quartiers nouveaux (et même ceux qui comptent déjà des années et des années), presque chaque maison est précédée d'un parterre bien soigné.

Les gens ont l'orgueil de leur cité; ils ont la parfaite éducation citadine.

Grâce à quoi les moindres détails de propreté sont observés. Pas de papier, pas de détritus dans les rues. J'ai vu, dans les squares, des individus faire un arpent pour aller déposer bouts d'allumette ou bouts de cigares dans de vastes paniers posés un peu partout.

Quelqu'un m'a dit: "Je villégiature à Ottawa; j'y ai tout le confort de la ville et les agréments de la campagne. Tout en jouissant de mon *home*, tout en évitant la promiscuité et la gêne des hôtelleries de villes d'eau ou de villages, j'ai la vive sensation de ne rien manquer ici de ce que l'on va chercher au loin, en été, au prix de cent inconvénients et d'une forte dépense d'argent. Si je veux un air plus cinglant, un bain en grande eau, un peu de canotage, je prends la voiture du tramway le mieux organisé de l'Amérique, et, pour quelques sous et en quelques minutes, je me rends à Britannia, à Aylmer, à Rockliffe."

Je me suis rendu moi-même à ces trois endroits, et ce fut toute une révélation.

Bref, Ottawa à qui on avait promis qu'il deviendrait, par la beauté originale et distinguée, la Washington du Nord, l'est déjà assez pour qu'on dise que la prédiction est réalisée.

Sir Wilfrid Laurier aura été pour la capitale du Canada la fée la plus avisée, la plus généreuse et, non moins, la plus expéditive.



En revenant d'Ottawa, j'ai constaté que plus on gagne l'est, moins il y a de fleurs, moins il y a de beaux jardins potagers, plus on voit, autour des bâtiments de ferme, des amas de fumier inutilisé, des voitures et des instruments aratoires laissés à pourrir au soleil et à la pluie, des débris de toute sorte.

L'homme de nos campagnes — le grand nombre, hélas! — se plaint toujours d'un marasme général, mais il laisse, par incurie ou paresse, son bien se dissiper par cent coula-ges.

Sa terre s'appauvrit et il ne la nourrit pas des engrais qui s'évaporent et constituent, de par le vent, une malpropreté de plus ; quand il veut manger des légumes, il lui faut les faire venir de la ville, la culture potagère se pratiquant de moins en moins ; les voitures et les instruments de son travail lui coûtent trois fois trop cher parce qu'il n'en prend pas soin ; il ne récolte pas les fruits et il y a des paroisses où l'on ne trouvera bientôt plus une seule fraise, une seule pomme. Je sais de quoi je parle.

On cultive surtout le foin, parce que ça demande peu de travail. On compte sur les fromageries, mais, ô ironie ! en hiver, on nourrit au hasard ses vaches laitières...

Oh ! comme avec de l'industrie, de l'amour du travail et à peu de frais on peut s'assurer du confort et du profit à la campagne...

Je sais des personnes qui amenées à vivre dans un village, par leur profession, tirent un parti admirable du lopin de terre attendant à leur maison. Et pourtant ces personnes ne s'entendaient guère à la culture potagère. Elles ont dû tâtonner, procéder par expériences.

Qu'importe ! Avec de l'intelligence, de la volonté, du jugement et l'esprit de travail, elles en sont arrivées à avoir des jardins beaux, bons, payants, des "carrés" de légumes et de fleurs qui font l'admiration des touristes qu'emporte "la bête de feu sur le ruban d'acier" et qui excitent la jalousie des habitants, — sans toutefois les atteindre assez au vif pour les pousser à en faire autant.

Dans notre pays, ce n'est pas de bras que manque l'agriculture, mais c'est de ce qui part du cœur et de l'intelligence et fait mouvoir ces bras dans la bonne direction.



Heureux de fuir l'infeste ville  
On se dépêche, vite on file.  
Quel bonheur d'aller humer l'air !  
Et l'on monte en chemin de fer.

Le train qui m'amena à Ottawa était surchargé de gens allant passer quelque temps sur les bords de la rivière Ottawa ; celui du retour l'était guère moins. La rive sud, comme toujours, paraît plus achalandée. L'autre est pourtant plus belle... mais elle a en moins les hôtels, les pensions, les attraites dus à l'industrie de l'homme, et en plus les moustiques.

La rive sud se met en frais pour attirer les citadins ; la rive nord semble toujours dire comme dans la chanson :

Viens, ne viens pas,  
Fouchtri, fouchtra !

L'académicien Hervieu s'est livré, un jour, à toute une investigation philosophico-scientifique (ô les grands mots !) sur le besoin d'aller en villégiature.

Vous pensiez, très honnêtement, qu'on va à la campagne pour changer d'air, pour voir du vert, pour ôter son frac et son faux col, pour mieux apprécier sa belle-mère en ne la voyant pas pendant quelque temps, enfin pour un million de raisons simplettes comme une allumette.

Or, sachez que M. Hervieu y voit bien autre chose. Ainsi on s'éloigne de la ville parce qu'il persiste en nous un reste de sauvagerie ; parce que l'homme ne peut s'habituer encore à vivre dans ces cages qu'on décore du nom de maisons. Je cite : "Un naturaliste a jadis noté qu'un oiseau de passage, gardé en cage et placé dans une température constante, éprouve cependant, à l'époque de la migration, une agitation qui souvent se termine par la mort, si on ne lui rend pas sa liberté..."

D'ARGENSON.



A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, framing the text. It features a central floral motif at the top, two vertical columns on the sides, and a wide base with floral and scrollwork details at the bottom.

## *Impression 'du Soir*

*(Vers Inédits)*

*Quand de la griserie à la douceur du soir  
Se mêle, et que la brise exhale sa caresse;  
Lorsque l'on sent descendre en nous toute l'ivresse  
Des choses, et qu'au bord du lac on vient s'asseoir.*

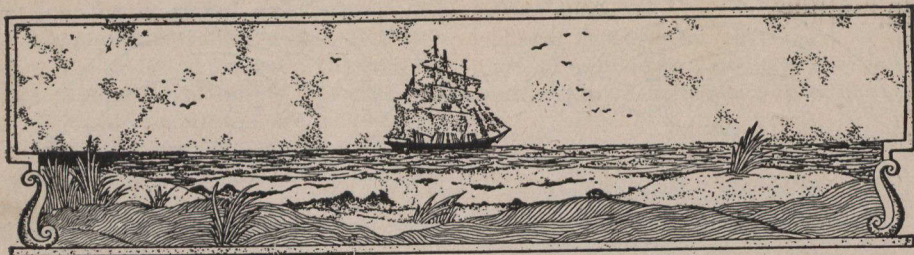
*Et quand des bois profonds, comme d'un encensoir  
Emanent des parfums d'extatique paresse,  
Que l'on rêve en son coeur à sa seule maîtresse  
Et que la lune luit au ciel, pâle ostensor.*

*Dites-moi si, vraiment, brise, parfums, percée,  
Bois, lac bleu, mettent plus d'âmes à la pensée  
Que la voix des pastours qui passe dans les loins,*

*Si l'on croit qu'à cette heure, immuable mystère,  
S'unissent, dans la nuit qui plane sur les foins,  
Les chants du pâtre aux chants qui montent de la terre?*

Arthur de BUSSIÈRES.

Montréal, 1908.



CHOSÉS DU CANADA

## Voyages d'Autrefois

Par PIERRE VOYER

**D**ANS son *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, M. Jos. E. Roy nous apprend qu'en 1681, il n'y avait encore qu'un seul cheval dans toute cette seigneurie — ce qui établit clairement combien étaient rares dans toute la colonie ces vaillants auxiliaires du travail et du transport des gens.

“Tous les labours, dit M. Roy, tous les travaux des champs se faisaient par des bœufs. On se servait aussi beaucoup des canots pour se rendre d'une habitation à l'autre. En ce temps-là tout le monde savait manier la rame ou l'aviron. Le Conseil Supérieur avait bien ordonné, en 1665, qu'un chemin public devait longer le fleuve sur la grève, mais ce chemin n'était encore, vingt ans après qu'à l'état rudimentaire, un sentier raboteux tracé à travers les galets du rivage. Nos pères ne connaissaient point encore l'art ni le luxe de se donner de belles voies carrossables. Personne, du reste, ne songeait aux peines ni aux misères du voyage. On partait alors à pied ou en canot pour aller à Montréal, ou aux extrémités des grands lacs, d'un cœur aussi gai, d'une allure aussi lesté, que s'il se fut agi de se rendre à l'habitation voisine.”

En 1908, nos gens n'ont pas encore réussi à se débarrasser de leur antipathie pour les bonnes routes. Notre province détient triomphalement le record des chemins tortueux, bossués et mal ou pas du tout égouttés. Le gouvernement de Québec inaugure une politique de bonne voierie, mais il y va en toute

prudence et plein d'appréhensions, car, dans notre pays, le plus sûr moyen de devenir impopulaire, c'est d'imposer la taxe directe et les bons chemins.

D'autre part, un chercheur, M. l'abbé Albert Dion, a découvert cette narration d'un voyage fait en bateau, de Québec à Montréal, par un fonctionnaire :

“24 juillet 1752.—Embarqués à Québec sur le fleuve St-Laurent, à deux heures après-midi, à l'endroit nommé cul-de-sac de la Basse-Ville, dans le bateau affecté aux tournées de M. l'intendant (Bigot). Ce bateau est plat, peut porter environ 8,000 livres pesant; dans son milieu est un espace de 5 à 6 pieds en carré, contourné de bancs, garnis de coussins bleus, avec des rideaux sur les côtés et couvert d'un tendelet de même couleur, au moyen de quoi on s'y trouve commodément à l'abri du soleil, même de la pluie en se précautionnant d'un prélat. On nomme “prélat” une grosse toile peinte à l'huile, en rouge, dont on couvre le tendelet, pour se garantir de la pluie. Il était armé de onze rameurs et de deux conducteurs, tous habitants de l'endroit nommé la pointe de Lévi, et il y avait un mat propre à porter la voile, même un hunier au besoin; d'ailleurs il était pourvu de vivres, de vin et d'eau-de-vie par les ordres de M. l'intendant, et même d'argent pour faire face aux dépenses journalières du voyage. Ce bateau fut donné en cet état à ma disposition; j'en étais le maître, de manière que mes compagnons de voyage de Louisbourg, que des affaires at-

tiraient à Montréal, me prièrent de leur donner passage, à quoi consenti, nous nous embarquâmes, savoir: dix personnes, ce qui ajouté aux treize hommes d'équipage achevait d'encombrer le vaisseau. Aussi à peine fûmes-nous placés que le maître conducteur se plaignit que nous étions trop de monde et même trop chargés. Chacun s'en aperçut sans se mettre en devoir d'y remédier; néanmoins je fis sentir qu'on abusait de la facilité que je procurais et sans vouloir trop ouvertement désobliger personne, mon parti fut de dire: "Allons! nagez! il en arrivera ce qu'il pourra."

Le 27.—Aux Trois-Rivières.—M. le Gouverneur voulut absolument me conduire chez lui; il fallut céder à ses instances. Y arrivé, je fus présenté à Madame son épouse, qui par parenthèse est une personne des plus accomplies tant par la figure que par l'esprit. Elle est d'ailleurs pleine de grâces et de politesse; après les compliments, l'on me fit passer dans l'appartement qui m'était destiné, d'où arrangé et décrassé je fus rejoindre la compagnie. L'on ne tarda pas ensuite (il était midi) à passer dans la salle à manger. Il y avait une table de vingt couverts servie, je ne dirai pas comme à Paris, d'autant que c'est l'endroit où j'ai vécu le plus frugalement, mais bien avec la profusion et la délicatesse des mets des meilleures provinces de France. On y but de toutes sortes de vin, toujours à la glace; jugez du plaisir par le chaud excessif qu'il faisait. Après le dîner, fait une partie de quadrille, et ensuite sorti pour voir la ville. Le Gouverneur se nomme M. Rigaud de Vaudreuil; il est frère du major des gardes. Mme de Rigaud est fille de M. de la Gorgendière, homme riche et directeur de la Compagnie des Indes, pour le castor, à Québec.

Le 30.—Mis à terre à 9 hrs du matin pour entendre la messe vis-à-vis un cabaret à cent pas de l'église de la paroisse de St-Sulpice (près La Valtrie). Entrés dans le dit cabaret, entamé un jambon pour déjeuner, mais avertis que la messe allait commencer, sortis pour l'entendre. En avant du portail de l'église étaient plusieurs chevaux attachés à des piquets équarris de charpente, et plantés en quinconces. Curieux de savoir à qui ces chevaux appartenaient, on répondit qu'ils étaient aux fistons des paroisses, que chacun d'eux y entretenait son piquet, qu'on nom-

mait tels (fistons) les jeunes gens qui dans leur accoutrement portaient une bourse aux cheveux, un chapeau brodé, une chemise à manchettes et des mitasses aux jambes, et avaient dans cet équipage droit de conduire en croupe leurs maîtresses à l'église. (1) Les chevaux sont très communs en Canada. Pour le peu qu'un habitant soit à son aise, il en nourrit un nombre pour la culture des terres et le transport des bois; d'ailleurs chacun des garçons en âge d'être marié a le sien; y eut-il dix enfants dans une maison, c'est autant de chevaux en sus de ceux nécessaires au service de l'habitation, et tous sont entiers, forts et résistants à la fatigue. Entendu la messe de paroisse plus longue que nous l'avons souhaité; de là retournés au cabaret dans l'intention de manger un morceau; mais un chien pendant notre absence s'étant accommodé de notre jambon, rabattus sur du beurre et du pain, ensuite remis en route vers midi."

En 1636, le père Le Jeune écrivait: "On a, cette année, amené quelques ânes qui rendront de très bons services. Les chevaux pourraient servir, mais rien ne presse d'en amener." Faute de chemins, va sans dire. En 1667, deux gros ânes furent achetés pour le Canada, mais vers 1772 l'intendant Talon remarque qu'on ne put jamais acclimater les ânes dans le Canada. Benjamin Sulte dit quelque part: "En 1647, on envoya de France un cheval à M. de Montmagny. Il en vint douze en 1665. Le canot d'écorce était plus utile que les quadrupèdes; car les routes étaient alors les rivières."

\* \* \*

Avec le régime anglais commence quelque peu sérieusement la percée et l'entretien de routes praticables. Un ouvrage devenu fort rare: *Eighty years of progress in British North America* rapporte qu'en 1766, il n'existait qu'une route postière dans tout le Canada, et que c'était entre Québec à Montréal. En 1791, elle s'étendait d'un côté au Nouveau-Brunswick et de l'autre à Kingston. Les diligences—les *stages* de nos grands parents—furent les premiers grands agents de transport sur terre. Le 1er janvier 1816, Bar-

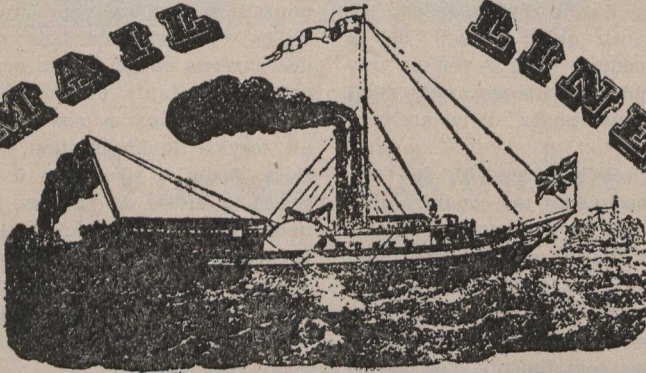
(1) De là le nom de "cavaliers" donné aux prétendants à la main d'une jeune personne.



1845.

# MONTREAL & KINGSTON.

## MAIL LINE



### STEAMBOATS AND STAGES



THE PUBLIC ARE INFORMED, THAT THE FOLLOWING ARE THE ARRANGEMENTS FOR THE SEASON  
THE COMMODIOUS AND FAST LOW PRESSURE STEAMERS,

**HIGHLANDER, Capt. Stearns.**  
**CANADA, Capt. Lawless.**  
**GILBERTSLEEVE, Capt. Bowen.**

Will ply DAILY from KINGSTON to COTEAU DU LAC, (46 miles from Montreal) leaving Kingston every Morning at 7 o'clock, arriving at Coteau du Lac early the same Evening: from which place Passengers are conveyed to the Cascades in Stages, (on a planked road), sleep on board the Steamer "Chicoutimi," and arrive in Montreal the next morning at 7 o'clock.

From COTEAU DU LAC, the Boats leave every Evening, on the arrival of the Mail and Passengers from Montreal, and reach Kingston the following afternoon, in time for Passengers to take the Steamers for any Port on Lake Ontario.

The Boats pass thro' the splendid Long Sault Canal, the magnificent Rapids of the St. Lawrence, and the Lake of the Thousand Islands, by daylight, affording Passengers the most desirable, safe, and expeditious route between Kingston & Montreal.

The above Steamers call at the following places:—Gananoque, Brockville, Maitland, Prescott, Ogdensburgh, N. Y. Matilda, Williamsburgh, and Cornwall.

Packages and Luggage, as well as Money Parcels, at the rate of the owners, unless booked as freight.

W. & A. G. BROWN,  
BANKERS & COMMISSION MERCHANTS,  
Kingston, May, 1845.

CE que l'on croit être la première annonce publiée, au Canada, par une compagnie de transport mixte (bateau et diligence).

nabas Dickinson en établit la première ligne régulière entre Montréal et Kingston. Prix du voyage \$18, avec droit à 28 livres de bagage. Peu à peu, de semblables services furent établis entre les principaux centres, et il y eut même, un peu plus tard, un service de *stages*, plus légers, chargés de transporter en très grande célérité la malle royale. A Québec, ce furent les MM. Hough qui en eurent le contrat. Cette maison existe encore, je crois.

A partir de 1817, les bateaux à vapeurs remplacèrent les diligences durant l'été sur certains parcours ou partagèrent avec elles d'autres parcours, c'est-à-dire partout où les rapides interdisaient toute navigation. Ainsi en 1826, on se rendait en diligence de Montréal à Lachine pour y prendre le bateau, comme en 1908 on se sert du chemin de fer.

Grâce à ces diverses améliorations routières, le nombre des bureaux de postes qui n'était que de 3 en 1766, pour tout le Canada d'alors, montait à 10 en 1791, à 25 en 1817, à 101 en 1828, à 405 en 1840 et à 1698 en 1860. Le nombre de milles de routes postières sauta de 170 en 1766 à 1,200 en 1817 et 14,202 en 1860.

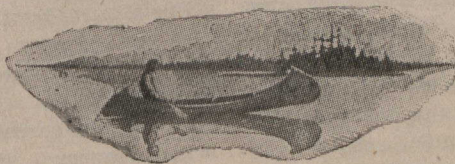
C'est à 2 p. m. un mercredi, le 1er novembre 1809, que partit de Montréal pour Québec le premier bateau à vapeur; il y arriva le 4, à 8 a. m., après avoir été à l'ancre près de 30 heures au cours du trajet. Il prit plus d'une semaine pour revenir. Le prix était de \$8 pour aller à Québec et de \$9 pour aller à Montréal. Ce bateau pouvait recevoir 20 passagers mais il n'en eut que 10. Il s'appelait *Accommodation* et appartenait à l'hon. John Molson. En 1815, une compagnie de Kingston fit construire, au prix de \$28,000, le *Frontenac*, long de 170 pieds, d'une capacité de 742 tonneaux et considéré, dit un technicien du temps, "*the best specimen of naval architecture yet produced in America*". A partir de cette époque, la construction de bateaux à vapeur canadiens marcha si bien qu'en 1863, rien que sur les lacs d'Ontario, on en

comptait plus de 100, d'un tonnage global de 30,511 unités et évalués à \$1,400,000.

En 1845, la "Société de Navigation du Richelieu" fut fondée pour desservir les paroisses de Sorel au Lac Champlain. Les actionnaires étaient des petits marchands et des cultivateurs de cette partie-là du pays. Son premier bateau fut le *Jacques-Cartier*, qui coûta \$32,500. Cette compagnie engloba successivement des compagnies rivales, étendit ses routes à Québec, au Saguenay, puis à Toronto et à Hamilton. En 1856, quatre lignes se concurrençant entre Québec et Montréal, le voyage arriva à ne coûter que \$1.00, coucher et repas compris. L'incendie du *Montréal*, en juin 1857, avec une perte de 253 vies, mit fin à cette concurrence désastreuse, et le champ resta à peu près libre à la Compagnie du Richelieu qui a tant fait, depuis, pour assurer au public voyageur un service presque sans rival dans l'univers entier.

C'est également à Montréal que nous devons notre premier chemin de fer canadien. Une charte fut demandée en 1832 pour la construction d'une voie ferrée entre Laprairie et Saint-Jean. Le capital était de \$250,000. Comme la *Revue Populaire* doit consacrer aux chemins de fer une étude spéciale et qu'elle en a déjà publié une sur les vapeurs océaniques canadiens, je dirai ces quelques lignes en constatant, avec les économistes, les constructeurs, les armateurs et les touristes les plus autorisés que, sous le rapport de l'abondance, de la sécurité, du confort, de la célérité, du bon marché et même du luxe, tous les modes de transportation maritime ou terrienne du Canada soutiennent fort bien la comparaison avec ceux de n'importe quel pays.

Mais nous semblons nous désintéresser absolument du problème de la navigation aérienne. Serait-ce que nous ne croyons pas encore à une solution possible, ou que nous comptons sur nos voisins pour nous doter, en temps et lieux, des "plus lourds ou plus légers que l'air" dont le besoin se fera sentir?





## La Maladie du Sommeil

*Au moment où l'on va ouvrir, à Londres, la conférence internationale de la terrible maladie du sommeil, il nous paraît intéressant de consacrer quelques pages au terrible fléau. Justement le lieutenant Bradfer rentré il y a quelques mois du Congo a consacré une curieuse brochure à la maladie. Nous en extrayons le passage suivant où M. Bradfer montre les ravages du fléau. Cette page vécue ne peut manquer d'obtenir du succès auprès de nos lecteurs.*

**L**ORSQUE l'on voyage aux environs de Lusambo et de Luluabourg, on rencontre de grands villages à moitié dépeuplés, à demi ruinés, envahis lentement par les herbes folles qui montent à l'assaut des cases branlantes.

On s'informe, on interroge, on s'enquiert des causes de cette décadence et on entend toujours la même réponse : "La faute en est à la maladie du sommeil". (N'tolo, comme on dit là-bas.)

N'tolo ! mot sinistre qui revient dans toutes les conversations des nègres, mot magique qui fait leurs grands yeux d'émail songeurs et tristes, mot mystérieux qui rend soucieux les jeunes et les vieux, mot effroyable qui est la conclusion macabre de tout!...

Près d'un grand village formé de cases neuves et bien bâties, abrité à l'ombre fraîche des palmiers hautains, entouré de vastes plantations en plein rapport, un bonhomme aux cheveux blancs comme de l'ouate, aux yeux fripés, aux traits fortement accentués, au teint de bronze patiné, raconte d'un air résigné et d'une voix cassée, voilée, éteinte :

"J'avais deux femmes et trois grands fils. Ils sont morts tous les cinq de la maladie du sommeil. Nous possédions cent chèvres et

beaucoup de poules. Les sorciers m'ont tout pris en payement de leurs médecines. Autrefois, les gens du village nous respectaient parce que nous étions riches, forts et bien nourris. Aujourd'hui, les petits enfants me crachent à la figure et je ne mange pas tous les jours. La maladie du sommeil est venue du côté où le soleil se lève. Nous en avons ri d'abord et nous avons tâché de guérir nos malades. Puis, nous avons abandonné nos anciennes cases, croyant que la malédiction des fétiches pesait sur elles et nous sommes allés reconstruire notre village là-bas sur cette colline. La maladie nous y a suivis. Nous avons encore fui et nous sommes venus nous installer ici, mais beaucoup de nos gens continuent à dormir et à mourir. Dans un an ou deux, il ne restera plus personne de notre tribu qui était nombreuse et brave."

Il parle vite, vite, comme s'il récitait une leçon apprise par cœur.

Une fillette horriblement maigre, décharnée, vrai squelette ambulante aux grands yeux pleins de fièvre, passe péniblement. On l'interroge :

"Tous mes parents sont morts de la maladie du sommeil, dit-elle, et... j'ai faim!..." C'est tout ce qu'on peut en tirer.



*Médecins examinant des malades*

Chaque jour, on rencontre dans la brousse, des malheureux qui se traînent, abandonnés de tous, pourchassés, traqués, condamnés à l'isolement, comme l'étaient nos lépreux au moyen âge. Ce sont des malades atteints de la maladie du sommeil.

Dès qu'une personne souffre du terrible mal, ses voisins, ses amis, ses parents l'expulsent, dans l'espoir naïf d'éloigner avec elle le fléau tant redouté, qui s'attaque à tous, jeunes et vieux, pauvres et riches, pe-

tits et grands, esclaves et chefs.

Le pitoyable malade erre à l'aventure, vit misérablement de racines crues, jusqu'à ce que ses forces le trahissent. (Bien heureux, encore, s'il échappe à la griffe du léopard.)

Alors sa lente agonie commence. Il rôle loin de tous, loin de sa mère, loin de sa hutte natale, loin de ce qui lui est cher. Il n'a, pour se couvrir, qu'un misérable lambeau de grosse étoffe faite de fibres de palmes. Il n'essaye plus de lutter contre l'im-

placable sommeil, ni de réagir contre les horribles convulsions annonçant sa fin prochaine et il meurt abandonné, esseulé, sous le grand soleil de feu qui incendie le ciel d'Afrique, ou face aux étoiles innombrables qui escortent l'ardente Croix du Sud.

Qu'est-ce donc que cette mystérieuse et terrible maladie du sommeil?

Ils nous diront, les médecins, qu'elle est provoquée par la piqure de la mouche Tsé-Tsé. Cet insecte, vivant dans les roseaux qui bordent les rivières et encomrent les marais, est avide de sang humain. Il inocule à ses victimes un virus chargé de microbes qu'on a baptisés du nom de "Trypanosoma gambiense".

Les trypanosomes, ainsi libérés, se répandent bientôt dans le sang de la personne piquée par la tsé-tsé, s'y multiplient, y grouillent, envahissent les tissus musculaires, s'établissent dans le cerveau qu'ils rongent et taraudent.

Dès lors, les premiers symptômes de la maladie du sommeil se manifestent. Les glandes du cou, de l'aîne, des aisselles se dilatent outre mesure, les paupières se gonflent et s'alourdissent, les membres deviennent pesants, la démarche est hésitante, vacillante, les sens s'émoussent, des hallucinations effroyables hantent les rêves du malade, qui est bientôt pris d'une somnolence invincible et d'un appétit féroce.

Puis viennent les accès de folie. Folie furieuse chez les forts, délire de la persécution chez les faibles. Le malade ne dort presque plus, des céphalées étreignent sa pauvre cervelle, des visions de cauchemars horribles le poursuivent partout. Malgré son énorme appétit, il maigrit, faiblit, se ruine, traîne une vie misérable de damné. Ses yeux, ses beaux grands yeux de nacre s'éteignent et se couvrent de stries sanglantes. De lancinantes et cruelles douleurs torturent ses muscles, il se tord, il halète, il se convulse.

Enfin, la suprême délivrance approche. Le sommeil revient, implacable. Le malade ne se réveille qu'à demi pour manger, tout lui est indifférent, il passe des semaines entières sans bouger, couché sur le dos, et des plaies affreuses, grouillantes de vermine, se forment sur cette pauvre loque humaine... La mort vient enfin mettre un terme à ses souffrances!...

Peut-on guérir de la maladie du sommeil?

\* \* \*

D'autre part, nous lisons dans l'*Illustration*:

"Depuis des années innombrables, des siècles, on ne sait, depuis toujours, une maladie étrange décime, en Afrique, des peuplades perdues; un mal mystérieux, devant lequel les lamentables féticheurs, les sorciers noirs, avec leurs enfantines pratiques, sont désemparés, impuissants comme le durent être, au moyen âge, les mires ou les empiriques d'Occident, en présence du mal des ardents ou de la lèpre. Contre ce mal implacable, ils ne trouvent d'autre remède que l'isolement même qu'on imposait aux lépreux, et qui doit, espèrent-ils, arrêter la contagion. Etendu à l'ombre, au grand air, ou relégué dans le coin le plus sombre de sa case, le patient gît, atone, somnolent, presque mort déjà, incapable d'un mouvement et les yeux clos. On lui parle, on l'appelle: les paupières font encore un effort pour se soulever, puis retombent, lourdes, comme si toute force, toute volonté était épuisée dans ce corps débile. Pourtant, la nuit, une sorte de délire relève ce demi-cadavre, le dresse, hagard, fou, sanguinaire, le pousse à tuer. Alors on le ligote, on l'enchaîne, on l'emprisonne, pauvre criminel irresponsable, victime d'une irrésistible impulsion et qui, l'accès passé, retombe vite dans son affaissement. Bientôt, avec les jours, il n'aura plus même de ces menaçantes crises; à mesure qu'approche le fatal dénouement, le sommeil devient plus long, plus pesant, léthargique, invincible. Le malade s'endort en mangeant, en marchant. Un moment arrive où il ne peut plus même se lever. Et la mort vient, doucement, dans le coma.

"Contre ce mal impitoyable, toujours mortel, tout ce que les sorciers nègres ont pu faire, pourrait-on dire, reprenant une boutade fameuse, ç'a été de lui donner un nom, le même dans leurs différents idiomes: c'est la maladie du sommeil. Il y a plus d'un siècle qu'un voyageur anglais, Winterbottom, la signalait à Sierra-Leone. Mais alors elle ne régnait que dans quelques foyers endémiques, au nord du golfe de Guinée, sur les rives du Congo, dans l'Ouganda. Elle était localisée là. Les blancs arrivent, conquérants, répandent par tout le continent leur fébrile

activité, vont, viennent, crient le long des fleuves, à travers la forêt ou la brousse des courants de circulation. Et la maladie, dans leur sillage, se déplace, se développe, gagne du terrain. Elle règne maintenant sur une bande immense comprise entre deux lignes sinueuses allant, l'une, au nord, de Dakar à Monbasa, non loin de Zanzibar, l'autre, au sud, de Benguela, à l'embouchure du Zambèze, progressivement envahissante de l'ouest à l'est, de l'Atlantique à l'Océan Indien. A l'heure actuelle, elle a fait des progrès si inquiétants qu'elle est une grave menace pour la colonisation. Aussi, depuis plusieurs années, l'Angleterre subventionne des missions d'études; le roi des Belges, souverain de l'E-

tat indépendant du Congo, a créé un fonds de recherches de 300,000 francs, plus un prix international de 200,000 francs, destiné à récompenser le savant qui découvrira le remède définitif à ce mal; une mission médicale allemande, placée sous la direction du célèbre Robert Koch, travaille sur les bords du lac Victoria. Enfin, au mois d'octobre dernier est partie de Bordeaux pour Brazzaville, avec le même but, une mission française dotée d'un crédit de 200,000 francs fait par le ministère des Colonies et le commissariat général du Congo pour une moitié, pour le reste par la Société de Géographie, la Société antiesclavagiste, diverses compagnies commerciales et maritimes, des dons privés."

## Les Blés

*Une fraîche rosée a mouillé vos épis,  
Et sous leurs cils luisants, rudes comme des armes,  
Les grains drus sont pareils à ces brûlantes larmes  
Que gardent bien souvent nos chagrins assoupis.*

*Parfois le vent se joue en vos mouvants tapis,  
Et vous semblez la mer d'où montent tant d'alarmes;  
Parfois, enveloppés d'un calme plein de charmes,  
Vous semblez le sommeil des grands fauves tapis.*

*Quand la brise s'élève, en flexions profondes,  
Inclinez devant moi, blés mûrs, vos têtes blondes,  
Avec le bruit troublant des longs baisers d'adieu.*

*Et moi, la moisson faite, en habits du dimanche,  
J'irai, vieux paysan, pencher ma tête blanche  
Devant l'ostensoir d'or où vous serez, mon Dieu.*

Pamphile LEMAY.

Dernier écho des pageants



Deux heures a. m. :

*Monsieur Poirot.* — C'est moi, atchou ! c'est moi le roi, le roi de... me rappelle plus...

*Une voix féminine.* — Le roi de la Pologne.

*Monsieur Poirot.* — Hic !... P'bablement ça...

# Abandonnés !

Par Maxime Audouin

(Auteur de Puits - Qui - Pleure)

ROMAN COMPLET

I

LA PETITE AUX BOUQUETS DE VIOLETTES



L faisait froid, la nuit tombait...

Sous l'aigre et rageuse bise de décembre, les becs de gaz espacés de loin en loin dans ce quartier perdu de Paris vacillaient, rayant de grandes ombres fantastiques le pavé glissant de givre; et la rue

se prolongeait interminable, déserté, sinistre, entre des terrains vagues clos de planches et un grand mur lépreux.

Le long de ce mur se fauflait un enfant, un garçonnet de treize à quatorze ans, perdu dans un pardessus d'homme qui lui battait les talons, coiffé d'une casquette sans visière et chaussé de souliers en accordéon. Les mains enfouies dans les poches de son pardessus, il serrait sous son aisselle un violon, un lamentable crin-crin dont un brocanteur de la banlieue n'eût pas donné quatre sous. Il grelottait de froid,—de peur, peut-être, aussi,—ce qui ne l'empêchait point de siffloter un air de bravoure entre ses dents.

De temps à autre il s'interrompait pour monologuer.

—Dix sous! ce vieux monsieur m'a donné une pièce de dix sous,—je ne serai pas battu,—et un sou pour me payer des marrons!...

Arrivé à un carrefour, une explosion de cris et de huées l'arrêta.

—Qu'est-ce que c'est que ça? se demanda-t-il intrigué.

Les cris redoublant, il tourna à droite et s'avança résolument dans la rue du fond de laquelle partait le bruit.

Sa curiosité ne tarda pas à être satisfaite.

Sur un trottoir, une fillette, de trois ou quatre ans plus jeune que lui, pleurait à chaudes larmes, tandis qu'autour d'elle une

bande de galopins exécutait une sarabande échevelée en poussant des hurlements. Par intervalles la ronde se resserrait, et, tantôt l'un, tantôt l'autre, des persécuteurs de la fillette, la tirait par sa robe, par sa natte de cheveux, la pinçait, ou lui décochait une bourrade.

Une généreuse indignation s'éveilla dans le cœur du violoneux. Sans songer aux conséquences que pouvait avoir pour lui son intervention, il tomba à bras raccourcis sur le premier méchant drôle qu'il rencontra dans son élan, et l'envoya rouler sur la chaussée.

La ronde s'arrêta net; mais, après un moment de stupeur, toute la bande s'apprêta à faire un mauvais parti à l'intrus qui se mêlait de gêner ainsi son plaisir.

Bien que prévoyant l'issue désastreuse de la rencontre, le petit homme attendit le choc, les poings fermés, se contentant de reculer pas à pas, jusqu'à ce que, s'étant accoté au mur, il n'eût plus à appréhender d'être attaqué par derrière.

—Pourvu, seulement, pensa-t-il, qu'ils ne cassent pas mon violon...

Sa fière attitude imposait un peu à ses adversaires; néanmoins, le cercle se resserrait, de plus en plus menaçant.

Dans ce moment critique, jetant les yeux autour de lui, en quête d'un secours problématique, le garçon aperçut, à deux pas sur sa gauche, un échalas. D'un bond, il se précipita sur cette arme redoutable que le harsard mettait à sa portée, et, s'en étant emparé, il exécuta une série de moulins vigoureux qui le dégagèrent en un instant.

Ce n'était que retarder une solution inévitable. Heureusement, tandis qu'il se tenait sur la défensive, deux ouvriers vinrent à passer; ceux-ci accoururent à son appel, et toute la bande malfaisante se dissipa en un clin-d'œil comme une volée de moineaux.

La petite avait cessé de pleurer, elle regardait de ses grands yeux étonnés le héros, un tantinet grotesque, surgi de l'ombre si inopinément à son secours.



Pour l'instant, le héros, après avoir rajusté son interminable pardessus et les pièces fragiles de sa garde-robe,—opération conduite assez malaisément à bonne fin,—courait à cloche-pied à la recherche d'un des ses souliers perdu dans la bagarre. Il finit par le retrouver, ce dont il témoigna une vive satisfaction, se rehaussa, inspecta son violon, s'assura que sa pièce de dix sous et son sou étaient bien encore dans sa poche, et s'occupait enfin de sa protégée.

—Hein! dit-il avec une légitime fatuité, je leur ai donné leur compte, à ces capons!... Voyons, raconte-moi ce qui s'est passé.

La petite ne se fit pas prier; et voici ce qu'elle apprit à son nouvel ami.

Elle n'avait plus son père; sa mère était tombée malade un mois auparavant; leurs maigres ressources bientôt épuisées, l'avant-veille une voisine charitable, une fruitière qui demeurait au rez-de-chaussée de leur maison, avait eu l'idée de lui donner à elle quelques bouquets de violettes, en lui disant d'aller les vendre aux passants. Elle avait rapporté ainsi pas mal de sous au pauvre logis, le lendemain également, et, ce jour-là même, elle revenait avec une bonne collecte. —quinze sous!—lorsque les méchants drôles, non contents de l'avoir dévalisée, l'avaient bousculée et maltraitée.

—Tas de lâches!... Comment t'appelles-tu?

—Bernette.

—Bernette? Je n'ai jamais entendu ce nom-là, Bernette,—c'est joli.—Moi je m'appelle Jacques, je joue du violon dans les cours, et je gagne de l'argent. Des fois ça va, d'autres fois, pas...—Dis donc, est-ce qu'elle te bat, ta mère, toi?

La petite fille eut un geste de stupeur.

—Jamais!

—Moi, si; et le père donc! Il faut que je lui rapporte dix sous chaque soir, sinon, gare les coups! Mais d'abord, il n'est pas mon père; il m'a volé, je le sais bien, et puis, les pères ça ne tape pas si dur.

—Est-ce que cela vous arrive souvent de ne pas gagner vos dix sous?

—Heu! heu!... Enfin, aujourd'hui, j'ai mon compte, et je vais même m'offrir un sou de marrons, on partagera,—tu veux, dis?

Il s'arrêta tout à coup.

—A propos, est-ce qu'ils t'ont tout pris, les autres?

Le visage de la petite se contracta.

—Tout!

—Et... y a-t-il du pain chez vous, ce soir? Non, n'est-ce pas?

Il se gratta la tête, palpa au fond de sa poche ses onze sous, coula un regard de pitié vers sa protégée, toussa, grogna, se gratta la tête à nouveau, et, finalement:

—Je te retiens, pour demain, un bouquet.

—Il m'en reste un, Monsieur, tenez, le voulez-vous?

—Pourquoi m'appelles-tu Monsieur?... Joli Monsieur!

Il éclata de rire.

—Ah! ah!

Puis, tirant brusquement de sa poche ses onze sous, il saisit la menotte de la fillette, y fourra de force, en échange du bouquet de violettes, la grosse somme, cela non sans pousser un soupir, après quoi, il se disposait à s'éloigner, lorsque Bernette le retint par un pan de son pardessus.

—Mais, Monsieur?

—De quoi? de quoi! des manières!... Ma petite, quand un comme moi se commande des fleurs, il les paie... A propos, j'oubliais. Demain matin, à neuf heures, ici?

—Oui, Monsieur.

—A demain, sans faute.

—A demain!

Là-dessus, maître Jacques renfonça sa casquette sur ses oreilles, drapa son maigre torse dans son pardessus, et, les mains, dans les poches, son violon sous l'aisselle, reprit d'un air qu'il s'efforçait vainement de rendre vainqueur le chemin du domicile paternel.

Seulement, quand il eut tourné le coin de la rue, se jugeant hors de la vue de la petite, qui l'avait suivi du regard, stupéfiée par sa générosité quasi princière, il commença à arrondir le dos piteusement.

—Qu'est-ce qu'ils vont bien me faire ce soir?—murmurait-il soucieux, en ralentissant le pas—pourvu que le père ne soit pas rentré!...

## II

### LA FAMILLE SCHWARTZ

Qu'on se figure un abominable taudis, torride l'été, glacial l'hiver, éclairé d'un jour verdâtre par un châssis à tabatière, et sentant le moisi, l'alcool et le tabac. C'est là que, dans un fouillis de meubles sans nom, de tisons de bouteilles et d'épluchures, logent le père et la mère du violoneux, le couple Schwartz.

L'homme, un Allemand, un colosse roux de cheveux et de la barbe, brutal, grossier, faisait partie, quelque temps auparavant, d'une troupe de saltimbanques en qualité de lutteur. Une blessure grave l'a momentanément forcé à se reposer, et, en attendant sa guérison, il exerce quantité de métiers louches, plus ou moins lucratifs,—plutôt moins que plus,—assez néanmoins pour lui permettre de satisfaire ses goûts d'ivrognerie. C'est dans le temps où il courait les chemins, en province, qu'il a volé l'enfant honteusement exploité par lui.

Sa digne moitié est une petite femme maigre, vieille avant l'âge, au museau de fouine, au menton en galoche, à l'œil gris et dur,—diseuse de bonne aventure, prétend-elle, mais avant tout rapineuse de profession, et, au temps de leurs courses errantes, s'entendant comme pas une de ses collègues à approvisionner une caravane de poules et de lapins dérobés dans les fermes des alentours.

On se fait une idée de ce qu'a pu être l'existence de Jacques depuis que sa mauvaise

étoile l'a jeté dans ce milieu.

Schwartz mange,—ou boit, comme on voudra,—au cabaret voisin ses rares salaires. Il n'y a pas de pain chez lui?—tant pis, les autres se serreront le ventre. Volontiers il dirait avec Sganarelle: "Quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit content dans ma maison."

Dans ses jours de mauvaise humeur, quand le travail n'a pas donné,—autant dire tous les jours,—Schwartz bat la femme et le petit...

Quelle misère!

Comment Jacques a-t-il pu résister à la faim, à la maladie, aux coups?—c'est miracle; comment n'est-il pas devenu un vaurien, dans l'atmosphère de vice qui l'enveloppe?— miracle encore! Il est vrai d'ajouter que cet être frêle a une nature honnête et une surprenante force de volonté. Ainsi, Schwartz avait essayé, à maintes reprises, d'utiliser sa souplesse et son agilité pour ses maraudes. L'enfant, sans répondre catégoriquement non, s'était, de fait, refusé à se prêter au rôle que l'on attendait de lui, en opposant une inertie invincible à toutes les menaces, à tous les arguments.

Et quels arguments! des privations de pain pour la journée, et des coups qui pleuvaient sur ses chétives épaules, drus comme une averse d'avril.

—Ah! ça veut faire le rentier, le *môssieu!*... vilain moucheron, je t'en donnerais du *môssieu!* tiens, va-t-en faire le rentier sur ta paillasse!

Et, d'une poussée brutale, l'Allemand envoyait Jacques s'aplatir sur son grabat.

Le petit renfonçait ses larmes, attendant, pour pleurer, que le père fût endormi.

Alors, le visage tourné vers le mur, serrant ses poings sur ses yeux, des sanglots plein la gorge, il pleurait en silence, jusqu'à ce que le sommeil vint, avec son cortège de rêves consolateurs, clôt ses paupières et l'apaiser.

Jacques se trouvait transporté dans des contrées bénies où les enfants ne sont pas maltraités, où les caresses d'une mère les endorment dans un lit blanc, chaud et moelleux, où un papa les prend sur ses genoux pour leur raconter des histoires, où des maîtres dévoués et bienveillants leur enseignent quantité de choses intéressantes, où, avec de joyeux camarades, on joue à des jeux très amusants.

Le lendemain, une bourrade ramenait le rêveur à la réalité.

De guerre lasse, comprenant enfin qu'ils ne réussiraient pas à vaincre ses scrupules d'honnêteté, les Schwartz avaient renoncé à l'associer à leurs expéditions, ils voulaient le laisser tranquille—provisoirement— mais à cela sous condition: il jouait du violon? à lui donc de trouver à se nourrir, et de rapporter en outre, chaque soir, un minimum de dix sous.

—Dix sous,—sinon, gare les coups!

Jacques, instruit par de douloureuses ex-

périences, ne se faisait, ce soir-là, aucune illusion sur le genre d'accueil qui l'attendait.

Rendu sur le palier, après avoir gravi l'escalier bien doucement, sur la pointe du pied, il risqua un œil à travers une des nombreuses fentes de la porte.

—Oh! dit-il avec un sursaut d'épouvante, —le père!...

Effectivement, l'Allemand était là: il dormait, ou semblait dormir, écrasé sur l'unique table du logis.

L'enfant hésita un instant, son cœur battait à se rompre dans sa petite poitrine, mais haussant les épaules:

—Bah! murmura-t-il, un peu plus tôt, un peu plus tard,—puisqu'il faudra bien toujours!...

Défaillant et résigné, il pesa sur le loquet de la porte,—il entra.

Ce fut la marâtre qui le reçut. Peut-être guettaient-elle son arrivée.

—Enfin, te voilà, trafrnard? Combien rapportes-tu?... Ah! ça, vas-tu répondre? que tu es là planté comme un terme... m'entends-tu?... Une fois, deux fois, combien rapportes-tu?

Jacques se décida à répondre, baissant la voix de peur d'éveiller le père toujours affaissé.

—Rien... m'man...

—Rien?

Il y eut un silence.

Puis, la mégère attira à elle le pauvre, d'un geste violent, et, de ses mains avides, fouilla les poches du pardessus.

Elle eut vite fait d'y découvrir les fleurs achetées à Bernette. Elle les considéra un instant avec stupeur, n'osant en croire ses yeux.

Mais bientôt elle éclata.

—Rien! glapit-elle—rien!—et Môssieu se paie des bouquets de violettes!

Au bruit, l'homme s'éveilla,—il attendait l'argent de Jacques pour aller boire.

L'enfant l'observait en dessous; il frémit en le voyant se lever et venir à lui, menaçant.

—Bien sûr, pensa-t-il, cette fois il va me tuer!

Se faisant tout petit et repliant instinctivement son bras droit devant sa tête, il attendit.

.....  
C'était, à tous les étages, un bruit de portes qu'on ouvrait, de piétinements, de voix effarées.

Avez-vous entendu ces gémissements?

—Ce sont encore les Schwartz qui martyrisent leur garçon...

—Quelle indignité!...

A ce moment, un cri,—cri déchirant, cri atroce, exprimant une souffrance indicible,—vibra, sinistre, dans la nuit, et s'éteignit graduellement...

Puis, dans la grande maison, le silence le plus profond.

—Oh! dit un vieux marchand de marrons, le père Pitois,—on ne peut pas laisser tuer cet enfant!... venez-vous, vous autres?

En un clin d'œil, trois ou quatre voisins se trouvèrent réunis sur le palier des Schwartz: à leur tête était un ouvrier charpentier, qui tenait à la main une besaigué.

Il secoua la porte.

—Ouvrez! dit-il d'une voix brève.

Pas de réponse.

Il introduisit un bout de sa besaigué entre l'huis et le cadre, donna une forte pesée: la porte craqua, s'ouvrit.

Schwartz se tenait sur le seuil, brandissant une chaise.

L'ouvrier charpentier voulut avancer:

—Un pas de plus—rugit Schwartz — et je!...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase et poussa un hurlement de douleur: la barre de fer venait de s'abattre rudement sur son poignet; la chaise lui échappa des mains; il était, désormais, hors d'état de nuire.

On pénétra dans le taudis.

Spectacle navrant! Inerte, les mains crispées sur son violon qu'il tenait serré contre son cœur, Jacques gisait sur le plancher au milieu d'une mare de sang.

Un cri d'indignation et d'horreur s'échappa à la fois de toutes les poitrines: li s'en fallut de peu qu'on ne fit aux Schwartz, séance tenante, un mauvais parti; mais le père Pitois s'interposa.

—Mes amis, dit-il, vous les laisserez tranquilles si vous m'en croyez: toucher à de pareils gredins, c'est se salir les mains. Seulement, qu'un de vous s'en aille prévenir le commissaire; moi je me charge du petit, provisoirement.

Avec l'aide d'un voisin, il descendit chez lui Jacques toujours évanoui, tandis que l'ouvrier charpentier se rendait chez le commissaire faire sa déclaration. Mais quand le magistrat se présenta avec deux agents au domicile des deux misérables, ceux-ci avaient disparu.

### III

#### SOCIÉTÉ JACQUES, BERNETTE & CIE

Depuis un mois environ que les Schwartz s'étaient installés dans le quartier, Jacques et le père Pitois avaient lié connaissance; Jacques faisait les commissions du marchand de marrons, et, aux jours de jeûne—plus nombreux, hélas! que les autres dans la semaine du pauvre garçon—le marchand de marrons nourrissait son petit commissionnaire; souvent même il était intervenu en sa faveur auprès des Allemands, aussi Jacques avait-il voué une grande amitié à son protecteur.

Le père Pitois était un homme bon et simple,—trop bon même au dire des commères du quartier, qui savaient en quel état de dépendance le tenait sa femme, au demeurant excellente créature, mais despote, vive

comme la poudre, un vrai tyran en jupons.

Par bonheur pour Jacques, car le père Pitois n'eût jamais osé le recueillir sans l'aveu de cette femme terrible, Mme Pitois ne se trouvait pas en ce moment à Paris; elle était partie, cinq ou six semaines auparavant, pour Saint-Brieuc. Là, en effet, habitait, dans l'intervalle de ses campagnes, un lieutenant de vaisseau, M. Flamant, qu'elle avait élevé, et dont elle ne voulait abandonner à personne le soin de gouverner la maison pendant la durée de ses séjours à terre. Elle absente, le père Pitois était maître chez lui.

Son premier soin, quand on eut étendu le blessé sur son propre lit, fut de le déshabiller pour se rendre compte de son état. L'enfant n'avait que de simples contusions, et, au front, une coupure peu profonde, sans la moindre gravité: le saignement avait dû provoquer la syncope plus encore que la perte de sang.

On lava sa plaie, on lui mit du linge propre fourni par les voisines, on le coucha dans un lit bien bassiné, et il ne tarda pas à reprendre entièrement sa connaissance.

La première personne qu'il aperçut fut son vieil ami, le marchand de marrons: un pâle sourire de reconnaissance illumina son pauvre visage amaigri, et il balbutia:

—M'sieu Pitois!

—Ah! ah! tu me reconnais? oui, c'est moi, papa Pitois.

Soudain un nuage passa sur les traits du petit homme.

—Le père?

—Le père? n'aie pas peur, il doit être loin s'il court encore! ainsi, mon gros, dors en paix.

Rassuré désormais, Jacques se blottit dans la bonne tiédeur des draps blancs, ferma les yeux sans se faire prier davantage,—et s'endormit.

—Qu'est-ce que dira votre bourgeoise? demanda une des voisines.

—Ce qu'elle dira ne regarde que moi!

—D'autant, riposta finement la commère, qu'elle ne sera pas de retour avant quatre ou cinq mois.

—Au fait, observa une autre, elle ne recevrait peut-être pas si mal ce petit-là; vous connaissez sa folie: est-ce qu'elle ne s'imaginerait pas voir dans tous les enfants de l'âge de cet innocent et sans père ni mère comme lui, le fils de son ancien maître de Saint-Brieuc, que des rouleurs lui ont volé il y a tantôt dix ans?... N'avez donc crainte, père Pitois, et soyez sûr que votre bourgeoise ne vous fera pas grise mine quand elle trouvera celui-ci installé chez vous.

—Vous avez raison, conclut le bonhomme, enchanté du prétexte qu'on lui fournissait pour s'excuser de sa bonne action auprès de sa redoutable femme.

—En attendant, on ne peut pas le laisser vêtu comme il est; moi je lui donnerai bien un des pantalons de mon garçon.

—Moi, une veste du mien!

—Moi, une chemise!

—Moi, un gilet!

En un clin d'œil les voisins eurent réuni tout un trousseau pour le blessé.

Le lendemain matin, pensant au rendez-vous qu'il avait fixé à Bernette, celui-ci voulut se lever, ce fut en vain que le père Pitois, le voyant si faible qu'il avait de la peine à tenir debout, essaya de le garder à la maison. Jacques conta à l'excellent homme son aventure de la veille, déclara qu'il ne saurait se résigner à perdre, la petite amie dont il ignorait l'adresse, et finit par obtenir gain de cause.

Alors le père Pitois tira une à une de l'armoire toutes les pièces du trousseau dû à la munificence des voisins.

—Là! dit-il, si Monsieur veut inspecter sa garde-robe?

Il étala sur le lit de Jacques des bas de laine, un pantalon, un gilet, une veste, sans oublier une cravate, objet de toilette dont notre ami ignorait encore l'usage, du moins par expérience personnelle. Le tout, point neuf, certes — point luxueux, mais propre, chaud, confortable,—fut complété par une solide paire de souliers et par une casquette de drap, munie, celle-là, de sa visière.

Jacques s'habilla avec une satisfaction visible.

Maintenant, s'écria le père Pitois, en inspectant son protégé des pieds à la tête, il ne manque plus à Monsieur que son pardessus!

Jacques se mit à rire,—l'ingrat!—en songeant à l'immense houppelande qui, naguère, lui battait ridiculement les talons.

Puis, lesté d'un bol de café au lait, boutoné jusqu'au menton dans sa veste, ayant sauté au cou du bonhomme, il s'élança, léger, fier, radieux, hors de la boutique hospitalière.

—Bernette ne va pas me reconnaître! s'écriait-il en aparté, non sans s'adresser des coups d'œil complaisants dans les vitres des magasins.

Bernette l'attendait à l'endroit convenu. De fait, elle ne le reconnut pas tout d'abord. La fillette ne l'avait encore vu que dans une demi-obscurité, démesurément grandi par son invraisemblable pardessus, grandi par son imagination à elle, grandi par la besogne de héros qu'il avait accomplie sous ses yeux émerveillés.

Mais il vint à elle, lui prit la main et dit: —C'est moi, Jacques.

Et elle fut heureuse de retrouver, dans son défenseur de la veille, un garçon de son âge, au lieu du personnage fantastique de ses souvenirs.

—Ah! continua-t-il, tu peux te vanter de m'avoir rendu hier soir un fier service! Quand le père m'a vu arriver, rien dans les mains, rien dans les poches, il m'a battu! mais cette fois battu! au point que les voisins sont montés, le commissaire s'en est mêlé, tout le tremblement, le père s'est sauvé, et le père Pitois, un ami à moi, m'a pris chez lui; j'y serai très heureux, et je pourrai maintenant

partager mes sous avec toi... Ça ne va pas mieux chez vous autres?

—Non, Monsieur.

—Voyons, ma petite, une fois pour toutes, ne m'appelle plus Monsieur, appelle-moi Jacques. A propos, chantes-tu?

—Oui.

—Sais-tu beaucoup de chansons?

—Maman m'en apprenait avant de tomber malade.

—Eh bien! va, je t'écoute.

Après s'être laissée prier un peu, la petite s'exécuta, Jacques parut enthousiasmé.

—Dis donc, il me vient une idée, une fameuse: tous les matins, nous nous rencontrerons ici, nous partirons ensemble, tu chanteras dans les cours, moi je t'accompagnerai sur mon violon, après tu offriras des bouquets de violettes,—je sais où nous en fournir en gros,—et tu verras quelles belles recettes nous ferons à nous deux;—tu m'en donneras la moitié, parce qu'il faut bien que j'aide un peu le père Pitois qui n'est pas riche, et tu garderas le reste pour vous. Ça te va-t-il?

—Oh! fit la petite les yeux brillants de joie.

—Oui? eh bien! tope là, marché conclu. Viens-t'en avec moi demander la permission au père Pitois.

Ainsi fut formée l'association Jacques, Bernette et Cie.

Le père Pitois se fit d'abord un peu tirer l'oreille,—il n'entendait point laisser son fils d'adoption courir les rues; mais il trouva Bernette si gentille, sa situation et celle de sa mère si digne d'intérêt, que l'excellent homme crut devoir participer lui-même à la bonne action de celui qu'il n'appelaït plus que "son gros."

—Soit, dit-il, je vous donne mon consentement, mais je ne veux pas toucher un sou de votre recette.

Et il ajouta, en embrassant la fillette:

—Tu garderas le tout pour ta maman.

#### IV

##### LA MISSION DE JACQUES

La société Jacques, Bernette et Cie prospérait au delà de toute espérance, lorsqu'un soir le père Pitois vit son protégé revenir les yeux rouges.

—Qu'est-ce que tu as, mon gros? lui demanda-t-il.

—J'ai, m'sieu Pitois, que je vais être forcé de vous quitter, et que ça me fait bien du chagrin.

—Me quitter! est-ce que tu te trouves mal ici, par hasard?

—Non, m'sieu Pitois.

—Alors, quoi?

—La maman de Bernette est morte.

—Pauvre petite! eh bien?

—Voici, m'sieu Pitois, je vais vous expliquer.

—Je t'écoute.

—Ce matin, Mme Vermont, la maman de Bernette, a été prise subitement d'une faiblesse. Je me trouvais là quand elle est revenue à elle, elle m'a regardé, ah! m'sieu Pitois, d'une façon que j'ai bien vu qu'elle voulait me parler. Je me suis approché, et j'ai tâché de comprendre ce qu'elle avait à me dire. Ça n'a pas été facile, et encore elle n'a pu aller jusqu'au bout.

—Qu'est-ce qu'elle t'a dit, voyons?

—Elle ne croyait pas mourir si tôt, sans cela elle aurait pris ses précautions pour Bernette; mais elle savait que j'avais été bien bon pour sa petite et qu'elle pouvait compter sur moi pour la conduire à son grand-père.

—Ah! Bernette a un grand-père?

—Oui, m'sieu Pitois, et très riche, Mme Vermont s'est mariée contre sa volonté, il l'a reniée, et quand le mari de Mme Vermont est mort, elle est tombée dans la misère.

—Après?

—Elle m'a supplié de rechercher le grand-père de Bernette, jusqu'à ce que je l'aie trouvé, et je le lui ai promis.

—C'est pour cela que tu veux me quitter?

—Oui, m'sieu Pitois.

—Où habite-t-il, le grand-père de Bernette?

—En Bretagne.

—Dans quel endroit de la Bretagne?

—Mme Vermont n'a pas eu le temps de me le dire.

—Comment s'appelle-t-il ce monsieur?

—Il est noble, c'est un commandant de vaisseau retraité.

—Mais son nom?

—Je n'ai pas pu le distinguer, malgré tous les efforts que la pauvre dame faisait pour le prononcer.

—Laisse-t-elle des papiers?

—Non, les voisins en ont cherché inutilement pour la déclaration.

—Et c'est avec des renseignements aussi complets que ceux-là que tu comptes arriver à mettre la main sur le grand-père de ta Bernette?

—Oui, m'sieu Pitois, du moins j'essaierai.

—Pauvre innocent! sais-tu seulement où c'est la Bretagne?

—Je le saurai.

—Comment feras-tu?

—Je demanderai; et puis c'est dans les livres.

—Il faudrait donc commencer par apprendre à lire!

—J'apprendrai.

—La Bretagne est loin.

—Nous mettrons le temps pour nous y rendre.

—Et de l'argent?

—Eh bien! m'sieu Pitois, est-ce que je n'ai pas mon violon?

—Ma parole! gronda le bonhomme attendri, il vous a réponse à tout ce gamin-là!— Enfin, continua-t-il, ce n'est pas un temps pour se mettre en campagne, et je ne te laisserai certainement pas partir...

—Mais, m'sieu P...?

—Tais-toi! Qui est-ce qui se charge de la petite?

—Personne; c'est même pour cette raison, m'sieu Pitois, que j'étais venu vous faire mes adieux.

—Va me la chercher, la bourgeoise n'est pas là, je suis mon maître.

Jacques joignit les mains:

—Oh! m'sieu Pitois, que vous êtes bon!

—Va donc, que je te dis! quand il y a du pain pour deux, il y en a pour trois! l'hiver passé, et la bourgeoise de retour, si d'ici là tu n'as pas changé d'idée, eh bien! mon gros, alors on avisera!

Et tandis que Jacquot partait comme une flèche pour ramener sa petite amie, le bon vieux murmurait entre ses dents:

—Oui, oui, espère un peu qu'on va vous laisser courir les chemins après un monsieur que vous ne trouveriez pas,—et qui ne serait peut-être pas plus flatté que ça de la rencontre! Vous resterez bien tranquillement chez papa Pitois qui saura bien amadouer sa bourgeoise,—elle n'est pas plus méchante qu'une autre, la bourgeoise! et l'on vous fera apprendre un bon métier.

Le lendemain, après la triste cérémonie des funérailles, Bernette était définitivement installée chez le père Pitois.

Quelques jours se passèrent, et puis, un beau matin, Jacques reprit son violon et se disposa à sortir avec Bernette.

Mais, au moment où les deux enfants gagnaient la porte de la boutique, après avoir embrassé leur protecteur, celui-ci leur barra le passage.

—Où allez-vous de ce pas?

Jacques montra son violon; le bonhomme fronça le sourcil.

—Ah ça! est-ce que vous vous imaginez que je vous laisserai reprendre vos habitudes de vagabonds?

—Mais, m'sieu Pitois?

—Quoi! M'sieu Pitois, c'était bon dans le temps, il y avait des raisons pour cela, mais maintenant?

—Maintenant, m'sieu Pitois, il y a encore des raisons.

—Bah! quelles raisons?... raisons de paresseux!

Des larmes montèrent aux yeux de Jacques: c'était la première fois que son vieil ami lui parlait si durement. Bernette, de son côté, se mit à pleurer: le père Pitois eut des remords.

—Voyons, voyons, grommela-t-il de son ton bourru, vous me cachez quelque chose, bien sûr! Jacques est trop raisonnable pour préférer une existence de propre à rien à un bon apprentissage qui le mènerait à gagner sa vie comme un honnête ouvrier.

Il se frappa la tête:

—Serait-ce, par hasard, que vous vous croiriez à ma charge et que vous voudriez gagner votre pain?... Non?... Quoi, alors? parlez, je veux savoir ce que vous avez manigancé tous deux, comme des conspirateurs.

Jacques releva la tête:

—C'est bien simple, m'sieu Pitois, et vous allez comprendre : vous vous rappelez ce que je vous ai dit la semaine dernière ?

—Ah ! oui, le monsieur qui habite là-bas en Bretagne ?

—Pour faire le voyage il faut de l'argent, et alors...

—Alors, ça te tient toujours, cette idée-là ?

—Toujours, affirma Jacques avec énergie.

Le vieux haussa les épaules.

—Bon ! bon !... allez !... nous verrons bien !...

Mais Jacques, sans se laisser décourager par les critiques et les gronderies du bonhomme, poursuivait son but avec la ténacité qu'il apportait en toute chose. Sa journée de chanteur ambulante terminée, le soir, tard, après le dîner, sous la direction du père Pitois, il s'enfonçait courageusement dans les arcanes du b a, ba—b i, bi—b o, bo—b u, bu.

Dam, ça n'allait pas tout seul !... A défaut d'habileté pédagogique, le père Pitois apportait à cette tâche sa bonne volonté, mais son enseignement manquait totalement de patience et de méthode ; et, d'autre part, le *Petit Journal*, qu'ils avaient choisi pour cette expérience, n'était pas un abécédaire bien fameux. Souvent l'instituteur improvisé déposait ses lunettes à branches de fer sur le comptoir, disant :

—Mon gros, vois-tu, nous n'arriverons jamais !

Alors, son élève l'embrassait, lui prenait les mains, lui remettait ses lunettes sur le nez.

—Mais si, mais si, m'sieu Pitois, nous arriverons.

Et l'on se replongeait dans l'étude du *Petit Journal*.

Au bout d'un mois d'un travail assidu, l'obstination de Jacques reçut sa récompense : il lisait dans le fin aussi couramment que dans le gros, et la prose des faits-divers n'avait plus pour lui de secrets.

Et puis ce fut le tour de l'écriture—et, là encore, succès complet !

Enthousiasmé par ces débuts, le père Pitois, avec une extravagante fatuité, ne parlait de rien moins que de donner à son pupille des leçons de grammaire et d'orthographe !—mais, toujours pratique, Jacques, remettant à plus tard ce complément de science, déclara que le plus pressé pour lui était de commencer l'étude de la géographie, matière en laquelle son professeur dut se déclarer incompetent.

Alors, Jacques ayant poussé une pointe au quartier latin, en rapporta, sur les indications du bouquiniste auquel il s'adressa, un atlas et un traité de géographie, et il se mit à la besogne avec un redoublement d'ardeur.

Besogne ardue pour lui, abandonné à ses seules ressources ! Personne n'était là pour le diriger à travers les milliers de petites lignes multicolores qui, sur la carte, s'enchevêtraient à plaisir comme les fils ténus d'une gigantesque toile d'araignée.

A combien de rapprochements ne lui fallut-il pas se livrer, à combien de comparaisons entre les renseignements fournis par l'atlas, et ceux fournis par le traité de géographie, pour arriver à reconnaître, parmi ces traits qui se croisaient dans tous les sens, une rivière, une limite de département, une route, un canal, une voie ferrée ?

Et même, ce résultat obtenu, combien de données encore lui manquaient pour utiliser des connaissances acquises si péniblement ? Il possédait les jalons de son itinéraire, mais n'étant point initié aux mystères de l'échelle d'une carte et au calcul des degrés, il ne pouvait se faire une idée de la distance qui séparait tel et tel point. En vain se prenait-il la tête à deux mains et, les pouces enfoncés dans ses oreilles, dévorait-il des yeux la grande feuille de papier bariolée, il ne parvenait pas à découvrir la solution du problème.

—Et pourtant, murmurait-il tristement, la carte doit dire ça !

Enfin, un jour, il eut une inspiration de génie. Le père Pitois était originaire de Chartres, Jacques le savait, et il savait aussi que le brave homme avait jadis servi comme jardinier à Saint-Cyr.

—M'sieu Pitois, lui demanda-t-il, pourriez-vous me dire combien il y a de Chartres à Paris ?

—Vingt-deux lieues, mon gros.

—Et de Paris à Saint-Cyr.

—Cinq lieues et demi. En quoi est-ce que ça peut t'intéresser ?

—Je vous dirai tout à l'heure, m'sieu Pitois.

Jacques fit mentalement ce calcul : "Chartres est juste quatre fois plus loin que Saint-Cyr, je vais bien voir si c'est marqué sur la carte de cette façon."

Avec un bout de ficelle, il mesura l'écartement de Chartres et de Paris, pla sa ficelle en quatre, puis, avec l'émotion du savant tentant une suprême et décisive expérience, s'assura que les extrémités de la ficelle, ainsi divisée, s'appliquaient exactement sur Paris et sur Saint-Cyr. Alors, ne se tenant plus de joie, il se mit à gambader à travers la boutique, en poussant des hurlements variés, qui plongèrent le père Pitois dans une inquiétude assez justifiée.

—Qu'est-ce qu'il a encore ? Vous verrez qu'il finira par se tourner le sang avec ses inventions !

Ce qu'il avait, Jacques ? Mais, tout simplement, il venait de trouver une unité de mesure,—savoir la distance de Saint-Cyr à Paris. Autant de fois cette distance serait contenue entre deux points quelconques de la carte, autant de fois il y aurait cinq lieues et demi entre ces deux points.

Désormais, ce fut un jeu pour lui de parcourir, par la pensée, la route de Paris au Mont Saint-Michel, le futur point de départ de ses investigations le long de la côte bretonne.

C'était, en effet, sur la côte qu'il avait depuis longtemps résolu de chercher le grand-

père de Bernette; il se faisait ce raisonnement, d'une logique indéniabie, qu'un marin retraits ne saurait élire domicile loin de l'élément sur lequel il a passé la plus grande partie de sa vie.

Donc, le jour où l'on aurait réuni une somme suffisante pour se rendre en chemin de fer de Paris au Mont Saint-Michel, on partirait, le bagage sur l'épaule, le violon sous le bras, et l'on contournerait la grande presqu'île bretonne, sans en laisser une seule anfractuosité inexploree—cela jusque de l'autre côté de la Loire, s'il le fallait!

En écoutant ces beaux projets, le père Pitois haussait les épaules et fronçait le sourcil.

—Tais-toi donc, grondait-il, voilà que tu recommences à dire des bêtises!

Mais, malgré qu'il en eût, il se rendait bien compte qu'il ne viendrait pas facilement à bout de l'obstination de Jacques.

## V

## MAMAN PITOIS

L'hiver touchait à sa fin, les deux enfants avaient réuni à peu près assez d'argent pour gagner la Bretagne en chemin de fer, leur protecteur ne conservait plus beaucoup d'illusions sur la possibilité de les retenir, lorsqu'une lettre arriva de Saint-Brieuc, annonçant le départ de M. Flamant pour une campagne dans le Pacifique,—et, conséquence naturelle de ce départ,—le retour de la terrible "bourgeoise" du père Pitois.

—Heu! heu! il va y avoir un dur moment à passer! mais bah!... j'irai à sa rencontre pour la prévenir, je lui expliquerai l'affaire, elle criera, elle tempêtera parce que je ne l'ai pas consultée... et puis une fois rendue à la maison, quand elle aura vu les petits, tout finira par s'arranger!...

Le père Pitois connaissait bien sa femme; à peine l'eut-il mise, après mille précautions oratoires, au courant de ce qui s'était passé pendant son absence, qu'elle s'emporta: "Est-ce que par hasard il comptait faire de leur maison un hôpital de vagabonds?"

Il courba le dos, laissa passer le déluge, puis, quand elle eut exalté sa mauvaise humeur, chemin faisant il lui conta le cas de Jacques, l'histoire de son enlèvement par des saltimbanques et alors ce fut chez elle un reirement complet.

—C'est lui! dit-elle, reprise de sa folie, c'est l'enfant de mon maître, mon cher petit Louis!...

—Mais!

—Je te dis que c'est lui, poursuivit-elle avec une exaltation croissante,—lui que la Providence m'envoie pour réparer ma faute!

Puis, redevenant subitement furieuse:

—Et son père, mon pauvre maître, qui vient de s'embarquer pour un an, et plus peut-être!... pourquoi ne m'as-tu pas écrit, pour m'informer de ce que tu savais sur ce petit?

—Mais, ma bonne!...

—Pourquoi, dis? pourquoi?...

—J'avais peur...

—Peur? peur de moi, sans doute! ne vas-tu pas me faire passer pour un sans-cœur dans le quartier?...

Le pauvre père Pitois eut toutes les peines du monde à la calmer.

—Marchons plus vite, disait-elle, courons... il me tarde de le voir, de l'embrasser!...

En arrivant, elle avisa Jacques, fondit sur lui comme une proie, l'entraîna dans la petite cuisine où le dîner attendait, et là se mit, sans mot dire, à l'examiner avidement à la lumière de la lampe. Puis, d'un ton brusque:

—Tu t'appelles Louis, n'est-ce pas?

—Non, Jacques.

—Tu t'appelles Louis. Quel âge as-tu?

—Je ne sais pas. Les voisins disaient que j'avais dans les quatorze ans.

—Ah!... Tu as été volé par des saltimbanques?

—Oui... du moins...

—Où ça?

—Je ne sais pas.

—Te souviens-tu de moi?

Jacques regarda attentivement la mère Pitois, et fit, de la tête:

—Non.

—Pauvre petit, tu étais trop jeune! Mais quelque chose me dit que c'est bien toi mon Louis que j'ai perdu... Ah! ajouta-t-elle avec une énergie sauvage,—je finirai bien par en avoir le cœur net! Comment s'appelle-t-il, l'homme qui t'a volé?

—Schwartz.

—Schwartz? je retiendrai ce nom... Encore une canaille de Prussien! Où est-il maintenant?

—Il s'est sauvé.

—On le retrouvera, et, alors, il faudra bien qu'il me dise où il t'a enlevé! Ah! on se moque de moi! on prétend que je suis folle! on verra, on verra!... Si ton père n'était pas absent pour le moment,—et il ne sera pas de retour avant un an au plus tôt,—il est officier de marine, ton père...

—Tiens, comme le grand-père de Bernette!

La mère Pitois poursuivit, comme égarée:

—S'il était encore à Saint-Brieuc, dès demain je te conduirais à lui, et je lui dirais: "Oh! mon maître, l'enfant que vous aviez perdu par ma faute, je vous le ramène, pardonnez-moi!"

Le vieux haussa les épaules.

—Te voilà encore partie! Qu'est-ce qui te prouve que ce garçon est le fils de M. Flamant? il est du même âge, soit!—et encore on n'en sait rien au juste—en voilà une belle...

La mère Pitois se tourna vers l'audacieux, et, avec un froncement de sourcils olympien.

—Qui est-ce qui vous demande quelque chose à vous, "vieux j'me mêle de ce qui ne me regarde pas!" Occupez-vous de vos affaires, je vous prie, sinon...

Le bonhomme fit le gros dos, et se le tint pour dit.





dans le grand va-et-vient d'un départ, Jacques et Bernette restaient plantés sur le quai d'embarquement, se tenant par la main, et ne sachant où se diriger.

Un homme d'équipe remarqua leur embarras.

—Qu'est-ce que vous faites-là, petits? leur demanda-t-il.

—Nous nous rendons à Laval.

—Seuls, comme cela? Avez-vous vos billets?

Jacques montra le sien et celui de Bernette.

—Tâchez de ne pas vous endormir en route. Vous descendez au Mans à minuit, une heure d'arrêt; vous arrivez à Laval à trois heures du matin. Y a-t-il quelqu'un à vous attendre?

—Oui, monsieur, le père Rouleau.

L'employé se mit à rire.

—Connais pas; suivez-moi.

Il les conduisit à un compartiment de troisième classe vide, et, en refermant la portière, leur cria:

—Bon voyage!

Un coup de siflet retentit, la machine exhalait sous la marquise de verre son haleine puissante, le train s'ébranla, franchit avec un fracas de tonnerre les plaques tournantes, et s'enfuit d'un élan de plus en plus rapide entre deux haies de villas et de jardins, laissant derrière lui la grande ruche parisienne bourdonnante et affairée.

Blottis, l'un en face de l'autre, dans un coin, le menton appuyé sur le rebord du vaisselas dont la glace était baissée, tête contre tête, les deux enfants jouissaient intimement du spectacle, nouveau pour eux, de la pleine campagne, défilant, défilant, avec une rapidité vertigineuse.

Muets, recueillis, les yeux grands ouverts, les enfants ne pouvaient se rassasier de ces enchantements. Toutefois, le vent ayant fraichi, Jacques s'aperçut que Bernette frissonnait, il releva la glace.

—Tu as envie de dormir, hein! pas vrai?

—Oui.

—Eh bien! dors, tu as le temps jusqu'à minuit, je veillerai.

Il enveloppa la fillette d'un châle donné par la mère Pitois, lui glissa sous la tête leurs paquets en guise d'oreiller, la borda sur la banquette avec la sollicitude avisée d'une mère, et, lorsque les paupières de la petite furent closes, lui-même se pelotonna frileusement dans son coin, bien décidé à ne pas succomber au sommeil.

Tandis que sa compagne reposait avec la belle insouciance de son âge, Jacques songeait.

Devant lui, comme dans un mirage, repassèrent son enfance misérable, le taudis des Schwartz, les longues stations dans la neige, sous les averses, dans les cours, à travers les rues, à la poursuite acharnée du tribut de sous prélevé sur lui par l'implacable Allemant. Si loin qu'il remontât dans ses souvenirs, fouillant le passé pour y rechercher

ses origines sur la foi de la mère Pitois, il ne se rappelait que privations, injures et coups!... Un jour, il rencontra la petite aux bouquets de violettes, cette rencontre amenait dans sa vie un changement heureux: de braves gens s'intéressaient à lui. Et voilà même que la mère Pitois faisait luire à ses yeux une espérance folle,—l'existence d'une famille, d'un père, d'un vrai père!... Si c'était vrai, cela?... Oh! combien douces seraient les étreintes de ce père si miraculeusement retrouvé, et comme Jacques l'aimerait! et comme, à force de caresses, il tâcherait de lui faire oublier les longues, les cruelles années de séparation!... Arrière alors le cauchemar du passé, et ses épreuves, et ses hontes!...

Mais, hélas! la mère Pitois pouvait s'abuser, ne la disait-on pas folle dans le quartier? et son mari lui-même ne haussait-il pas les épaules, à la dérobée, quand elle enfourchait son dada?—Ce qu'il n'y avait que de trop certain, d'inévitable, c'était pour lui, la nécessité prochaine de s'éloigner de sa chère Bernette, de se séparer de son associée, fidèle dans les bons et dans les mauvais jours. Elle, sans doute, ne se montrerait point ingrate; mais son grand-père! pouvait-on admettre que ce marin hautain et dur, qui n'avait pas hésité à renier sa propre fille pour un fait de désobéissance à ses volontés, pouvait-on admettre qu'il ouvrirait sa porte à un vagabond en quête d'une problématique parenté?...

Et si cette porte ne s'ouvrait pas non plus devant cette Bernette? si l'enfant était repoussée comme avait été repoussée la mère?

Jacques eut un mouvement de joie égoïste; avec quel bonheur il reprendrait la vie commune,—fût-ce la vie errante, avec ses incertitudes et ses privations,—en compagnie de sa petite amie, près des braves gens qui les avaient recueillis! Mais cette pensée ne fit qu'effleurer l'honnête garçon, et il ne tarda pas à se reprocher, comme une lâcheté, d'avoir pu un seul instant s'y complaire. Chère mère, soit! Mais il devait tenir l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de la morte, et, quelque aléatoire que se présentât à ses yeux le résultat de cette poursuite, la continuer était son devoir;—bien plus, il devait souhaiter sincèrement qu'elle aboutît...

Dans de certaines circonstances, faire son devoir est synonyme de remporter sur soi une victoire douloureuse, remporter cette victoire est le propre des héros; Jacques venait, simplement, obscurément, de s'élever jusqu'à l'héroïsme sans s'en douter; longtemps il pleura en silence dans son coin, et puis, peu à peu, le bercement monotone du wagon le plongea dans un engourdissement invincible, d'où il ne fut tiré que par la voix du conducteur du train criant aux portières:

—Le Mans! Le Mans! tout le monde descend!...

Il sursauta, réveilla Bernette, la fit descendre, et, pendant les trois quarts d'heure que dura l'arrêt, l'installa à nouveau sur une

banquette de la salle d'attente.

Une fois remonté en wagon pour sa destination définitive, Jacques ne s'endormit point, dans l'appréhension de ne pas trouver à Laval le père Rouleau.

Mais le bonhomme attendait bien les enfants dans la cour de la gare : une lettre de sa parente l'avait informé de leur arrivée.

C'était un brave vieux, tout rond ; il les conduisit chez lui ; là, jusqu'à l'heure du courrier, il les fit asseoir devant un bon feu allumé par sa ménagère, qui leur servit à chacun une grande écuelle de soupe aux choux.

Quand ils furent réchauffés et rassasiés, il fallut que Jacques contentât la curiosité de ses hôtes au sujet "des Parisiens".—La cousine habitait-elle toujours dans la capitale, et continuait-elle à mener Pitois par le bout du nez ? Et le commerce de marrons, ça marchait-il, le commerce de marrons ?

Au moment de partir, Jacques et Bernette durent accepter une tasse de *micamo*, autrement dit de café. Puis, le père Rouleau s'enveloppa dans sa beau de bique, prit son fouet, sa femme embrassa les enfants comme pain bénit, et, une demi-heure après, la voiture, une sorte de break fermé par une bâche, haut sur roues, et au fond duquel, en guise de bouillottes, il y avait une grosse botte de paille fraîche, roulait sur la route d'Ernée, avec un bruit de ferraille et de vitres secouées.

Les deux petits voyageurs ne tardèrent pas à s'endormir, épuisés de fatigue.

Ils ne se réveillèrent qu'à Chailland, bourg de deux mille habitants, chef-lieu de canton de la Mayenne, pittoresquement blotti, comme au fond d'un entonnoir, dans une gorge encaissée entre de hauts rochers à pics, au pied desquels coule l'Ernée.

La voiture s'était arrêtée devant une auberge qui s'intitule pompeusement l'*Hôtel de la Poste* ; le père Rouleau vint leur ouvrir : il les trouva, les membres gourds, les yeux gonflés, s'étirant au mineu de la paille, entre les banquettes, où les cahots de sa guimbarde les avaient fait glisser.

Il se mit à rire et leur cria de sa grosse voix enrouée :

—Ohé, les voyageurs ! descendez vous chauffer un brin de temps : l'hôtesse va vous allumer une flambée.

Tandis que le père Rouleau partait à la poste chercher les sacs de dépêches, les enfants, assis devant un grand feu clair de fagots, apprirent de la servante que le lendemain était le jour de la foire de Chailland.

Jacques pensa qu'il se présentait là pour eux une excellente occasion de gagner un peu d'argent. Après s'être consulté avec Bernette, il demanda à l'hôtelière, qui leur avait parlé avec bonté, si elle ne verrait pas un moyen d'utiliser leurs petits talents de musiciens.

—Tiens, dit-elle, c'est une idée, cela ! peut-être bien que vous nous attireriez du monde : tu as un violon, toi, sais-tu jouer des airs de

danse, des quadrilles, des valse, des polkas ?

—Oui, madame.

—Voyons un peu.

Jacques accorda son violon, et séance tenante, au pied levé, joua les morceaux les plus entraînants de son répertoire.

Groupés autour de lui, les gens de l'hôtel, servante, valet d'écurie, voisins habitués, l'écoutaient, bouche bée, émerveillés.

La maîtresse de la maison se déclara satisfaite.

—C'est bon, je vous retiens pour jusqu'à demain soir. Je vous coucherai, je vous nourrirai, et je vous donnerai dix sous,—ça te va-t-il ?

—Pour sûr, madame, que cela me va, et je vous remercie.

—Le père Rouleau vous conduira à Ernée après-demain.—Mais j'y pense, c'est à Fougères que vous vous rendez ?

—Oui, madame.

—Je connais un boucher qui vous emmènera demain soir directement, de cette façon vous ménagerez vos souliers... Hein ! père Rouleau, dit-elle, apostrophant le bonhomme qui rentrait dans la salle, ses sacs de dépêches sur le dos,—entendez-vous ? je garde vos petiots : ils feront sauter la jeunesse d'ici avec leur musique, si tant est que vous acceptiez le marché ?

—Vous êtes bien honnête, de ma part, je n'y vois pas d'inconvénient. Allons, si le café est chaud, servez-le et rondement voilà la Grise et la Roussette qui s'impatientent, m'est avis.

Il vida sa tasse et repartit en toussotant, non sans avoir pincé les joues de ses voyageurs.

La maîtresse de l'*Hôtel de la Poste* n'avait point fait une mauvaise spéculation, car le lendemain, du matin au soir, son auberge ne désemplit pas : son personnel suffisait à peine à recevoir les pratiques ; de sa vie elle n'avait débité tant de pots de cidre.

De son côté, Bernette, chargée de quêter après chaque danse pour le compte de l'association, Bernette voyait les sous pleuvoir dans sa sébile.

Quand, avant de monter dans la carriole du boucher, nos artistes comptèrent leur recette, augmentée par l'hôtelière du double du salaire convenu, ils constatèrent qu'elle dépassait huit francs. Cette somme ajoutée aux cinq francs de la mère Pitois leur constituait l'encaisse énorme de treize francs !—réserve précieuse pour les mauvais jours : Jacques se promit bien de ne l'entamer que dans le cas de nécessité absolue.

Il faisait nuit noire quand ils arrivèrent à Fougères. Le boucher leur donna à souper, et les conduisit au grenier à foin, où ils ne tardèrent pas à s'endormir du sommeil des justes, enfouis jusqu'au cou dans le fourrage qui sentait bon.

A leur réveil, ils se regardèrent un peu désorientés. Jacques, le premier, ressaisit le fil de ses idées.

—Dis donc, Bernette, sais-tu que nous voi-

là en Bretagne, dans le pays de ton grand-père? Dans deux jours nous serons au Mont Saint-Michel, et nous verrons la mer. Ça me fait tout drôle,—et à toi?

—A moi aussi.

—Nous avons bien dormi, nous sommes reposés, si tu veux nous profiterons du beau temps, et nous partirons tout de suite.

—Je veux bien.

Ils se débarrassèrent des brins de foin dont ils étaient couverts, et descendirent dans la cour de la maison, où il y avait une pompe, faire un bout de toilette, puis ils allèrent remercier le boucher de son hospitalité.

Cet homme leur donna à manger, leur indiqua la route qui conduisait à Saint-James, terme de leur première étape, et leur souhaita bon voyage.

—Allons! dit acquies.

Et les deux enfants s'éloignèrent, bien vailants, bien fiers, leur petit bagage à la main.

## VII

### CAMARADE

Partis de grand matin, dès l'aube, après avoir passé la nuit dans une grange, à Saint-James, nos voyageurs cheminent allègrement sur la route de Pontorson, bordée de haies au-delà desquelles s'étendent de gras pâturages et des vergers plantés de pommiers dans leur première fleur.

Vers le soir, des bouffées d'un air frais, vibrant, leur soufflent au visage, un grondement sourd, indistinct, arrive à leurs oreilles.

—La mer!—s'écrie Jacques.

Ils gravissent une butte, au sommet de laquelle un moulin déploie son joyeux frou-frou d'ailes, et, là, s'arrêtent saisis, émerveillés, muets, devant la majesté du spectacle qui s'offre à eux subitement.

Ils ont devant eux la vaste grève, la grève humide encore, d'où la mer vient de se retirer et qui, frappée à cette heure par les rayons obliques du soleil couchant, s'étend jusqu'aux limites indéfiniment reculées d'un horizon de feu, comme une nappe de métal en fusion éblouissante de reflets.

Du milieu de cette féerie de lumière surgit, teintée de violet et de pourpre, une masse imposante,—le Mont Saint-Michel!

Après une minute de stupeur, subissant l'attraction de cette magie, les enfants abandonnent la route et se lancent à travers champs, afin de gagner la grève.

Les voici sur le rivage, que des ruisselets sillonnent dans tous les sens; ils se font une fête de ramasser de ces jolies coquilles délicatement gaufrées et nacrées comme celles qu'ils ont admirées sur la cheminée de la mère Pitois. Ils se sont déchaussés, et ils courent pieds nus, les cheveux au vent, sur le sable moëlleux, élastique, dont la surface unie resplendit autour d'eux comme un miroir de vermeil.

Tout à coup ils entendirent des cris der-

rière eux; ils se retournent, et voient un monsieur qui agite les bras comme pour leur faire signe de revenir sur leurs pas.

Ils s'empresent d'obéir, craignant de s'être aventurés sur un terrain dont l'accès n'était pas libre.

Le monsieur les attendait sur le bord de la grève; il paraissait tout ému.

—Vous n'êtes donc pas du pays? leur demanda-t-il dès qu'ils furent à portée de la voix.

—Non, monsieur.

—Petits malheureux, vous ne vous doutez pas du danger auquel vous vous exposez si imprudemment!

Et, comme les enfants restaient consternés, sans comprendre:

—Cette grève, continua-t-il, est coupée en tous sens de *lises* ou bancs de sables mouvants, où vous vous seriez enfoncés, et où vous auriez péri infailliblement d'une mort affreuse, ensevelis vivants!... Aviez-vous affaire au Mont?

—Non, monsieur... c'est-à-dire nous voulions voir si nous n'y trouverions pas un commandant de vaisseau...

—Le Mont n'est habité que par des gens du pays, les étrangers n'y passent que le temps d'en visiter les curiosités. Ne vous arrêtez pas ici, croyez-moi, suivez la route de Pontorson que voici.

Les enfants ne se le firent pas dire deux fois; ils remercièrent leur sauveur, et s'empresèrent de tourner le dos à cette baie inhospitalière qui avait failli devenir leur tombeau.

A quelques jours de là, nous les retrouvons sur la route de Cancale, au milieu des marais de Dol, ces *polders* laborieusement conquis par l'homme sur la mer; assis sur un talus, ils se reposaient, lorsqu'un coup de feu, éclatant dans le lointain, les fit sursauter.

Ils se levèrent pour tâcher de se rendre compte de ce qui se passait.

Là-bas, une bande d'hommes s'agitait confusément: Bientôt, à un tournant, un point noir apparut, qui grossit et se rapprocha à vue d'œil.

—Un chien! dit Bernette.

Effectivement, c'était un chien, de cette race appelée "chien de berger", au poil grossier, aux oreilles courtes dressées en pointe, au museau barbu, aux crocs acérés, race intéressante, en somme, et qui, sous des dehors rudes, quasi disgracieux, cache des trésors d'intelligence et de fidélité.

Le chien, qui paraissait exténué de fatigue, fiait, la queue serrée entre les jambes, la gueule baveuse, au petit trot, s'arrêtant tous les vingt pas, pour lécher son dos où il avait reçu une large blessure.

Jacques observa.

—Il est peut-être bien enragé!

—Oh! qu'est-ce que ça fait? Vois donc comme il a l'air malheureux!

Effectivement, quelque chose comme de l'angoisse se lisait dans l'œil gris de l'animal.

Il était à bout de forces.

A quelques pas des enfants, il s'abattit avec un cri plaintif.

Sans écouter Jacques qui, prudemment, voulait la retenir, Bernette se précipita vers la pauvre bête, lui prit, dans ses menottes blanches, son bon gros museau humide, et l'embrassa sur le haut du crâne, entre les oreilles.

Le chien se laissait faire; sa langue rose pendait, démesurément allongée, hors de ses babines retronvées; un halètement court et précipité soulevait ses flancs poussiéreux où les côtes saillaient;—soit insouciance, soit résignation, soit confiance dans l'efficacité de cette protection inespérée, il abandonnait sa tête aux caresses de Bernette.

—Regarde, Jacques, il n'est pas méchant du tout: veux-tu que nous le soignons, dis?

—Mais les hommes vont venir, ils le tueront.

—Eh bien! on le cachera, tiens, là, dans le champ, derrière la haie, et si les hommes demandent où il a passé, on leur dira qu'il s'est sauvé plus loin.

Jacques n'hésita plus: il fallait d'ailleurs se hâter de prendre un parti avant que la bande ne dépassât le tournant.

Avec mille précautions, aidé de Bernette, il souleva le chien à qui la douleur arracha quelques gémissements, mais qui n'essaya pas une seule fois de mordre ses bienfaiteurs, le transporta de l'autre côté du talus, et l'étendit dans une sorte de creux de terrain rempli de feuilles mortes.

Bernette le flatta encore de la main.

—Reste là, mon bon chien!...

Puis les deux enfants repassèrent de l'autre côté du talus, attendant les événements.

Les paysans ne tardèrent pas à déboucher sur la route: ils étaient armés de fourches et de bâtons et se montraient fort animés.

Ils interrogèrent les enfants.

—Vous n'avez pas vu un chien?

—Si, un gros, il courait, il a disparu là-bas...

—Ah! il courait?

—Oui, et joliment fort encore! il doit être loin maintenant!

—C'est un chien enragé, il ne vous a pas mordus?

—Non... vous allez le tuer?

Les hommes se regardèrent, indécis. Celui qui paraissait conduire la bande demanda:

—Eh! les amis, faut-il continuer la chasse?

—Hum! grogna un bel esprit dans l'assistance, la bête à le diable dans le corps, et, à moins de lui mettre un grain de sel sur le bout de la queue, nous ne l'attraperons point, m'est avis.

—Vous, les petits, tâchez de prévenir les villages en passant!

—Vous pouvez être tranquilles!

Là-dessus, les hommes remirent sur leurs épaules leurs fourches et leurs bâtons: cinq minutes plus tard, tous avaient disparu,—le chien était sauvé.

—Comment l'appellerons-nous?

Jacques opina pour Médor, Bernette pour Mouton; une discussion s'engagea; à la fin Bernette proposa le nom de Camarade, qui fut adopté.

Le protégé de Jacques et de Bernette n'aurait-il pas été pour eux un vrai camarade? mieux qu'un camarade, un ami dévoué et sûr qui les protégerait lui-même à son tour.

En attendant, il fallait le soigner, ce pauvre Camarade, et le guérir.

On commença par lui offrir du pain qu'il avala glouonnement.— Depuis combien de temps n'avait-il pas mangé, l'infortuné?—puis Jacques lava soigneusement sa blessure, qu'il banda avec son mouchoir plié en guise de compresse. Etant donné la rustique et robuste constitution du chien on pouvait prévoir qu'avant deux jours la plaie serait complètement cicatrisée, et qu'il courrait et gambaderait à l'entour de ses sauveurs, comme un honnête chien qu'il était assurément.

Camarade avait bien un peu grogné durant l'opération, mais il dut se douter qu'on ne le faisait souffrir que dans une bonne intention, car, à peine vit-il ses nouveaux maîtres se lever qu'il se dressa lui aussi spontanément, avec l'intention évidente de les suivre.

Jacques exécuta un moulinet vainqueur avec son bâton de voyageur, une solide branche de chêne coupée par lui dans une haie à la sortie de Pontorson.

—Ah! ah! dit-il en redressant la tête d'un air de défi, nous voilà trois, maintenant, et on n'a pas peur, hein, Camarade?... En avant, marche!...

Camarade n'attendait, sans doute, que le signal du départ.

Il vint se placer derrière ses maîtres, et les suivit, le nez pointé vers la terre, la queue basse, mais rassuré d'ores et déjà sur son avenir.

—De qui donc aurais-tu peur?—demanda Bernette songeuse.

Jacques hochait la tête.

—Dam! le père Schwartz court le monde, —et on ne sait pas, des fois!...

## VIII

### A BORD DU "DUGUESCLIN"

La petite caravane a mis trois jours à franchir les quelques lieues qui séparent Cancale des marais de Dol: on ne marche que lentement pour ménager les forces de Camarade et de Bernette aussi qui s'est légèrement foulé un pied; et puis, à deux ou trois reprises, nos pèlerins ont dû se détourner de leur chemin pour s'enfoncer dans l'intérieur des terres, où on leur avait signalé la présence d'officiers de marine retraités. Recherches vaines, d'ailleurs, d'où les enfants sont revenus un peu désappointés, mais point découragés: ils savent bien qu'ils doivent s'attendre, tout le long de la route, à de semblables mécomptes.

Le fort Richeux dépassé, voici le port de la Houle,—et Cancale à un quart de lieue.

C'est le matin : le soleil encore bas sur l'horizon, rase la mer de ses rayons obliques et la sème de fines aigrettes étincelantes qui, par endroits, dansent à la pointe des vagues ainsi qu'une ronde de farfadets ; les nuages de la nuit s'enfuient par lambeaux déchiquetés, en déroute, leur ombre promenant sur la nappe d'un gris ardoise, tantôt des ronds de moire frissonnante, tantôt de longues traînées d'un outremere foncé sous lesquelles on dirait qu'elle se couche comme une moisson sous la faux.

Devant les enfants se déploie un admirable panorama : à leurs pieds, blottie au fond de la baie, la Houle et ses maisons disposées en arc-de-cercle autour de la chaussée qui protège le petit port contre les assauts des lames venant du large ; dans la vaste baie, la sillonnant en tous sens, les milliers de barques des pêcheurs avec leurs voiles multicolores, les rochers de Cancale, les Rimains ; au loin, le Mont-Dol et le Mont Saint-Michel, Tombelaine, et plus loin encore, dans les brumes de l'horizon, le clocher d'Avranches, le phare de Granville, les îles Chausey.

Jacques et Bernette contemplant, en extase, ce spectacle grandiose, nouveau pour eux, tandis que Camarade lui-même, assis sur son derrière, semble humer la brise en connaisseur.

Camarade, remis de sa blessure, est maintenant complètement familiarisé avec eux ; ses congénères qui, auparavant, inspiraient tant de terreur à Bernette aux abords des fermes, se tiennent à une distance respectable de ses crocs, et, la nuit, si la nécessité force ses maîtres à coucher à "l'auberge de la Belle-Etoile", ils peuvent dormir tranquilles, la vaillante bête monte la garde autour d'eux.

À Cancale, on fit une brillante recette et l'on se paya une demi-douzaine de ces fameuses huîtres dont la réputation n'est pas usurpée. C'était une folie, mais une folie excusable, en somme, et qu'on se promit d'ailleurs de racheter, les jours suivants, par un redoublement de sobriété.

Et puis, la mer, qu'ils devaient côtoyer de Cancale à Saint-Malo, la mer,—cette grande pourvoyeuse des pauvres, ne jetait-elle pas sur les rivages amplement de quoi les rassasier ?

—Nous pêcherons, dit Jacques.

—C'est ça ! approuva Bernette, battant des mains.

À la réflexion elle ajouta :

—Mais Camarade ? il ne doit pas aimer beaucoup les coquillages, Camarade ?

—Ah ! diable, tu as raison... Bah ! après tout, à la guerre comme à la guerre ! n'est-ce pas, le bon chien ?

—Oùà, oùà ! —répondit le bon chien, qui ne soupçonnait pas l'importance de la question.

Un sentier à pente raide s'offrit à eux à quelques centaines de pas plus loin ; ils le descendirent avec mille précautions, et arrivèrent sans encombre sur la grève récemment découverte par le jusant.

—Oh ! appela Bernette, une bête, Jacques, viens donc voir, une bête !

Cette bête était un crabe poilu qui, adossé à un caillou, ouvrait et fermait ses pinces alternativement, d'un air rageur.

—Laisse ça, fit Jacques, ça a l'air méchant, puis, ça ne doit se manger que quand c'est cuit, et nous n'avons pas de feu.

Mais, en même temps que son maître, Camarade était accouru. Il avisa le crabe, et, sans se soucier de ses menaces, le happa délicatement en retroussant ses babines, et s'empressa de le croquer à belles dents avec une évidente satisfaction. Après quoi, trouvant sans doute le mets de son goût, il se mit en chasse de son côté.

C'était plaisir de le voir renifler fortement sous les pierres, puis les retourner avec ses pattes jusqu'à ce qu'il eût détéré une nouvelle proie. Inutile de s'inquiéter de lui plus longtemps : du train dont il allait, avant une heure il aurait assouvi sa faim.

Les enfants suivirent son exemple, et bientôt une ample provision de coquilles de toute sorte s'entassa dans le creux du rocher où, au fur et à mesure, ils déposaient leur butin.

Elles étaient délicieuses, ainsi fraîches cueillies et parfumées de l'arôme salin de la mer ; une source d'eau douce, qui filtrait goutte à goutte des flancs de la haute muraille rocheuse, permit aux pêcheurs de se désaltérer.

En vérité, ils auraient accepté avec enthousiasme de continuer ce genre de vie à perpétuité, si de graves intérêts ne les eussent appelés plus loin.

Ils suivirent ainsi la grève jusqu'à l'heure de la marée, qui les força à remonter sur la falaise, les poches bourrées de coquilles pour le dîner.

Une cahute de douaniers leur offrit un abri pour la nuit, et, le lendemain, sur le coup de midi, ils pénétraient dans Paramé, ce joli boulevard de Saint-Malo.

Pour se rendre à la ville des Corsaires, les enfants prirent par le *Sillon*.

—Tiens ! un pâté en croûte ! observa Bernette assez irrévérencieusement, en voyant se dresser au bout de la chaussée l'énorme masse de granit, entourée de sa ceinture de murailles et du sein de laquelle jaillissait, semblable à un mâit de navire, la svelte et blanche flèche ajourée de la cathédrale malouine.

En franchissant l'enceinte, Bernette déclara qu'elle ne se plairait pas dans cette ville noire, aux rues étroites, tortueuses et sales, resserrée sur son rocher trop petit, et dont les places mêmes ressemblent à des carrefours.

Mais quand ils furent montés sur les remparts qui forment une promenade autour de la ville, ils ne purent retenir un cri d'admiration.

Autour d'eux la mer s'étendait unie comme un miroir, et bleue, avec des taches blanches qui étaient des ailes de goélands ; en face, c'était la pointe de Dinard, et ses villas prin-

cières émergeant d'un fouillis de verdure ; à gauche, la baie de la Rance, où se croisaient en tous sens des voiliers, des vapeurs, des barques de plaisance ; enfin, à droite, le Grand-Bey, ce rocher solitaire sur lequel s'éleva le tombeau de Châteaubriand, l'illustre écrivain breton...

Après une semaine dépensée en recherches inutiles à Saint-Malo, Jacques décida qu'on se rendrait à Dinan.

Comme on avait réuni quelque argent en jouant dans les cafés et dans les hôtels, il proposa à Bernette de faire le voyage en bateau à vapeur. Elle accepta avec enthousiasme, et l'on se dirigea vers le port.

Un douanier arpentait le quai aux alentours d'une sorte de guérite au guichet de laquelle le public commençait à affluer.

—Monsieur l'officier, demanda Jacques, pourriez-vous me dire où se trouve le bateau de Dinan ?

Le gabelou, flatté de l'appellation, se renversa dans sa cravate, et, d'un geste digne, désigna à l'enfant un vapeur de formes élégantes ; bien différent de l'affreux bac puant que celui-ci avait vu faire la navette entre Saint-Malo et Dinard.

—Il y a là le *Duguesclin*. Mais, mon garçon, si tu préfères la *Bretagne*, tu peux la voir d'ici qui fume au fond du port.

—Merci bien, monsieur l'officier. Dis donc, Bernette, lequel aimes-tu mieux, la *Bretagne* ou le *Duguesclin* ?

—Le *Duguesclin* : d'abord, il est plus près.

—Où c'est-il qu'on prend les places ?

—Là, intervint l'obligeant préposé, dans la cabane : le capitaine Bernard te donnera des billets.

Jacques mit le nez au guichet, et, s'adressant respectueusement à deux grosses mains velues qui apparaissaient sur la planchette où l'on dépose la monnaie.

—Monsieur, je voudrais deux places pour Dinan.

Une épaisse broussaille de sourcils, de barbe et de cheveux, surmontée d'une casquette à galons dorés, s'encadra dans la lucarne, d'où sortit une manière de grondement caverneux.

—Deux places ?

—Oui, monsieur.

Jacques pensait.

—Bien sûr, ça doit être un loup de mer, celui-là... du moins il en a le poil !

—Voici.

—C'est six francs.

—Six francs ? gémit l'enfant.

—Son cœur se serra, —six francs ! — Mais Bernette le regardait de ses grands yeux animés par la joie du plaisir promis : il pensa que ce serait trop cruel à lui de l'en priver, et il sortit une à une de sa poche six belles pièces de vingt sous qu'il aligna méthodiquement sur le rebord du guichet...

—Il faut bien ! soupira-t-il... Et puis, s'il y a du monde sur le bateau, on pourra jouer et réaliser une recette.

—Voilà ! — fit la voix, en même temps que

les grosses pattes velues attiraient la monnaie et tendaient en échange les tickets si chèrement payés.

Dans son émoi, Jacques ne s'aperçut pas que Camarade s'éloignait dans la direction de la ville, pour participer aux ébats d'une nombreuse société à quatre pattes. Il prit la petite par la main, et l'entraîna vers le bateau qui vomissait des torrents d'épaisse fumée noire.

—Maintenant, viens, il faut tâcher de se caser.

A la suite des autres voyageurs, ils descendirent à bord du *Duguesclin* par le moyen d'une sorte d'échelle, et trouvèrent le pont déjà encombré.

Il y avait là de bons bourgeois, des messieurs à tournure militaire, des touristes, au nombre desquels—est-il besoin de le dire,—les inévitables Anglais, en complet à carreaux.

Il y avait aussi,—et la rencontre ne fut pas du goût de Jacques, qui fit la grimace,—deux Italiens, un harpiste, et un garçon de sa taille à lui, portant sous sa veste un violon.

—Vois-tu ? souffla Bernette à son oreille.

—Oui, je vois, répondit Jacques, dont le regard se croisait au même moment avec celui de son rival.

Le dernier coup de cloche avait retenti ; on se disposait à enlever, derrière le capitaine Bernard, la planche qui reliait au quai le *Duguesclin*, lorsque apparurent deux voyageurs retardataires : l'un, un monsieur d'une soixantaine d'années, la barbe taillée en collier, correct, l'air froid, décoré ; l'autre, son compagnon, une sorte de géant maigre, long comme un jour sans pain, coiffé d'un béret, et marchant de ce pas déhanché qui est particulier aux marins.

Comme ils débouchaient en face des enfants debout sur la passerelle, le monsieur âgé s'arrêta brusquement devant Bernette, la dévisagea un instant avec une évidente curiosité, puis, après un imperceptible haussement d'épaules, continua son chemin vers l'arrière du bateau.

Sur le moment, Jacques ne prêta pas une grande attention à cet incident, qui ne devait pas tarder à lui revenir en mémoire.

Enfin, le sifflet déchire l'air de son hullement formidable et lugubre, les palans frappés sur l'échelle gémissent, les amarres retombent enroulées sur le pont après avoir décrit une courbe savante ; debout sur la passerelle, le capitaine, la bouche collée au porte-voix, transmet un ordre à la machine, le timonnier placé près de lui, —un vieux matelot au visage hâlé, à l'œil clair, et pieds nus,—donne un tour de roue, et presque immédiatement le vapeur frémit et s'ébranle sous l'impulsion de l'hélice, qui soulève à l'arrière un remous d'écume fangeuse... On est parti...

Mais voici que Bernette se cramponne au bras de son ami, en poussant un cri terrible qui s'entend d'un bout à l'autre du bateau :

—Camarade!...

—Quoi? fait Jacques devenu pâle.

Elle étend le bras.

—Camarade... là-bas!...

Effectivement, Camarade, après les politesses d'usage échangées avec ses pareils, s'était souvenu de ses maîtres... un peu tard. Ne les retrouvant pas là où il les avait laissés, il avait réussi toutefois à relever leur piste, et il arrivait à l'embarcadère comme déjà une cinquantaine de brasses séparaient de la terre le *Duguesclin*.

On juge de sa contrariété en voyant ses maîtres s'éloigner de lui à toute vapeur! Ses pattes de devant crispées sur le rebord du quai, il hurlait lamentablement, partagé entre ses affections et la terreur de l'élément perfide.

Le cri de Bernette triompha de ses répu gnances: il prit son élan, hésita une seconde encore, et enfin se jeta dans l'eau lourdement, à corps perdu; puis, ayant barboté un instant, il se mit à jouer des pattes avec l'énergie du désespoir.

Massés à l'arrière du bateau, les voyageurs, les uns sympathiques, les autres indifférents, tous curieux, attendaient ce qui allait se passer.

A ce moment, un des Anglais s'avança, et, avec un flegme parfait, articula:

—Aoh! je pariais le chien devait noyer lui: à dix contre un le chien coulé avant un quâtd'heure, à cent contre un avant le demi-heure.

—Je prenais à cent contre un, répondit froidement un autre Anglais.

—Et moâ,—riposta le géant maigre au bérêt en imitant l'accent des insulaires,—je pariais le chien devait rejoindre le bateau, et le capitaine, brave homme, il devait le prendre à son bord,—aoh!...

La foule commençait à s'intéresser pour tout de bon à ce match d'un nouveau genre.

—Attrap'ra!

—Trap'ra pas!

Le chien redoublait de vitesse, mais ce n'était que trop évident qu'il succomberait dans une lutte par trop inégale.

Bernette pleurait, se tordait les mains; Jacques, bouleversé, se dirigea résolument vers la passerelle, et accosta le capitaine Bernard.

—Qu'est-ce que tu veux?

—Monsieur, c'est mon chien qui nage là-bas: nous l'avons oublié et...

—Eh bien! après?

—Si c'était un effet de votre bonté...

—De stopper? est-ce que tu te moques du monde, par hasard, mon garçon? grogna le loup de mer en fronçant les terribles broussailles de ses sourcils,—ma parole! le drôle ne doute de rien?

—O monsieur!...

—Commence par aller t'asseoir, n'est-ce pas, mon garçon, et n'insiste pas, tu perds ton temps.

—O monsieur, monsieur — gémit Jacques de rechef en joignant les mains.

La femme du capitaine qui se trouvait là, attirée sur le pont par les clameurs des passagers, fut touchée du désespoir du pauvre garçon.

—Bernard? dit-elle.

—Vas-tu, toi aussi, me casser la tête avec ce sale chien? ne faut-il pas maintenant que je lui envoie une équipe d'hommes dans le canot, avec un tapis pour s'asseoir dessus?

—Eh! tu as bien sauvé plus de quatre fois des gens qui ne valaient pas ce chien.

Le brave capitaine se grattait la tête, indécis, n'osant trop repousser la requête de sa femme, et craignant, d'autre part, de s'exposer aux moqueries et aux récriminations de ses voyageurs s'il arrêtait son bateau pour repêcher un chien.

Au fort de ses perplexités, il sentit une main se poser sur son épaule: il se retourna, reconnut le monsieur décoré que nous avons vu monter, à la dernière heure, à bord du *Duguesclin*, et se découvrit respectueusement.

Le monsieur se pencha à son oreille.

—Bernard, veux-tu m'être agréable?

—Vous savez bien, mon commandant, que je n'ai rien à vous refuser.

—Alors, fais stopper.

—A la minute, mon commandant.

Sans plus hésiter, le capitaine colla sa bouche au porte-voix: immédiatement, l'hélice cessa de battre l'eau à l'arrière, le *Duguesclin* ralentit peu à peu son élan, et un matelot se suspendit à une corde pour recueillir à la volée le chien qui commençait à donner des signes de lassitude.

—Aoh! jura l'Anglais, ce était un indignité! le chien allait noyer lui! je défendais le capitaine arrêter le bateau pour interrompre le pari, je devais gagner, moâ!

L'homme au bérêt s'avança vers l'impitoyable sujet de sa gracieuse Majesté, et, gouailleur:

—Je avais parié, moâ, le capitaine il devait monter le chien à son bord,—aoh!

L'Anglais grommelant dans sa langue une insulte à l'adresse de son interlocuteur, celui-ci lui avança sous le nez une paire de formidables battoirs.

—Je pariais dix contre un le milord il allait recevoir une tripotée sur le vilain museau à lui,—aoh!...

L'autre se le tint pour dit, et ne jugea pas à propos d'insister.

Pendant Camarade avait rejoint le bateau. A peine hissé sur le pont, il pointa le nez dans toutes les directions, puis, apercevant ses maîtres, se précipita vers eux joyeusement. L'Anglais se trouvait sur son chemin: l'animal n'imagina rien de mieux que de se secouer en conscience le long des jambes de son ennemi, à la grande jubilation de la galerie et de l'homme au bérêt en particulier.

—Je pariais dix contre un le milord il devait attraper un fameux rhume de cerveau,—aoh!...

*La Bretagne*, profitant de l'incident, avait

dépassé son rival le *Duguesclin* et filait devant lui à toute vapeur.

Le capitaine Bernard, furieux de se voir distancé, jurait, sacrant, tempêtait, se démenait comme un diable sur sa passerelle.

—Oui, criait-il, nous allons les manger les lâches! on les coupera en deux, s'il le faut!... Mais voyez-les donc! ils en crachent le feu par leur cheminée, ils vont brûler leur bateau!

—Marchez! hurla-t-il dans le porte-voix,— à toute pression!...

Pendant ce temps, devant les yeux des enfants qui n'avaient jamais assisté à pareille fête, se déroulait un paysage merveilleux.

IX

SUR LA PISTE !

Le *Duguesclin* était entré en Rance, rapidement emporté par sa puissante machine et par la violence des courants qui se forment dans cette rivière, à la mer montante.

L'estuaire s'enfonçait dans une série de collines, resserré ici, là s'évasant majestueusement. Le flot luttant contre la poussée descendante de la rivière creusait dans cette nappe liquide un véritable sillon qui zigzaguait au milieu de tourbillons et de remous. Plus loin, à travers une belle plaine large de deux lieues et demie, le chenal serpentait, semblable, sous les feux du soleil, à une prodigieuse coulée d'argent en fusion.

—C'est vraiment beau, la mer!—disait Jacques.

Bernette, muette d'admiration, regardait à pleins yeux l'horizon, où s'estompaient des coteaux bleuis par la distance, les rochers qui surplombaient les rives, alternant avec des bords de mélèzes et des champs d'ajoncs en fleurs, les grèves, mollement allongées entre deux pointes de collines, et où se détachaient les blancs plastrons d'une bande de goëlands.

Et puis c'était une course folle de clochers aux flèches blanches et élancées: celui de Saint-Suliac qui indique le chenal aux bâtiments avec le rayon de lumière qui passe par les deux points opposés de sa tour carrée; ceux de Pleurtuit, de Plouër, de la Vicomté...

Partout se dressait d'élégants cottages, dont les pignons blancs et rouges jetaient une note gaie dans les masses sombres de verdure. L'un d'entre eux attira surtout l'attention des passagers avec ses tourelles blanches, et sa miniature de donjon perché au-dessus de l'eau.

—Qu'est-ce que c'est que cette belle campagne-là?—demanda une grosse dame qui remorquait, ou que remorquait un roquet gros comme le poing.

—C'est le *Chêne-Vert*, répondit obligeamment une maraîchère qui venait apporter au marché de Dinan les primeurs de ce pays favorisé.

—Sapristi! si j'avais dix mille francs de rentes et une propriété comme celle-là... 3

—Vous auriez à peine de quoi entretenir les jardins, ma bonne dame!

La rivière venait de traverser la plaine de Mordreux, et se resserrait entre deux collines qui menaçaient, semblait-il, de lui barrer la route, quand un strident coup de sifflet déchira l'air, faisant s'enlever les bandes de goëlands sur les grèves, et les pigeons ramiers perchés sur la pointe des chênes-verts.

—Le pont de Lessart, dit quelqu'un.

—On passait *sour* oune pont?—demanda au capitaine l'Anglais, qui arpentait le bateau comme un enragé sans parvenir à se sécher.

—Non, *good English!* dessous,—ce qui est plus facile, comme vous l'allez voir.

Et le facétieux capitaine tourna poliment à l'insulaire son large dos qu'agitaient les spasmes d'un rire énorme.

L'Anglais s'éloigna vexé.

Le *Duguesclin* évolua doucement autour d'un rocher haut de soixante pieds, et le pont de Lessart,—une des entreprises les plus audacieuses de nos ingénieurs,—apparut.

Qu'on imagine une charpente de fer de quatre-vingt-dix mètres de long, suspendue, sans un point d'appui, d'une seule portée, à une hauteur de cinquante mètres au-dessus de la rivière, et dans laquelle viennent à toute heure s'engouffrer les trains avec un bruit de tonnerre. Rien d'élégant, de fin et d'élancé comme cette dentelle de fer qui paraît, d'en bas, délicatement ajourée ainsi qu'une toile d'araignée.

—Stoppe!—cria tout à coup le capitaine Bernard, machine arrière! ou nous allons le couper en deux, ce caïman-là?

Ce "caïman-là", c'était la *Bretagne*, dont la précipitation avait causé la perte: le pauvre bateau ne pouvait plus ni avancer ni reculer, il était échoué! L'eau, subitement, lui avait manqué, sa quille s'était profondément engagée dans une vase épaisse, compacte, tenace comme de la glu, dont il ne pouvait se dépêtrer. Son capitaine avait beau jurer, rien n'y faisait, le sable gardait sa proie.

—Tout de même, capitaine, dit Jacques, sans Camarade nous serions peut-être bien à leur place, maintenant?

—C'est ma foi vrai ce qu'il dit, le violoneux, sans ton chien, mon petit, nous étions pincés, qui sait? oui, c'est une brave bête et, pour le service qu'il nous a rendu, mes enfants, je vais vous rembourser le prix de votre passage.

—Ça vaut bien ça, appuya la femme, et il y aura même une bonne brioche pour votre chien.

Or, comme rien n'est plus contagieux que la charité, passagers et passagères enchantés d'avoir évité l'ennui mortel d'un échouement, firent pleuvoir sous et pièces blanches dans le tablier de Bernette et dans le chapeau du garçon. Jamais Jacques n'avait été à pareille fête, jamais pareille recette n'avait rémunéré un de ses "concerts". Aussi l'enfant couvrait-il de caresses et de baisers le brave



Camarade qui, debout sur la dunette, séchait son poil au soleil et flairait l'air, paraissant pénétré de la grandeur du rôle qu'il venait de jouer.

La mer ayant suffisamment monté, le *Duguesclin* se remit en marche, dépassa la *Bretagne*, lui offrit galamment une remorque, et ne répondit au juron du capitaine rival que par un coup de sifflet.

La rivière fit encore un coude, s'élargit, pour se resserrer aussitôt après, et l'on stoppa devant l'écluse du Châtelier qu'il fallait franchir.

Cependant nos amis suivaient les Italiens, qui allaient de groupe en groupe, exécutant les plus jolis motifs de leur répertoire, et réalisant à leur tour de fructueuses recettes.

Jacques, dans l'impossibilité de rivaliser avec eux, et trouvant d'ailleurs suffisante l'aubaine de tout à l'heure, profitait de l'occasion pour prendre gratis une bonne leçon en tachant de se graver dans la mémoire les airs de valse et de menuet.

Bernette, qui écoutait distraitement, vit, à un moment, le monsieur décoré lui faire signe de venir de son côté. Elle obéit.

—Eh bien! petite, tu ne joues pas, toi aussi?

—Non, monsieur.

—Pourquoi?

—Jacques dit que ça n'est pas la peine, parce que les Italiens sont plus forts que nous, et qu'il faut leur laisser aussi gagner leur vie.

—Tu n'es donc pas avec eux?

—Je suis avec Jacques.

—Jacques? qui ça, Jacques?

—Mon frère.

—Ah! Jacques est ton frère?

—Oui, monsieur.

—Quel âge a-t-il, ton frère?

—Quatorze ans.

Le monsieur parut désappointé et murmura: "son frère!... quatorze ans!... Et pourtant, cette ressemblance!..."

—Qu'est-ce qu'ils font tes parents?

—Ils sont morts.

—Où habitaient-ils?

—A Paris.

—Savais-tu le nom de ta mère?

—Oui, monsieur, maman.

—Maman qui?

—Maman.

Le vieux monsieur fit un geste de dépit.

—C'est bien, mon enfant, prend ces vingt sous, et va rejoindre ton frère.

Comme elle s'éloignait après l'avoir remercié, il la rappela.

—Veux-tu m'embrasser?

—Oh! oui, monsieur.

Elle tendit son front au généreux passager et, tandis qu'il l'attirait à lui affectueusement, la petite sentit une larme tomber sur sa joue.

Elle courut à son ami et, lui montrant sa pièce de vingt sous:

—Dis donc, c'est le vieux monsieur: il m'a embrassée, et puis...

—Chut! commanda Jacques, qui écoutait de toutes ses oreilles la grande valse de la *Traviata*.

La petite serra la pièce et ne souffla plus mot.

Un quart d'heure après, le *Duguesclin* accostait au débarcadère, et les voyageurs se pressaient sur l'échelle volante.

Le grand diable au béret et son maître se trouvèrent portés par la foule près des enfants. Jacques entendit ce dernier qui donnait à l'autre ses instructions.

—Pelo!

—Mon commandant?

—A l'Hôtel de la Poste, n'est-ce pas, et dis qu'on serve vivement?

—Oui, mon commandant.

"Mon commandant!" —Jacques sursauta. Il se rappela que, déjà une fois, le capitaine Bernard avait donné devant lui cette appellation au vieux monsieur.

Un rapide travail s'opéra dans sa cervelle d'enfant: cet inconnu avait, à son arrivée à bord, examiné longuement Bernette, comme s'il eût cru retrouver dans le visage de la fillette des traits connus. Et, d'autre part, il avait donné à celle-ci vingt sous.

Il se fit rendre compte en deux mots par la petite de ce qui s'était passé entre elle et l'étranger.

Plus de doute! cet homme était le grand-père de Bernette!

Il fut tenté de s'arracher les cheveux... ah! triple niais!...

Il chercha des yeux le mystérieux personnage et l'aperçut qui s'éloignait, à une centaine de mètres du bateau.

Alors il joua des coudes au milieu de la cohue, mais il ne réussit à se frayer un passage qu'au moment où l'autre disparaissait à un tournant de rue.

—Courons! cria-t-il.

—Pourquoi? demanda Bernette.

—Plus tard! tu sauras... viens!...

Poursuite vaine!—quand les enfants, hors d'haleine, arrivèrent au tournant, ils ne virent plus personne!...

Tout à coup, Jacques poussa un cri de joie.

—Il a dit à son domestique: "A l'Hôtel de la Poste!"—Nous le tenons!

—Qui ça?

—Ton grand-père!

Jacques se renseigna auprès d'un passant et reprit sa course; Bernette avait peine à le suivre.

—Nous le tenons!—ne cessait-il de répéter, en gesticulant comme un fou.—Tu vas être riche!... nous le tenons!...

Hélas! les pauvres enfants ne "le tenaient" pas encore!

A vingt pas de l'hôtel, Jacques s'arrêta brusquement, ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle, et il se mit à trembler de tous ses membres.

Une voix avinée sortant d'un cabaret, une voix trop connue de lui venait frapper son oreille.

—Le père!... souffla-t-il à Bernette,— le père!... Sauvons-nous!...

Les enfants se tinrent cachés toute la journée; ce ne fut qu'à la nuit close que Jacques osa s'aventurer dans les parages de l'Hôtel de la Poste.

Un garçon se tenait sur le seuil, la serviette sous le bras, Jacques l'aborda, et s'enquit poliment si un monsieur, arrivé de Saint-Malo par le bateau, n'était pas descendu dans la soirée.

—Comment s'appelle-t-il, ton monsieur?

—Je ne sais pas.

—Comment est-il fait?

—Grand, sec, avec de la barbe autour de la figure, décoré, il y a avec lui son domestique qui est grand comme tout, qui a un béret...

—Ah! très bien, Pelo: un drôle de corps, il rit tout le temps.

—Oui, Pelo.

—Je vois que tu veux dire, c'est le commandant.

—Le commandant?... son nom?

—Dam, le commandant; je n'en sais pas plus long: il est descendu chez nous tantôt.

—Pourrais-je lui parler?

—Qu'est-ce que tu lui veux?

—Une commission importante.

—Eh! bien, il est parti, ton monsieur.

Jacques blêmit.

—Où ça, qu'il est parti?

—Il a pris le train de Saint-Brieuc.

—Il habite Saint-Brieuc?

—Je l'ignore; mais probable qu'il se rend plus loin, vu qu'ils avaient des billets circulaires, à ce que m'a dit Pelo.

—Des billets circulaires?

—Bien oui, comme qui dirait qu'une fois à Saint-Brieuc, ils peuvent s'en aller de là à Brest, à Nantes, ou aux cinq cent dix-neuf diables du nord ou du midi,—t'as compris?

—Oui, murmura Jacques consterné,— j'ai compris!

Là-dessus, le garçon, s'entendant appeler de l'intérieur, se sauva en criant:

—Voilà, voilà!...

—Ah! et puis, ajouta-t-il en revenant sur ses pas, si ça peut te servir, Pelo m'a dit qu'ils habitaient au bord de la mer...

Les pauvres enfants s'en retournèrent bien tristes par les rues de cette ville où ils avaient touché de si près la réalisation d'un rêve que, tout bas, eux-mêmes jusque là, sur la foi des gens raisonnables, pouvaient s'avouer insensé.

Jacques, pourtant si vaillant, fut découragé; pour la première fois, il douta tout haut de la réussite de son entreprise et, une grande partie de la nuit, il pleura.

Mais ce ne devait être de sa part qu'une défaillance passagère; l'aube radiieuse ramena dans son cœur la confiance; il se dit qu'avoir touché de si près le but, prouvait irréfutablement que ce but n'était pas inaccessible, et il décida de poursuivre ses recherches jusqu'au bout, jusqu'au succès définitif. Ce qu'il importait, en somme, c'était

de retrouver le domicile du grand-père de Bernette, en tenant pour assuré qu'un jour ou l'autre celui-ci reviendrait au gîte.

Seulement, il n'y avait plus de raison pour qu'on s'attardât à Dinan. On décida donc de redescendre, dès le jour même, vers la côte, et de continuer à la longer dans toutes ses sinuosités, puisque maintenant, grâce au garçon de l'hôtel, on possédait la certitude que le commandant s'était bien retiré, suivant les prévisions de Jacques, au bord de la mer. Quant à espérer de le rejoindre à Saint-Brieuc, il n'y fallait pas songer.

X

PAPA SEGRETAÏN

De Dinan, on redescendit la Rance jusqu'à Dinard, qu'on explora minutieusement, ainsi que Saint-Enogat et Saint-Lunaire: toute cette côte, en effet, n'est qu'une succession presque ininterrompue de villas somptueuses, où le commandant eût bien pu élire domicile; on allait de porte en porte, Jacques dépensant des trésors de diplomatie pour obtenir des renseignements qui ne pouvaient être bien fameux: la saison n'était pas encore ouverte, et villas, chalets et petits hôtels dormaient derrière leurs volets clos.

Les enfants reprirent donc leur route le long de la côte. Celle-ci, à mesure qu'ils s'enfonçaient vers l'Ouest, devenait de plus en plus grandiose, avec ses roches formidables qui avançaient dans la Manche comme pour la défier.

D'une bourgade de pêcheurs, blottie au fond d'une anse, encadrée de promontoires, et entourée de prairies comme d'une verdoyante ceinture, ils aperçurent l'entrée d'un port, et leur joie fut grande quand ils apprirent que ce port n'était autre que celui de Saint-Brieuc, le Légué.

Jacques sentit comme un voile passer sur ses yeux; enfin, il allait donc voir la maison de "son père!"...

La nuit tombait lorsqu'ils pénétrèrent dans Saint-Brieuc.

Dès leur entrée dans la ville, leur attention fut attirée par le brouhaha d'une fête foraine qui se tenait sur une place plantée d'arbres: appels de trompettes, détonations, gémissements d'orgues de Barbarie, tout cela se mêlait à la rumeur de la foule en liesse et aux crix des saltimbanques et des camelots.

A cette heure avancée de la journée, et au milieu d'un pareil hourvari, il ne fallait pas songer à chercher la demeure du vieux père Segrétain. En désespoir de cause, les enfants, bien que fort las, se décidèrent, pour passer le temps, à errer à travers les baraques, prises d'assaut par la population brio-chine.

Tandis que Bernette admirait les coiffes,

—dont les larges ailes retombent sur les épaules, et si pittoresques,—des femmes de Plérin, Jacques était intrigué par une rigide forme blanche qui se dressait dans l'ombre entre une ménagerie et une voiture de femme-torpille. On eût dit un fantôme qui se serait haussé sur ses pieds pour prendre, lui aussi, sa part de la fête.

Le garçon entraîna donc sa compagne entre les baraques, pour se rendre compte de ce que c'était que "ce bonhomme-là."

Au milieu des tentes qui l'entouraient de toutes parts, ils découvrirent la statue de pierre d'un chevalier, casque en tête, dont les mutilations nombreuses attestaient le peu de respect dont ses concitoyens font preuve à son égard.

Jacques s'informa : il apprit qu'il avait devant lui la statue du glorieux héros breton, Bertrand Duguesclin.

—Vois-tu, dit-il à Bernette, c'est Duguesclin.

—Le bateau?

—Mais non, un qui a battu les Anglais dans le temps, j'ai vu ça dans une image à Paris.

—Ah! étaient-ils aussi méchants que ceux du bateau?

—Probable.

—Il avait joliment raison.

—Moi aussi, je les battraï, quand je serai grand, s'ils nous attaquent,—et puis les Prussiens!... En attendant, j'ai rudement faim, et toi?

—Je mangerais bien.

Comme ils étaient en fonds, ils ne jugèrent pas à propos de "travailler"; ils cherchèrent une modeste petite auberge où, pour pas cher, on leur donna à souper et à coucher.

—Et dire, pensa Jacques avant de fermer les yeux pour s'endormir,—dire que je suis peut-être à deux pas de chez "mon père"!...

Le lendemain, dès l'aube, il se mit en quête de sa "rue".

Après une heure de recherches, on finit par la découvrir, cette rue.

Lorsque, tenant Bernette par la main, Jacques s'y engagea, il était un peu pâle, son cœur battait : peut-être s'attendait-il à quelque révélation mystérieuse sur son origine ; au fur et à mesure qu'il avançait, involontairement il ralentissait le pas. Bientôt il s'arrêta.

A l'angle de la rue, une maison d'aspect modeste mais confortable, entourée d'un jardinet dont on aperçoit les arbres à travers une grille... c'est là... Un peu plus loin, à un rez-de-chaussée, s'ouvre l'échoppe du vieux savetier, le père Segrétain. Oui, c'est bien là...

Jacques contemple longuement cette maison silencieuse, aux volets clos : les yeux brouillés de larmes, tremblant, recueilli, il fouille ardemment dans ses souvenirs, cherchant à retrouver un détail qui le remette sur la trace du passé.

Tout à coup il tressaille, il a entendu une

voix cassée par l'âge qui chevrote une romance du temps jadis :

Gastibelza, l'homme à la carabine...

Cette voix, cet air rythmé au bruit du marteau tapant sur la semelle, il les a déjà entendus... où donc?... Il se retourne : à deux pas s'ouvre l'échoppe du père Segrétain,—une grande fenêtre autour de laquelle court une glycine, et où pend une cage de merle ; dans l'encadrement de cette fenêtre et de cette glycine, il y a une figure osseuse, parcheminée, hérissée d'une barbe de huit jours, ornée d'une paire de grosses lunettes à branches de fer et surmontée d'une casquette de drap marron... Où donc aussi l'a-t-il vue, cette figure?...

Or, voici que le marteau cesse de frapper sur la semelle, que le grand nez sur lequel chevauche la paire de lunettes se lève, intrigué, que la voix cassée crie, s'adressant à quelqu'un d'invisible dans l'échoppe :

—La mère!... la mère!...

Et voici qu'une seconde figure, non moins ratatinée que la première, mais surmontée, celle-là, d'une coiffe blanche, s'encadre à son tour dans la fenêtre et dans la glycine, et que ces deux figures observent curieusement Jacques et sa compagne, plantés au beau milieu de la rue.

—Ça doit être eux, dit le vieux.

—Oui, répondit la vieille.

Et aussitôt :

—Ohé, les petits!... N'est-ce pas vous qui venez de la part à la mère Pitois?

Jacques s'avance.

—Oui, m'sieu.

—Eh! arrivez donc ici!...

Une porte basse, deux marches à descendre, —les enfants se trouvent chez les Segrétain, qui tous deux, plantés devant Jacques, l'examinent, muets, saisis, en extase.

—Eh bien! mon Louis, murmure le vieux, le premier, en s'essuyant les yeux du revers de sa manche, te voilà donc de retour?

—Pauvre chéri! ajouta la vieille,— mais viens donc nous embrasser?

Et ce sont des baisers retentissants sur les joues de Jacques, qui se laisse faire, bouleversé par une émotion indicible.

—Car c'est bien lui! marmottent-ils, brayant la tête à l'unisson,—comme il a grandi.

Alors le vieux va chercher dans un coin une petite chaise foncée de cuir.

—Te rappelles-tu, Louis, ta petite chaise? C'est là que tu t'asseyais quand tu venais nous voir, l'après-midi, avec la mère Pitois; tiens, voilà ton tranchet, tu sais, avec lequel, un jour, tu t'es fait une entaille au doigt,—avons-nous eu peur, mon Dieu!—et ton marteau. Tu criais "peta! peta!..." m'en as-tu coupiché assez de cuir, avec ton tranchet et ton marteau!...

Jacques s'est assis sur la petite chaise, et il regarde autour de lui : oui, il se retrouve dans une atmosphère connue ; oui, ces poutres vermoulues, il les a vues déjà, et ce sol

en terre battue, et ce baquet où flottent des pelotes de poix, et les pots de basilics et de giroflées, et la cage du merle, veuve pour l'instant de son hôte ailé, et aussi ces deux figures blêmes penchées sur lui...

Et, le cœur gonflé de sanglots, il se précipite dans le giron des pauvres vieux qui pleurent, de leur côté, comme deux fontaines, et promènent leurs mains tremblantes dans ses cheveux.

Te souviens-tu de Chevillard, du petit Chevillard?—bégaie le père Segrétain,—tu sais Chevillard, ton voisin qui était si pâle?... et son beau cheval "à mécanique?..." hein! en as-tu assez rêvé de son cheval "à mécanique"?... Il est au lycée maintenant, Chevillard; il vient nous voir les jours de sortie et il nous parle souvent de toi: il ne t'a pas oublié...

Jacques ne se rappelle pas du tout le petit Chevillard, ni "le cheval à mécanique," mais il répond oui, d'entraînement, de confiance, et ses réponses combent d'aise les Segrétain.

Ils échangent des coups d'œil ravis, hochant la tête, semblant se dire:

—Parbleu! c'est bien lui!...

—C'est ton père qui va être content à son retour! Il n'a jamais pu se consoler de ta perte, jamais, et j'ai idée que s'il ne demandait jamais à débarquer, au contraire, c'est... enfin, suffit que te voilà... Ah! oui, tu penses qu'il va être content!

Le chapitre des souvenirs momentanément épuisé, les Segrétain songèrent à la fillette qui restait plantée au milieu de la pièce, et qui, un peu triste de se voir oubliée, même de son compagnon, caressait Camarade pour se donner une contenance.

—C'est la petite que Pitois nous a écrit que tu cherchais son grand-père? C'est bien, ça, mon Louis, et ça ne m'étonne pas de toi avec ton bon cœur. La Pitois dit que tu le retrouveras, son grand-père, malgré que Pitois prétend que non. Et pourquoi donc qu'elle n'aurait pas la même chance que toi; pas, la mère?

—Pardine!

—Mais si je n'étais pas votre Louis? objecta Jacques timidement, si...

—Pas votre Louis? firent-ils impétueusement, tu veux rire, mon chérubin?

—Enfin, il n'y a pas de preuves, et mon père lui-même...

—Par exemple! si on peut!... Est-ce que tu ne te reconnais pas ici? Voyons! ose donc dire que tu ne t'es jamais assis sur cette chaise, et que tu n'as jamais manié ce tranchet et ce marteau?... Pas notre Louis?... Ah! bien!... Tu viendras tantôt dans la maison de ton père, où il y a un portrait de toi à trois ans; si ça n'est pas tes yeux qui sont tirés dessus, et ta bouche, et ton nez, et ton menton, et tes cheveux,—alors tu pourras nous traiter, la mère et moi, de menteurs. En attendant, tu es pour nous le fi Louis à M. Flamant, le digne homme, et tu vas manger, avec la petite, de la cuisine à maman Segrétain, qui, justement, a fait ce

matin des *caillebotes*.—Ah! c'est là, gourmand, que tu les aimais, dans le temps, les *caillebotes*! parions que tu ne cracheras pas encore dessus!... Et la *cocotte*? aimes-tu toujours la *cocotte*?... Quand la mère tuait un poulet, on était sûr de te voir arriver avec la Pitois: tu reniflais dans le foyer, tu venais te *musser* dans mon tablier, et tu me demandais de ta voix flûtée, comme ça, tiens:

—Papa Segrétain, y a-t-il de la bonne *cocotte* pour le petit Louis?—... Tu savais bien, gros câlin, qu'il y en avait toujours pour petit Louis, de la bonne *cocotte*!...

Cependant, sur la grande table de châtaignier à pieds tors, maman Segrétain avait étendu une serviette de toile bise à liteaux rouges, et disposé le couvert: vaisselle à fleurs multicolores, dont les guirlandes fantastiques encadraient des coqs non moins fantastiques, fourchettes et cuillères d'étain scrupuleusement frottées, reluisant comme de l'argent. Après quoi elle apporta, avec autant de respect que si c'eût été le Saint-Sacrement, un immense saladier où, dans le lait, nageaient, tremblantes, les *caillebotes*.

—A table! cria-t-elle gaiement, en traçant, de la pointe de son couteau, une croix sur le dos d'une miche de pain de six livres.

Le bonhomme enleva ses lunettes et son tablier de cuir, rapprocha sa chaise, plaça Jacques et Bernette à sa droite et à sa gauche, et invita Camarade lui-même, qui, mis en appétit par tous ces préparatifs affriolants, passait et repassait sa langue sur ses babines, à s'asseoir sur son derrière, entre son jeune maître et lui.

Ce fut un joyeux déjeuner. Il fallut que Jacques racontât par le menu ses aventures. Le vieux, attendri, en interrompait fréquemment le récit par des oh! et des ah! d'indignation.

—Ah! ces Schwartz! c'était-il Dieu possible qu'il existât de par le monde des canailles pareilles!

—Comme ça, tu as revu l'Allemand?

—A Dinan.

—Et sans lui la petite serait maintenant avec son grand-père?

—Il n'y a pas de doute.

—Eh bien! qu'il ne s'avise pas de mettre les pieds ici, le gremlin! Je ne suis pas méchant, "tout un chacun sait ça dans le quartier,"—mais je me chargerais de lui tailler des boutonnières à coups de tranchet dans son vilain cuir, aussi vrai que je suis le père Segrétain!...

Le repas terminé, Jacques manifesta le désir de visiter "la maison," dont le père Segrétain avait les clefs.

—Ça te fait donc quelque chose, hein! d'y rentrer, dans cette maison?

—Oh! oui!...

Comme les gardiens de ces monuments historiques dont ils ne font grâce d'aucun détail aux visiteurs, le père Segrétain allait lentement de pièce en pièce, rappelant avec complaisance chaque souvenir qui se rapportait à "petit Louis";—sa nourrice l'avait

laissé tomber du haut de cet escalier, et c'était miracle qu'il ne se fût pas tué du coup;—c'est dans cette chambre que la mère de "petit Louis" avait "défunte", la pauvre chère dame, une vraie "brebis du bon Dieu";—on conservait encore dans un placard un mouton frisé monté sur un soufflet, qui avait appartenu à "petit Louis".—Quand on pèse sur le soufflet, "ça fait bê, bê!" et ça amusait beaucoup "petit Louis".

—Tu vois cette descente de lit, autour de laquelle Camarade tourne en flairant? c'est la peau de Flore, tu sais bien, la belle chienne de chasse qui avait été mordue et qu'on fut obligé d'abattre? Tu en as joué des parties avec Flore! vous vous entendiez tous deux comme une paire d'amis!...

—Ça, c'est la salle à manger: tu t'asseyais à cette place, ta grande chaise est encore là; on te mettait la serviette autour du cou, et tu ravageais dans tous les plats avec tes menottes, malgré que ton père te grondait avec sa grosse voix. Mais toi tu t'en moquais pas mal, tu avançais ton bec comme ça, "beu-eu-eu", et tu disais: "Papa, fais encore le gros bœuf!"

—Nous voici dans le salon, regarde au-dessus du canapé: c'est-il là ton portrait tiré? c'est-il tes yeux, ton nez, ta bouche, ton menton, ton front et tes cheveux?...

Jacques contempla avidement son *portrait*, œuvre d'un lieutenant de vaisseau ami de son père, et artiste de talent.

L'enfant est pelotonné dans un fauteuil, sur le fond duquel s'enlèvent en vigueur ses chairs roses et potelées. Le haut du corps penché en avant, il cherche à saisir un papillon qui s'ébat devant lui dans un rayon de soleil. Le rayon s'égare dans la frisure de ses boucles blondes, et les cerne d'un nimbe d'or. Des fossettes au coin des joues, ses bras nus étendus avec des frémissements d'apre convoitise, ses petits doigts écarquillés, sa bouche, moitié rieuse, moitié sérieuse, ses grands yeux bleus attentifs aux moindres mouvements du capricieux insecte,—il est vivant...

Hélas! rien ne ressemble plus à un enfant qu'un autre enfant, et il faut bien la foi robuste des Segrétain pour retrouver dans les traits de Jacques les traits lointainement ébauchés dans cette physionomie de bébé.

L'épreuve n'est point pour Jacques aussi concluante que l'espéraient les deux vieux braves gens; mais, à défaut d'un témoignage précis, certain, il emportera, du moins, de ce pèlerinage, l'impression fugace, insaisissable, de quelque chose de vécu par lui autrefois dans le passé... ou dans un rêve très tendre, très doux,—une impression comparable à celles qu'il a ressenties, la durée d'une seconde, dans la rue d'abord, en écoutant la voix du père Segrétain chevrotter la romance de Gastibelza, puis dans l'échoppe du vieux savetier, en s'asseyant sur la petite chaise foncée de cuir.—Et tout cela, n'est-ce pas un commencement de présomption, déjà?...

Si c'était vrai, pourtant, que cette maison fût la sienne, et qu'il dût y rentrer un jour

la tête haute, la main dans la main de ce père qui court les océans lointains, inconsolable de la disparition de son petit Louis?...

Cette nuit-là, Jacques ne s'endormit que tard, dans son lit garni de bons draps blancs, qui fleurait la lessive et la lavande, et dans lesquels la chère vieille, de ses mains tremblantes, l'avait maternellement bordé. Dans la chambre à côté reposait Bernette, et Camarade avait élu domicile sur la dépouille de Flore. Les mânes de la pauvre bête durent tressaillir d'aise, quelque part, dans le paradis des chiens,—s'il était vrai que Jacques fût bien le compagnon chéri de ses jeux d'autrefois!...

## XI

## LE PERE QUEMADEUC

Le lendemain, cédant aux instances des Segrétain, Jacques consentit à s'arrêter deux ou trois jours à Saint-Brieuc: cette halte, d'ailleurs, permettrait à Bernette de se reposer après tant de fatigues et d'émotions; Jacques en profita lui-même pour apprendre des Segrétain, qui radotaient volontiers quand on abordait ce sujet avec eux, le plus de détails possible sur son enfance, et surtout sur son père.

—Oh! pria-t-il, en serrant dans ses petites mains les mains calleuses du vieux savetier, parlez-moi de lui, encore et encore?

—Un fameux homme, va, mon Louis, tout ton portrait,—à part la barbe et la taille, bien entendu. Il est blond, et il a les yeux bleus, comme toi, et quoique ça, je te réponds qu'il sait se faire obéir, avec une façon qu'il a de regarder les gens quand on fait mine de vouloir lui résister. Et pas fier avec les pauvres gens comme nous, ah! pour ça non. Au retour de ses campagnes, il ne manque point de jour à venir causer avec la mère et avec moi, assis où te voici là. Et de qui on parle, faut pas être malin pour le deviner: de sa chère défunte, pardî, et de son petit gars. Dire que je l'ai vu pleurer, je mentirais, car c'est un homme qui n'a pas le mouchoir aux yeux comme une femme, mais je sais bien qu'il s'est fait des deux un de ces fonds de chagrin qui ne s'en vont qu'avec le souffle.

Jacques le voyait par la pensée, ce grand et bel officier de marine, sa barbe blonde, ses yeux bleus, doux et tristes, au regard, parfois, dominateur.

—Comme je l'aimerais! se disait-il à lui-même, et comme je serais heureux de l'appeler "papa!"  
Et il répétait tout bas ce mot: "papa,—papa!"...

Puis, à la réflexion, un découragement le prenait, et il pensait:

—Mais non, je ne l'appellerai jamais papa, moi, car je ne suis pas son petit Louis, je ne suis qu'un pauvre vagabond!... Et pourtant! Ah! mère Pitois, mère Pitois, comme vous

m'aurez rendu malheureux, si vous m'avez trompé!...

Ce fut pour Jacques un grand déchirement quand il fallut se séparer des Segrétain qui, alors, ne voulant plus le laisser partir. Volontiers, s'il se fût écouté, il eût attendu tranquillement, dans la maison qu'on disait la sienne, l'arrivée du lieutenant Flamant! et celui-ci, certes, ne se fût pas laisser prier longtemps pour adopter la petite amie de son fils. Mais lui, Jacques, pouvait-il priver Bernette d'une famille, de ce bien qui maintenant lui semblait à lui-même inestimable?... Et la promesse faite à la morte?... Enfin, rien ne prouvait que l'édifice si fragilement élevé par la mère Pitois et par les Segrétain ne dût pas s'écrouler comme un château de cartes lorsqu'il faudrait tirer au clair cette histoire embrouillée d'enlèvement? Non, non, assez d'hésitations, point de lâchetés!...

—Voyons, père Segrétain, soyez raisonnable, il faut nous quitter, je reviendrai!

—Encore un jour! suppliait la bonne femme, un tout petit jour seulement!

—Non, pas un jour, ni deux, parce que, voyez-vous, plus j'attendrais, et plus j'aurais de chagrin à m'éloigner de vous,—et plus de temps aussi je resterais absent... Allons!

—Ah! la mère, tu vois, il a la raison d'un homme: c'est bien son père tout craché, et ce qu'il s'est fourré dans la tête, il ne l'a pas dans les talons!...

De guerre lasse, les Segrétain durent se résigner. Mais ils tinrent à toute force à accompagner les enfants jusqu'au Légué. Rude côte, pourtant, à descendre, pour leurs vieilles jambes rouillées.

Du Légué ils poussèrent même jusqu'à cet endroit de la route qui, dominé par la haute ruine de Cesson, porte le nom de Sous-la-Tour.

Au moment des adieux, la mère Segrétain recommanda bien aux petits voyageurs, quand ils passeraient à Paimpol, d'aller frapper à la porte de son frère Jean-Marie, un *Terre-Neuvâ* retraité, qui leur donnerait l'hospitalité.

—Vous demanderez le père Quémadeuc,—vous retiendrez bien son nom? Jean-Marie Quémadeuc; au reste, tout le monde le connaît à Paimpol... Allons, mes pauvres chéris, mon petit Louis,... adieu, adieu... et bonne chance!

—Et reviens-nous bien vite, toi, mon gros, ajouta le père Segrétain...

Une embrassade folle,—puis les pauvres vieux s'en vont, à pas menus, le dos voûté, les yeux humides, se retournant de temps à autre pour agiter leurs mouchoirs...

—Tu pleures? dit Bernette à son compagnon. Moi aussi, j'ai bien envie de pleurer.

—Oui, je pleure. C'est dur de quitter des bons amis comme papa et maman Segrétain... Mais je pleurerai encore bien plus quand il faudra que je te quitte, toi!

—Moi! mais je veux rester avec toi, toujours, toujours... Pourquoi tu veux t'en aller, toi, où?

Jacques haussa les épaules.

—Nous n'en sommes pas là encore...

Et il ajouta tout bas:

—Dieu merci!

Ils traversèrent Pordic, Binic, Ettables, où ils visitèrent la *Houle-Noire*, profonde caverne qui s'ouvre au flanc d'une falaise, à vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer,—puis ils allèrent coucher au Portrieux, sans se douter du merveilleux spectacle qui les attendait le lendemain, à leur réveil, dans ce petit port.

C'est, en effet, dans la rade du Portrieux que se donnent rendez-vous chaque année les navires de la baie de Saint-Brieuc, au moment de leur départ pour la pêche de Terre-Neuve. Le dimanche le plus rapproché de la première grande marée du mois de mai, tous les marins, au nombre de quatre mille environ, doivent être à bord. Alors vient un moment où tous les pavillons font un signal, les ancres se lèvent, puis les navires opèrent un mouvement vers l'ouest, et tous les marins, debout sur le pont, entonnent, la tête découverte, au bruit des canonnades, l'hymne du départ, l'*Ave Maris stella*.

—Dis donc, demanda Bernette, c'est-il un bateau comme ceux-la qu'il commande, ton père?

—Peuh! fit Jacques avec dédain, ça c'est des coques de noix; le bateau de mon père est gros comme eux tous réunis!

Les enfants s'étaient levés de bon matin, car ils voulaient arriver le soir même à Paimpol,—une fameuse étape, plus de six lieues!—ils déjeuneront à Plouha, dîneront à Kérity sans prendre le temps de visiter les ruines de la célèbre *Abbaye de Beauport*, et arriveront enfin, exténués, Bernette boitant, des ampoules aux pieds, à Paimpol.

Là, se renseignant à leur entrée en ville, ils rencontrèrent par bonheur un voisin du père Jean-Marie Quémadeuc, qui voulut bien les conduire jusqu'à destination.

Le père Quémadeuc reçut très rondement, mais laconiquement, les envoyés de sa sœur: il n'aimait pas les paroles inutiles.

—C'est de la part de la sœur que vous venez? elle est toujours bien? et Segrétain tape toujours sur la semelle?... Oui? allons, tant mieux. Il y a de la soupe au congre; asseyez-vous, et mangez.

Après la soupe, il les envoya coucher sur un gros tas de filets,—des sennes à pêcher la morue,—qu'on lui donnait à réparer.

—La petite est fatiguée, il ne faut pas fouler les ampoules: vous resterez ici jusqu'à quand ça sera remis... Bonsoir!

Le lendemain, Bernette était dans l'impossibilité de continuer sa route, force fut donc d'accepter l'offre du vieux.

Un type que ce père Quémadeuc! Petit, sec, trapu des épaules, noué comme un pied de vigne, la figure encadrée dans un collier de barbe hérissé comme une brosse de chien-dent, il pouvait bien se vanter de ne pas prononcer par jour quatre paroles de trop.

Il n'y avait que ses campagnes de pêche

qui pussent le faire sortir de son mutisme accoutumé; mais, dam, sur ce sujet, il était intraitable.

Le pauvre vieux vivait du raccommodage des filets, seul travail dont il fût capable désormais, et encore n'avancait-il guère trop à la besogne. Aussi tirait-il la navette du matin au soir.

A leur réveil, les enfants le trouvèrent déjà, près du seuil de sa porte, absorbé dans son rapetassage quotidien. Il était assis sur une moitié de tonneau de *roque*, et fumait dans un gros ponce de crabe qui lui servait de pipe.

Jacques lui cria :

—Bonjour, monsieur Quémadeuc!

Le vieux retira sa pipe de sa bouche, sans se presser, et lança à terre un jet de salive.

—Bonjour. Si vous avez faim, la soupe est sur le feu, à réchauffer.

Quand ils eurent mangé, nos amis vinrent trouver le bonhomme, s'intéressant vivement à le voir manœuvrer sa navette et aligner ses mailles régulièrement.

—Ça doit être bien amusant, observa Bernette de faire des "machins" comme ça.

—Des filets,—rectifia Jacques.

—A quoi ça sert ces filets?

—A prendre des poissons.

—Quels poissons?

Jacques demeurant court le père Quémadeuc, après un silence, jugea opportun d'intervenir.

—Des morues.

—Ah! je sais, j'en ai vu chez l'épicier n'est-ce pas, Jacques?—c'est plat.

—Et puis large.

Le vieux, interloqué par l'ignorance manifeste des enfants, les regarda avec une moue de mépris.

—C'est long, grogna-t-il, et rond.

—On ne doit pas en prendre souvent?

—Pourquoi?

—Dam! des gros poissons pareils, c'est rare! A Paris, les pêcheurs passent bien toute une journée pour en avoir un gros comme mon petit doigt.

Le père Quémadeuc haussa les épaules.

—Ah! oui... les Parisiens!... ça prouve qu'ils ont du temps à perdre.

—Alors, monsieur Quémadeuc, c'est vrai? on en prend beaucoup des morues?—est-ce que vous en avez pris, vous, des fois?

Le vieux eut un rire muet, qui découvrit ses chicots noircis par l'abus de la pipe.

—Vous vous moquez du monde? si j'avais autant d'écus que j'en ai crochés au bout de mon *harouelle*, je pourrais donc acheter tout le pays de Paimpol, et les maisons avec!

Le vieux leva ses yeux ternes vers la mer, comme pour chercher loin par-delà l'horizon un point invisible pour tout autre que pour lui; un soupir gonfla sa poitrine, et il murmura :

—Si c'était à recommencer,—je recommencerais!...

Puis il se tut.

Le lendemain matin, Bernette étant com-

plètement guérie, nos deux pèlerins firent leurs adieux au père Quémadeuc, et reprirent allègrement leur route, précédés par Camarade, le bon chien.

A petites journées, ne laissant aucun point de la côte sans le fouiller minutieusement comme le comportait leur programme, ils visitèrent ville par ville, bourgade par bourgade, toute cette région, l'une des plus sauvages, mais aussi des plus pittoresques et des plus curieuses de la presqu'île armoricaine.

Ils traversèrent le grand pont suspendu de Lézardrieux admirèrent la cathédrale de Tréguier, la lande de Ploummanac'h, les rochers de Trégastel, les vieilles maisons de Lannion, la jetée de Locquirec, et eurent la bonne fortune d'arriver à Saint-Jean-du-Doigt le jour même du *Pardon*.

Nous ne les suivrons point pas à pas dans leur longue et pénible odyssée, ni dans le détail de leurs recherches, infructueuses, hélas!

Ils ont contourné sans incidents notables la pointe de la Bretagne, cette côte grandiose, redoutable, que l'Océan assiège sans trêve, sans merci. Ils ont vu dans les brumes du large Ouessant, la sentinelle avancée de la terre bretonne; puis ce cap Saint-Mathieu que Michelet appelle "la proue de l'ancien monde"; Brest, sa rade, son goulet, son port militaire et ses chantiers; la grande baie de Donarnenez, la baie des Trépassés, de sinistre réputation, le raz de Sein, "que nul n'a passé sans mal ou sans frayeur;" la formidable pointe du Raz; les rochers rouges de l'Enfer de Plogoff, la baie d'Audierne, la pointe de Penmarc'h, rendue tristement célèbre par le souvenir des "naufregeurs."

Nous les retrouvons enfin dans un petit village aux environs de Quimperlé, vers la fin de l'été, un soir de fête locale.

Ils sont bien joyeux, certes, car, pour eux, —dont la confiance demeure inébranlable dans l'excellence du plan de Jacques,—le but est proche: ne touchent-ils pas au terme de leur long voyage? Et comment, d'ailleurs, eussent-ils pu prévoir l'affreux malheur qui allait fondre sur eux?...

## XII

### L'ENLEVEMENT

Jacques et Bernette avaient réalisé dans la journée une fructueuse recette,—près de cinq francs!—ils étaient bien fatigués, mais Jacques tenait à parfaire la pièce ronde;—on décida donc de donner une dernière séance.

Justement, dans un coin de la place, la foule se pressait devant une voiture de somnambule, près de laquelle un hercule jonglait avec des poids de vingt-cinq kilos. Jacques avisa le coin, accorda son violon, et attaqua les premières mesures d'un air breton qu'il

jouait à ravir en imitant le son du biniou.

Aussitôt la foule inconstante accourut, abandonnant la sonnambule et son voisin.

Ceux-ci, dépités, furieux, eurent beau s'époumonner à débiter leur boniment pour rappeler à eux la faveur du public,—ou, à tout le moins, pour lui gâter son plaisir,—le public resta insensible à leurs vociférations enragées.

De guerre lasse, l'hercule monta dans la voiture de la sonnambule, son associée probablement, et tous deux, accoudés sur la galerie de cuivre, se résignèrent à contempler en silence leurs minuscules rivaux.

Ainsi rapprochés l'un de l'autre, ils présentaient un contraste saisissant : l'homme, en maillot, exhibait avec complaisance sa musculature puissante, ses biceps et ses mollets énormes, ses chevilles et ses poignets crevés de cuir.—La femme, petite, maigre, jaune, la tête emprisonnée dans une marmotte crasseuse, son corps chétif perdu dans une sorte de peignoir flottant, de couleur indéfinissable, constellé de taches et d'attributs cabalistiques, offrait un échantillon rare de laidéur ridicule et repoussante.

Donc, ces deux êtres,—si peu faits en apparence pour se trouver réunis,—observaient les enfants avec une rage envieuse mal dissimulée.

Soudain, la femme poussa l'homme du coude.

—Schwartz!—souffla-t-elle.

—Quoi?

—Reconnais-tu?...

L'hercule fronça le sourcil.

—Lui?—pas possible?

—Mais si,—lui.

—Allons donc! il a la tête de plus que l'autre?

—Eh bien! il a profité depuis.—Je te dis que c'est lui.

—Ah! gronda l'homme, — dans ce cas, nous avons des comptes à régler.

—Vois donc!...

Jacques venait de terminer son morceau, et Bernette circulait dans les groupes en agitant sa scibile où les sous pleuvaient.

Les deux misérables, l'œil flambant de convoitise, ne perdaient pas un mouvement de la fillette.

—En font-ils de l'argent!

—Cachons-nous, lui pourrait nous apercevoir, viens...

Ils rentrèrent dans leur voiture, d'où ils continuèrent à épier les enfants.

Cependant Jacques, après avoir joué un dernier morceau, comptait la recette.

—Fameuse journée! dit-il joyeusement, en tout plus de six francs! nous nous paierons ce soir un bon dîner!

—Si nous sortions, en attendant, nous promener un peu dans la campagne? proposa Bernette écourée par la poussière et par les odeurs de friture.

—Je veux bien!

Ils échangèrent leurs sous contre des pièces blanches qui allèrent rejoindre leur ré-

serve précieusement nouée dans un coin du mouchoir de Jacques; celui-ci mit son violon sous son bras, et nos amis, Camarade sur leurs talons, partirent en touristes, sans se douter qu'on les suivait.

A cent mètres du bourg, ils laissèrent la route pour prendre un chemin creux qui dévalait, profondément encaissé entre de hauts talus.

Dans ce chemin, au-dessus duquel les haies s'arrondissaient en berceau, régnait une fraîcheur délicieuse; ils le suivaient depuis un quart d'heure environ, lorsque Bernette toucha le bras de son compagnon.

—Entends-tu?

—Quoi?

—On dirait que quelqu'un marche derrière nous!

—Ce sont des paysans qui s'en reviennent de la foire.

—Oh! vois donc la jolie prairie: l'herbe n'est pas fauchée, c'est là qu'il doit faire bon!

Ils franchirent la légère barrière de bois qui défendait l'entrée de la prairie, et s'étendirent à l'ombre d'un chêne.

L'adorable nid pour une sieste!—Devant eux, un tapis de verdure, brodé de fleurs des champs dont les tiges grêles ondulent mollement; derrière, la haie enguirlandée de ronces toute bourdonnante d'insectes et agitée, au passage de la brise, d'un léger frémissement; tout près, le babil discret d'un ruisseau qui se glisse sournoisement à travers des touffes de cresson, trahissant son cours de loin en loin par des scintillements furtifs; dans une poussière d'or dansent des vols de moucherons que traversent les hirondelles avec des cris stridents, et, dans le champ voisin, des génisses à la pâture meuglent sourdement, aspirant par leurs naseaux grands ouverts les bonnes senteurs de foin verts, qui flottent avec les fils de la Vierge dans l'atmosphère alanguissante et attiédie...

Au milieu de ce décor de rêve, enfouis dans les grandes herbes, bercés par cet orchestre aux mille bruits confus, Jacques et Bernette se sont endormis, Camarade pelotonné à leurs pieds...

Un quart d'heure se passe; puis une tête d'homme apparaît au-dessus de la barrière; —l'homme fouille du regard le champ dans tous ses recoins; soudain il fronce le sourcil, se fait un abat-jour de ses mains, et fixe attentivement le retrait d'ombre où repose le couple gracieux;—il se retourne;—bientôt une autre tête émerge à côté de la première, —tête de femme, cette fois. Un ricanement à peine perceptible se mêle au friselis des feuilles, au murmure du ruisseau, au bourdonnement des insectes qui poursuivent leur ronde insouciant dans les rayons du soleil couchant.

Doucement, doucement, l'homme et la femme ont enjambé la barrière; ils s'avancent sur la pointe du pied, le bruit de leurs pas amorti par l'herbe épaisse, et se dirigent,—telles deux bêtes de proie rampantes, hideu-



ses,—vers les imprudents dormeurs.

Ils vont les atteindre, la main de l'homme se crispe déjà sur un énorme bâton d'épine, tandis que la femme sourit sinistrement.

Alors Camarade ouvre les yeux : il se dresse sur ses pattes, le poil hérissé, les crocs menaçants. Mais, avant qu'il ait eu le temps de s'élançer, un formidable coup de gourdin l'étend sans mouvement sur le sol.

Ses grondements ont éveillé les enfants : Jacques terrifié aperçoit les Schwartz, il voit en même temps son chien inanimé, et sa retraite coupée.—Coupée? non : s'il était seul, il pourrait encore fuir, il est agile et, derrière lui la haie, qui arrêterait le lourd Allemand, certes, il se ferait un jeu de la franchir. Mais abandonner Bernette aux mains de ces misérables! l'idée ne lui en vient même pas.—Que faire donc?—se résigner... ou feindre tout au moins de se résigner.

Les Schwartz semblaient suivre méchamment le rapide travail qui s'opérait dans l'esprit de Jacques : arrêtés à deux pas de lui, ils l'examinaient d'un air moqueur.

—Ah! ah! gronda l'homme,—te voilà pris enfin, bel oiseau! il va falloir déchanter maintenant. Meussieu se donne des airs de prince! Meussieu a sa troupe! Meussieu roule sur l'or et l'argent! ce que c'est tout de même! Ah! on veut faire coffrer le papa et la maman Schwartz? courir le monde? Attends voir un peu si le papa Schwartz ne mettra pas ordre à...

—Vous n'êtes pas mon père...

—De quoi, de quoi! on renie sa famille maintenant? Tu vas me suivre avec la petite, tu entends? et pas de manières, hein! sinon, gare!

Jacques voulut embrasser Camarade, lui adresser un dernier adieu, mais comme il se penchait vers la pauvre bête, un brutal coup de pied le releva.

—Allons! marche devant,—et marche droit!

Bernette se mit à pleurer, Jacques serra ses poings avec rage.—Oh! se sentir impuissant!...

—Tout à coup il tendit l'oreille dans la direction du chemin et s'arrêta net.

—Allons! répéta l'homme.

—Je ne vous suivrai pas.

—Tu ne me suivras pas?

—Non.

—C'est ce qu'on verra.

—Eh bien! on verra.

Le garçon s'était planté devant le colosse avec un regard de défi intrépidement, comme un petit coq qui sent pousser ses ergots.

Alors, comme le Schwartz levait sur lui son bâton, il cria de toutes ses forces :

—A moi! à moi!... au secours!...

—Du monde!—souffla la femme.

Effectivement, une bande de jeunes gens, retour du pardon, descendait, en chantant, le sentier.—Que Jacques continuât d'appeler à l'aide, et ceux-ci devaient infailliblement l'entendre et accourir.

—Oh! rugit l'homme, on ne viendra pas à bout de lui!... Toi, veux-tu te taire, ou je te tue!

—Au secours!...

—Tant pis pour toi!...

Le gourdin décrivit dans l'air un cercle rapide, Jacques s'affaissa. En même temps la Schwartz se précipitait sur Bernette, la couchait rapidement à terre, la bâillonnait avec son mouchoir... puis les deux complices se blottirent dans l'herbe, en attendant que fût passée la bande de jeunes gens.

Quand les chants se furent éteints dans l'éloignement, les misérables se relevèrent.

—Je vais fouiller le garçon, dit l'homme, il doit avoir de l'argent.

Il revint à l'enfant, lui retourna les poches prestement, et le dépouilla de son petit pécule.

—Il ne bouge plus, murmura-t-il.

—Heu, dit la femme, tu as fait là de la belle besogne!... Enfin, filons!...

Quelques minutes après, le champ était désert, le soleil descendait lentement, ensanglanté, derrière la haie, et, dans le grand silence du crépuscule naissant, on n'entendait que le sanglot de la petite source à travers les touffes de cresson

### XIII

#### LA FAMILLE GUIGNOL

Un profond silence régnait dans le champ de foire, quelques heures auparavant si bruyant. A peine de ci, de là, entendait-on un cri d'enfant, ou le hennissement d'un cheval mâchant sa provende.

Sous une tente de toile, trois forains, groupés autour d'une table à tréteaux, comptaient la recette de la journée à la lueur fumeuse d'un lampion.

—Il y avait là le père, la mère, et leur fils Joseph,—José dans l'intimité.—Leur accent de ferroir fortement accusé, la marmotte garonnaise de la femme, trahissaient l'origine de ces braves gens. Les Dumail étaient en effet des Bordelais. Dans le rayon de leurs pérégrinations, on les connaissait bien sous le nom de la "famille Guignol,"—industrielle et intéressante famille s'il en fut.

Or, ce jour-là, qui vit se rompre si tristement l'association Jacques, Bernette et Cie, ce jour-là le "Merveilleux Guignol Français" avait réalisé une grosse recette. Sous prétexte de repasser ses rôles, mais en réalité dans le but de donner libre carrière à son imagination dévergondée, José décida de sortir faire un tour.

Une caresse à Carabo qui, gras et frais, pâturait sur la banquette de la route, attaché à son piquet, et voilà notre ami dans la campagne.

La nuit était superbe : le ciel, criblé d'étoiles, versait sa claire lumière sur la terre, d'où montait, en un chœur continu, infatigable, le cri métallique de grillons, interrompu de loin en loin par l'appel mélancolique d'une chouette ou d'un crapaud.

José marchait dans son rêve, livrant son

front à la brise fraîche, et se laissant gagner à l'impression ineffable qui émanait de la nature au repos.

Les hasards de sa promenade l'amènèrent au débouché de la petite sente où nos voyageurs s'étaient engagés dans la soirée. Il la suivait depuis quelques minutes, lorsque, brusquement, il s'arrêta.

Était-il le jouet d'une illusion?—Mêlé au frémissement des feuilles, il avait cru percevoir comme une plainte étouffée. Il prêta l'oreille, et il entendit, cette fois, distinctement, un gémissement.

Il s'orienta, franchit une haie, et entrevit, gisant dans l'herbe, une forme confuse. S'étant approché, il se trouva en présence de Jacques, les mains crispées sur son violon, et de Camarade accroupi près de lui. Le bon chien léchait le visage de son maître, et c'étaient ses gémissements qui avaient attiré l'attention du jeune forain.

Pris de pitié celui-ci se pencha sur l'enfant, et s'assura qu'il n'était qu'évanoui. Alors il n'hésita pas, chargea Jacques sur ses épaules et, suivi de Camarade qui se traînait péniblement, revint à la voiture où il ne doutait pas que l'on fit bon accueil à son protégé.

Effectivement réveillée par son fils, la maman Dumail passa un jupon et examina le blessé.

—Ah! dit-elle en découvrant sur le sommet du crâne une large plaie faut-il que des gens soient brutes pour abîmer un pauvre petit de cette façon-là!

—C'est-il grave? demanda José.

—Je ne sais pas encore. On verra.

Elle alla chercher dans la voiture, où elle avait une provision, des simples qu'elle fit bouillir, prépara de la charpie, banda la tête de Jacques, qui n'avait pas repris connaissance, et ne se déclara satisfaite qu'après que son fils l'eût couché, dans la roulotte, sur son propre matelas. Quant à José, l'excellent garçon s'improvisa un lit avec une boîte de paille, s'enveloppa dans une couverture, s'étendit près de Carabo, et s'endormit à la belle étoile d'un lourd sommeil.

Aussi, vers le milieu de la nuit, n'entendit-il point Camarade, que l'on avait pensé lui aussi, grogner furieusement lorsqu'une roulotte passa dans l'ombre près de son campement.

Aux aboiements du chien répondit un cri étouffé, suivi d'un juron. Le cheval qui traînait le véhicule mystérieux parti au grand trot, enveloppé d'un maître coup de fouet;— puis le silence se fit de nouveau sur le champ de foire.

Cette voiture emportait les Schwartz et leur victime.

#### XIV

##### UNE PAIRE D'AMIS

Lorsque Jacques reprit sa pleine connais-

sance, après quinze jours de fièvre et de délire, il fut d'abord très étonné de se trouver couché, dans une voiture, sur un bon matelas : comment se trouvait-il là? à la suite de quels événements? Il se sentait la tête lourde et ne parvenait pas à rassembler ses idées. Sa première préoccupation fut pour Bernette : qu'était devenue sa petite amie? il la chercha des yeux et s'inquiéta de ne pas la voir près de lui, non plus que Camarade, le bon chien. Doucement, doucement, car à chaque mouvement un peu brusque sa tête le faisait atrocement souffrir,— il se glissa jusqu'au siège de devant de la voiture, vers le carré de ciel bleu que découpait l'ouverture de la bâche, et jeta sur la route un regard curieux.

La roulotte montait péniblement une côte : Carabo, tête baissée, tous les muscles tendus, tirait sa charge à plein collier comme un honnête cheval investi de la confiance de ses maîtres. Sur sa droite, le père et la mère Dumail cheminaient, et, à vingt mètres en ayant, José, le bérêt en coup de vent, déclamaient et gesticulaient avec la fougue d'un premier rôle de mélodrame.

—Qu'est-ce que ça peut bien être, ces gens-là! se demanda Jacques intrigué.

Mais la vue de Camarade qui trottnait, la queue entre les jambes, sur les talons de l'impresario, le rassura.

Il appela le chien, et celui-ci en trois bonds fut dans la roulotte, manifestant sa joie par un déluge de caresses et par des aboiements désordonnés.

Les vieux avaient tourné la tête, José était accouru : il fit claquer sa langue, Carabo s'arrêta net, les jarrets frémissants.

—Ah! ah! mon garçon, dit le jeune homme d'une belle voix sonore, nous voilà donc revenu à la vie pour tout de bon?

—Mais oui, monsieur.

—Tu y as mis le temps, mais l'essentiel, c'est que tu es paré.

Jacques se hasarda à demander timidement :

—Et Bernette, monsieur?

—Bernette? qui ça, Bernette?... connais pas!

—Ah! mon Dieu!...

—Allons bon! grommela José en sautant dans la voiture, qu'est-ce qui te prend?

Jacques, devenu subitement d'une pâleur effrayante, s'était renversé en arrière, évanoui.

Quand on l'eut ranimé, il fut pris d'une crise nerveuse que les Dumail eurent toutes les peines du monde à calmer : il se débattait, il se tordait les bras, il sanglotait, il appelait son amie d'une voix déchirante. "Bernette! Bernette!!!"

—Laisse-le pleurer, dit la vieille à son fils qui s'inquiétait, ça le détendra.

Effectivement, sur le soir, à bout de larmes, calmé enfin, Jacques put s'expliquer : il raconta son histoire, celle de Bernette, leur entreprise, leurs voyages, leurs espoirs, leurs déceptions et la catastrophe qui était venue

déjouer si lamentablement leur tentative, qui sait, au moment peut-être ou ils allaient la voir couronnée de succès.

José l'écoutait, attentif.

—Tu dis un grand roux, toute sa barbe, et une petite femme sèche, grisonnante?

—Oui, monsieur.

—Je les connais! nous nous sommes trouvés trois ou quatre fois ensemble dans les foires, pas vrai, le père?

Le vieux hocha la tête en signe d'acquiescement.

Le jour du crime, leur voiture était à côté de la nôtre, et le soir encore, je m'en souviens maintenant; seulement ils ont dû partir dans la nuit, car au matin, je fus étonné de ne plus les voir là, vu que je ne les avais pas entendus déménager. Alors ils ont dû emmener la petite, mais on finira bien par les retrouver.

—Vous croyez, monsieur?

—Parbleu!

Sur cette assurance, Jacques se reprit à la vie.

—Oui, en effet, pourquoi ne retrouverait-on pas Bernette? est-ce que les forains ne se rencontrent pas à des dates fixes, aux mêmes lieux de rendez-vous?

—Seulement... monsieur, observa Jacques, le cœur serré par une angoisse subite.

—Quoi seulement?

—Je ne peux pas rester avec vous.

—Et la raison?

—Je vous gênerais.

—Tu nous gênerais, tu nous gênerais! — le fait est que la maison est un peu juste et qu'il y a pas mal de bouches à nourrir...

José se gratta la tête.

—On ne peut pas te mettre non plus sur le pavé, dans l'état où tu es.—Qu'en dites-vous, la mère?

—Jésus! fit la bonne femme, levant les bras au ciel.

—On se serrera un peu, et puis tu trouveras bien à t'utiliser.—Tu dois jouer de cet instrument, ajouta-t-il en tirant d'un coffre de la voiture le violon de Jacques.

L'enfant eut dans les yeux un éclair de joie en revoyant son fidèle compagnon de misère.

—Oh! dit-il, vous l'avez trouvé?

—Je te crois! tu le serrais assez fort sur ta poitrine, quand je t'ai ramassé dans le champ, à telle enseigne qu'on a, eu toutes les peines du monde à te l'arracher des mains pour te soigner... Allons, voilà qui est entendu: l'orgue qui est poussif fait des couacs à donner la migraine à un rhinocéros, tu joueras de ton violon dans les entr'actes, de cette façon tu gagneras ton pain, et si nous devons un jour nous quitter, mon garçon, eh bien! nous nous quitterons bons amis.

Bons amis, ils ne tardèrent pas à le devenir; sans doute il y avait entre eux une grande différence d'âge, mais le malheur avait mûri Jacques, et José, en dehors de "ses affaires," n'était rien qu'un grand enfant, un peu fou au dire des vieux qui, tout

en le grondant, riaient de sa verve intarisable.

José avait trouvé dans son ami Jacques un auditeur toujours disposé à écouter d'une oreille complaisante ses divagations; divagations est bien le mot: l'orgue "de chez Limonaire," les poupées peintes, le théâtre démontable, les décors extravagants ne suffisaient plus à son ambition!... Non! — une fois le père et la mère installés par lui au pays, dans un chalet acheté de ses deniers, il avait un projet,—un projet!... on verrait, mon cher, on verrait!... il étonnerait le monde!...

Et il allait, il allait, déclamant, se démenant, se grisant de ses paroles et de ses gestes, jusqu'à la prochaine étape... où il remisait ses rêves de grandeur pour redescendre, de la meilleure humeur du monde, dans l'humble réalité.

Et la réalité n'était pas couleur de rose! — le froid arrivait, le terrible froid, contre lequel la mince toile de la tente devenait de plus en plus impuissante à protéger les spectateurs;—aussi les spectateurs se faisaient-ils de plus en plus rares, en dépit des boniments engageants du directeur du "Merveilleux Guignol", et des rappels exécutés à tour de bras par le père Dumail sur sa caisse. Et les recettes baissaient, baissaient...

Jacques vit qu'il allait devenir une charge pour ses amis, il reconnut la nécessité de se séparer d'eux. Aussi bien perdait-il l'espoir de rencontrer Bernette. Mieux valait se mettre à la recherche du commandant. Celui-là, du moins, si l'on parvenait à découvrir sa retraite, disposerait sans doute de moyens d'action assez puissants pour retrouver sa petite fille.

Sa décision fut prise, il emmena José à l'écart, et, sans préambule:

—Je m'en vais.

—Tu t'en vas?... et où ça?

Jacques exposa à son ami les motifs de sa détermination, — ne mettant toutefois, en avant, dans la crainte de le froisser, que l'intérêt de Bernette.

—Tu as peut-être raison, dit José après réflexion,—tout de même, ça va être pour nous un fameux crève-cœur!... Mais, comment te tireras-tu d'affaire, toi?

—J'ai mon violon, et,—ajouta-t-il avec une sombre énergie,—je veux réussir,—je réussirai!

—Eh! je e sais bien que tu réussiras, si c'est possible!... N'empêche que tu mangeras de la vache enragée, pauvre, —heureux encore si tu en manges tous les jours!—On n'est pas riches, ici, mais, Dieu merci, il y a encore bien du pain pour toi!...

—N'insiste pas, mon bon José!

—Enfin, que veux-tu que je te dise? fais ce que tu crois être ton devoir!...

Avant de laisser partir son ami, José lui donna, dans l'ordre où il devait y passer, et avec la date probable de son séjour dans chacune d'elles, à iste des occasions qu'il comptait traverser pendant l'hiver: si Jacques avait à

envoyer quelque communication pressante, il pourrait écrire zurea urestant, José, son itinéraire épuisé, devant faire suivre ses lettres à la poste.

Le "Merveilleux Guignol" devait abandonner Redon pour s'avancer plus au nord dans la Bretagne. Malgré les instances des Du-mail, qui le pressaient de rester avec eux quelques jours seulement, Jacques déclara qu'il profiterait du beau temps pour les quitter le lendemain.

Et, par un clair matin de novembre, il leur adressa ses adieux.

Dur moment!... Le père faisait une laide grimace pour cacher son émotion, la mère se frottait les yeux avec son grand mouchoir à carreaux, Jacques et José pleuraient, serrés dans une longue étreinte; les animaux eux-mêmes semblaient deviner la séparation prochaine, Camarade sautait au nez de Carabo, qui hennissait... Ah! oui, le dur moment!...

—Adieu, José!

—Adieu, Jacques!... adieu!... bonne chance!...

Quand, arrivé au bout de la route bordée de peupliers défeuillés, le voyageur se retourna, il vit là-bas, tout là-bas, un petit mouchoir blanc qui s'agitait dans le lointain. Son cœur se serra, un flot de larmes jaillit de ses yeux, et, comme s'il eût pu être entendu encore :

—Adieu, murmura-t-il.

C'était la première fois qu'il se retrouvait seul,—bien seul, hélas!—depuis l'enlèvement de Bernette.

## XV

### DANS LA TOURMENTE

Nous retrouvons Jacques vers la fin de janvier, dans cette curieuse petite ville de Guérande, qui, toute fière qu'elle est, à bon droit, et de son passé historique, et de ses murailles admirablement conservées, tiendrait aisément dans l'enceinte de la place Vendôme.

Il a eu la constance de revenir sur ses pas depuis Redon jusqu'à son point de départ, et il a battu la côte minutieusement.

Ses vêtements sont en lambeaux, ses pieds saignent, il est exténué de fatigue, et, qui pis est, découragé; cette poursuite vaine! Bernette disparue! l'hiver si dur!... Oh! il a eu des heures de défaillance; souvent sa pensée s'est envolée vers ces braves gens, les Pitois, qui seraient si heureux de lui ouvrir leurs bras!... Il a eu des visions de chambre bien close, de lit bien chaud, et, tandis qu'il se traînait le long des routes, ombre de lui-même, maintes fois il a délibéré pour savoir s'il ne devait pas se laisser rapatrier.— Mais alors il a évoqué le souvenir de Bernette, errante, souffrant elle aussi, du froid et de la faim, battue peut-être, mais atten-

dant de son ami Jacques la délivrance,—et il a persévéré.

Pourtant le voici arrivé tout au bout de la côte bretonne; il ne lui reste plus guère à explorer que Saint-Nazaire et ses environs; alors, son programme de recherches épuisé, il lui faudra bien s'avouer vaincu!...

Accroupi au coin du feu, dans la cuisine d'une petite auberge du faubourg de Saillé, il écoute, songeur, les rafales s'engouffrer dans la cheminée, la girouette grincer au faite du toit, les volets battre les fenêtres, et il s'estime heureux d'être assuré d'un abri pour la nuit qui s'annonce mauvaise.

La maîtresse du lieu entre, portant une soupière d'où s'exhale une appétissante odeur de potage.

—Allons, petit, à table, tu dois avoir faim?

—Oh! oui, Madame, je n'ai pas mangé depuis hier.

—Passe-moi ton assiette!...

Jacques se met en devoir d'obéir à l'invitation, quand la porte s'ouvre brusquement, et un homme paraît.

Cet homme est doué d'un physique peu ordinaire: haut de six pieds, sec comme un échalas, il vous a une tête en pain de sucre, dont une bonne moitié disparaît, pour le moment, dans un bérêt enfoncé jusqu'aux oreilles, et un nez immense, en lame de couteau tordue, qui, avec le menton en galoche orné d'un maigre bouquet de poils, lui complète un signalement inoubliable.

Mais, comme il est resté sur le seuil, dans la pénombre, Jacques ne distingue de lui que sa silhouette interminable, drapée, d'ailleurs, dans un long manteau couvert de neige.

—Hé! la Govellet!—crie-t-il avec un fort accent du Midi,—je viens de chez le père Piriac, le médecin, on m'a dit que je le trouverais ici, auprès de votre mari?

—Il est reparti, on est venu le chercher pour un sardinier de la Turballe qui a eu un coup de sang.

—Bon sang! c'est fait pour nous!... heureusement, j'ai un cabriolet; je vais le ramener, bonsoir!

—Vous n'entrez pas prendre un verre?

—Merci! il n'y a pas de temps à perdre.

—C'est pour M. de Kermoisan?... est-ce qu'il serait en danger?

—Oui, dit l'homme en refermant la porte, il a failli passer!...

Un coup de fouet, un juron sonore, et le cabriolet repart à fond de train, le bruit des roues étouffé par l'épais tapis de neige qui couvre la terre.

—Où donc, pensa Jacques, ai-je déjà entendu cette voix?

—Eh bien! petit, fit la femme, tu n'as donc pas si faim que cela, que tu boudes sur ton assiette?

—Pardon, madame, mais je me demandais... je croyais... ce monsieur qui sort d'ici?...

—Pelo?

Jacques se dressa d'un bond.

—Pelo? bégaya-t-il, vous avez bien dit Pelo?...

—Mais oui... qu'est-ce qui te prend?

—Son maître n'est-il pas un ancien commandant de vaisseau?

—Oui, un original, M. de Kermoisan.

—Mon Dieu!... serait-il possible?

—Voyons, voyons, petit, deviens-tu fou?

—Et M. de Kermoisan est en danger de mort!... Il habite Guérande, sans doute?... Oh! répondez-moi vite, madame, je vous en supplie! les instants sont précieux, le commandant... il ne lui reste peut-être plus que quelques instants à vivre!... sa maison est-elle loin d'ici?

—Loin? je te crois! elle est au Croisic, sa maison.

—Au Croisic?

—A deux lieues d'ici.

Jacques eut un geste d'égarement, mais il se ressaisit presque aussitôt, et alla prendre au coin de la cheminée son chapeau et son violon.

La femme le suivait des yeux, toute saisie.

Eh bien! tu pars?... Mais c'est insensé! il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors!

Jacques siffla Camarade.

—Tu ne connais seulement pas le chemin, et, par cette tempête de neige, tu n'arriveras pas vivant là-bas.

—Mort ou vivant, j'y arriverai, il le faut! Adieu, madame, et merci mille fois pour votre...

—Attends, au moins, que je te montre la route, et que je te dise où est la maison de M. de Kermoisan?

Elle sortit sur le pas de la porte.

—Tout droit dans ce sens. Tu trouveras deux gros villages, Saillé et le Bourg de Batz; quand tu auras dépassé ce dernier,—à un kilomètre, la première maison à gauche,—tu verras des murs et un grand portail en fer,—c'est là.

Jacques remercia de nouveau son hôtesse et disparut en courant, suivi de Camarade, dans la direction indiquée...

—Bien sûr que ce garçon est fou! grommela la Govelie en refermant sa porte.—Dommage! car il a une bonne figure, dam oui!

Il fallait être fou, en effet,—fou de la folie d'héroïsme—pour se lancer ainsi à travers la nuit par un temps pareil, dans un pays inconnu.

Le temps faisait rage, des trombes irrésistibles que nul obstacle n'arrêtait, d'une seule poussée, balayaient de bout en bout la presqu'île, soulevaient, promenaient des dunes de neige, plis mouvants d'un immense linceul. Et, par intervalles, dominant le fracas des rafales et les clameurs assourdissantes, dans les ténèbres, rugissait une voix inconnue, voix formidable exhalée des abîmes de l'Océan.

Tout droit, avait dit l'hôtesse...

Jacques descendit d'une haleine la côte qui sépare Guérande de Saillé.—Mais une fois

dans le marais il crut bien qu'il ne pourrait plus faire un pas, une force invincible le rejetait en arrière, la respiration lui manquait, et il lui semblait que des milliers de lanières lui cinglaient le visage, les mains, le corps, sans répit. Il fallait arriver, Jacques fonça dans les ténèbres, tête baissée...

Tout droit...

Voici Batz—un millier de mètres encore à peine, Jacques touche au but.—Hélas! il a trop présumé de ses forces; comme il dépasse la dernière maison du bourg, un coup de vent le renverse à terre; il ne se relève, meurtri, que pour retomber plus lourdement; —une véritable avalanche de neige le heurte, le roule, l'étourdit; le froid le saisit, le froid vainqueur; ses yeux se ferment, ses lèvres s'agitent, balbutient le nom de celle pour le salut de qui il a sacrifié inutilement sa vie:

—Bernette!...

Et, près d'un petit monticule blanc perdu dans l'immensité blanche, il n'y a plus qu'un pauvre chien fidèle hurlant la mort.

## XVI

### LE SECRET DU COMMANDANT

Le commandant Régis de Kermoisan, jeune encore, avait pris sa retraite au grand étonnement de ses amis. D'une courtoisie absolue dans ses rapports avec ses égaux, mais peu communicatif, le commandant n'avait pas jugé à propos de révéler les motifs qui avaient pu le déterminer à briser prématurément une carrière s'annonçant comme devant être des plus brillantes; il s'était retiré en Bretagne, au Croisic, dans sa petite propriété de Kermoisan, et il vivait là volontairement oublié, isolé, farouche, avec son matelot Pelo qui lui était dévoué comme un bon chien. Il ne parlait à personne, et les gens du Croisic ne connaissaient ce grand vieillard, encore très vert, sec, droit, correct, de mine sévère, d'abord glacial, que pour le voir tous les jours, escorté de Pelo, traverser la ville, gagner le port, et monter dans son canot. Depuis une douzaine d'années qu'il était installé dans le pays, jamais il n'avait franchi le seuil de sa propriété, si ce n'est pour faire sa promenade quotidienne en mer.

On avait bien questionné Pelo, mais en pure perte. Pelo, très expansif de sa nature, se renfermait dans un mutisme absolu dès qu'il était question, de près ou de loin, du commandant. Tout au plus avait-il laissé soupçonner que son maître ne s'était condamné à une réclusion aussi étrange, qu'à la suite d'un grand chagrin.

C'était la vérité. Quelque temps avant qu'il ne prit si soudainement sa retraite, sa fille s'étant mariée contre sa volonté, le commandant, aussi autoritaire dans son intérieur que dans son service, avait interdit à la jeune femme l'accès de sa maison. Il avait défendu

du qu'on lui parlât d'elle il n'avait pas cherché à savoir ce qu'elle avait pu devenir. Mais un sombre chagrin s'était abattu sur cet homme, entier dans ses affections comme dans ses haines, dont l'orgueil seul ne voulait pas fléchir.

Quoiqu'il en eût, avec l'âge son isolement lui pesait de plus en plus, surtout depuis la rencontre de Bernette. La vue de cette enfant avait réveillé en lui, avec une vivacité singulière, tout un monde d'émotions dont il feignait de croire la source bien tarie; et son premier soin, au retour du seul voyage qu'il eût fait durant sa longue claustration, avait été d'accrocher au-dessus de la cheminée de sa chambre un merveilleux portrait de sa fille qui, depuis le départ de celle-ci, était remisé au grenier. Il s'enfermait des heures et des heures en tête à tête avec ce tableau, contemplant les traits de la fugitive, longuement, avec une tendresse mêlée de remords. Ah! en dépit de ses serments, comme il l'eût accueillie à bras ouverts si elle était venue frapper à sa porte, et comme il eût fait bon marché de son orgueil!

Mais après deux tentatives timides, deux lettres de supplications qui lui furent retournées avec leur cachet intact, la jeune femme n'avait plus osé donner signe de vie; jamais sans doute il ne la reverrait!

Alors il pensait à la petite chanteuse du bateau. Si cette fillette?... Mais non, cela ne pouvait être, car il eût donc fallu que la mère fût morte, pour que l'enfant vagabondât seule dans le monde sans autre protecteur que ce gamin qui l'accompagnait!...

Au commencement de l'hiver, il s'était alité sans que le médecin de Guérande, le père Piriac, pût déterminer la nature de son mal, et celui-ci s'aggrava peu à peu au point de prendre un caractère alarmant; parfois, comme dans cette nuit de tempête, il lui prenait des crises terribles "à craindre qu'il allait passer", suivant l'expression de Pelo.

Pelo adorait son commandant—affaire de contraste sans doute,—et puis M. de Kermoisan lui avait sauvé la vie en risquant la sienne au cours d'une campagne dans le Pacifique. Pelo se désolait de voir son commandant "se faire un fond de chagrin" et passait ses journées entières à se bourrer la tête à coups de poing, ce qui était une façon à lui de manifester son désespoir.

Pelo était l'unique compagnon de son maître, son ami, son domestique; pour tout dire son "matelot"! Son activité suffisait à toutes les besognes; à lui seul, valet de chambre, cuisinier, blanchisseur et jardinier, il n'avait jamais, sauf depuis la maladie du commandant, qui tout en le révélant infirmier incomparable, l'avait contraint à résigner une partie de ses multiples fonctions,—jamais il n'avait souffert qu'une femme de ménage franchît le seuil de Kermoisan.

Le potager, le parterre et le verger donnaient les plus beaux légumes, les plus belles fleurs, les plus beaux fruits du Croisic; saucisses et rôtis arrivaient sur la table épicés,

mijotés et cuits à point; cuivres, ferrures et parquets, soumis à un astiquage sévère, reluisaient comme à bord d'un vaisseau amiral; le linge ravaudé—solidement—éblouissait grâce à des lessives savantes dont Pelo gardait pour lui le secret. Quittant le bâton à frotter ou le chiffon à astiquer pour la queue de ses casseroles, et l'écumoir du pot-au-feu pour le manche de la bêche et le sarcloir, Pelo Lajasson (dit la Tapette, en raison de sa façon de intarissable), l'universel Pelo trouvait encore le temps de promener en mer son commandant et d'alimenter la table de poisson, de crevettes, de homards et de coquilles, dont il faisait, *aux reverdies*, des pêches miraculeuses. Ce grand corps d'échassier infatigable logeait une âme naïve, une âme d'enfant, et un cœur d'or. Son commandant était tout son horizon, sur un signe de lui il se fût jeté sous une locomotive sans hésiter,—sans discuter cela va sans dire: on ne discutait pas les ordres du commandant. A deux reprises seulement, Pelo avait manifesté des velléités de révolte. Ce fait inouï dans sa longue carrière d'obéissance passive, se produisit lorsque, apportant à M. de Kermoisan les lettres de sa fille, on lui eut intimé l'ordre de les rendre intactes au facteur. Oui; Pelo se rebiffa, Pelo osa élever la voix en faveur de celle dont il était défendu de prononcer le nom dans la maison. Un mois de consigne pour une première infraction, trois mois pour la récidive ne le découragèrent point, et s'il fût venu une troisième lettre, Pelo eût encouru bravement un an, deux ans, dix ans de cachot plutôt que de désertier la cause de mademoiselle Bernadine,—de sa Bernette, comme il l'appelait familièrement.

C'est que la mère étant morte et le père ne faisant à la maison que de courtes apparitions, c'était lui qui avait élevé Bernadine jusqu'au jour où l'on dut la mettre en pension. Le commandant pouvait bien l'avoir chassée, il ne lui en conservait pas moins intacte son adoration, et souvent, tandis que, son ouvrage terminé, dans la cuisine silencieuse, les casseroles chantaient leur chanson monotone sur le fourneau, lui, accroupi devant lâtre, comme un sphinx maigre, ses genoux ramenés sous son menton, lui songeait tristement aux belles années d'autrefois: il revoyait la fillette riieuse, les grands yeux étonnés qu'elle ouvrait à ses magnifiques histoires; où était-elle maintenant, mademoiselle Bernadine? — et, le pauvre! de grosses larmes roulaient sur ses rides moutardées noires, déjà semées de poils blancs.

—Ah! bon sang! jurait-il... pêcheur de bon sang!...

## XVII

### LES ETONNEMENTS DE PELO

Après avoir appliqué à son client toute la gamme des révulsifs, glace pilée moutardée, sangsues, etc..., le père Piriac, ayant prudem-

ment accepté un lit chez un de ses amis de la Turballe se promettait une nuit bien gagnée; déjà même, coiffé d'un bonnet de coton d'emprunt, il pliait, pour la disposer sur le dossier de la chaise, sa légendaire et interminable lévite, quand il entendit comme un bruit de trombe, sous sa fenêtre, dans la cour.

—Hein! dit-il, avec un petit frisson de bien-être égoïste, je crois que cela va se gâter dehors!

Et il caressait d'un œil douillet l'édredon, l'oreiller rebondi, les draps éblouissants, ouverts en portefeuille, entre lesquels le valet de chambre venait de promener la bassinoire.

—Hein! hein!...

Mais bientôt, ce furent des pas pressés dans l'escalier, la porte, sous la poussée du valet de chambre s'ouvrit brusquement sans qu'on eût frappé.

—Docteur... c'est pressé!...

—Pressé! pressé... allez au diable!

—Eh! papa, cria du palier une voix sonore, qu'il reconnut bien, vous lui en avez déjà envoyé, au diable, assez de clients comme ça!

—C'est toi, Pelo?

—Venez vite, docteur, que le commandant, péchère, il avait l'air de vouloir filer son dernier nœud!

—Hein! hein! le temps n'est guère engageant! enfin, mon garçon, on y va,—de gré ou de force,—car tu serais bien capable de m'emporter.

Le bonhomme endossa sa lévite, enleva avec un gros soupir son couvre-chef, enveloppa son cou dans un immense cache-nez, adressa un dernier regard navré à la couche moëlleuse si bien bassinée.

—Tu as une voiture?

—La bique est en bas, docteur, dépêchons!

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que "la bique", enveloppée d'un magistral coup de fouet, emportait la trombe, au grand effroi du père Piriac.

—Doucement, donc, Pelo, doucement!

—A pas peur, papa, Pétronille et moi ça se connaît!

—Ah! elle s'appelle Pétronille?

—Pétronille, Pélagie, Cocotte ou Lazaron, je vous prie de croire que je ne lui ai pas vu son extrait de baptême, mais ce que je puis bien vous garantir, c'est qu'avant trois quarts d'heure nous serons arrivés au Croisic!... hue donc, Catherine!

Et Catherine, Pétronille, Pélagie, Cocotte ou Lazaron..., fouaillée à tour de bras, le cabriolet filait fantastiquement dans la nuit, à travers les tourbillons de neige, qui s'engouffraient par paquets dans la capote, que Pelo fut obligé d'abaïsser après Saillé.

Comme on dépassait le bourg de Batz, le père Piriac saisit son compagnon par la manche.

—Entends-tu?

—Bon sang! si je l'entends! un coup de minstral, té! à décoiffer toutes les maisons de la presqu'île!

—On dirait...

—Tiens, ma foi, vous avez l'oreille fine, papa...

Brusquement le cheval se cabra, une masse noire lui sautait en hurlant au poitrail.

—Un chien!... péchère, que je vais te le faire danser!

Bien que cruellement cinglé par Pelo, le chien revint à la charge en hurlant plus fort et avec une insistance si étrange, que la singularité de son manège finit par étonner les deux hommes.

—Il y a quelque chose là-dessous, grommela Pelo, je vais descendre, vous, tenez les rênes, papa.

A peine avait-il touché terre, que le chien se précipita vers lui avec des cris joyeux.

—Eh ben! eh ben! quoi, ça te vexa qu'on t'ait laissé dehors par un temps pareil? je comprends ça, mais ça n'est pas une raison pour empêcher les chrétiens de passer, allons, au large!...

Il voulut remonter dans la voiture après avoir caressé la bête, mais celle-ci se remit à aboyer douloureusement.

Pelo prit son parti et se plantant au milieu de la route, les bras croisés.

—Eh bien! une fois pour toutes, quoi que t'as? voyons, dis-le?

Le chien fit deux ou trois mètres, puis revint sur ses pas, puis s'étant assuré que l'homme, muni d'une des lanternes de la voiture se décidait à le suivre, repartit en avant pour s'arrêter bientôt devant un tas de neige qu'il se mit à gratter avec fureur.

Pelo s'approcha, intrigué, promena les rayons de la lanterne sur le pli de terrain.

—Oh! oh!... quelqu'un!... un enfant!...

Il eut vite fait de ses larges et robustes mains d'éparpiller la mince couche de neige tombée sur le corps de Jacques, de charger celui-ci sur ses épaules, et de le porter dans la voiture où il le jeta sans plus de cérémonie sur les genoux du vieux médecin.

—Hé, papa, on vous amène un nouveau client! Hardi, tiens bon. Tout est paré? hue donc, Lisette, et toi, Médor, je t'autorise à nous convoyer.

Le brave chien ne se fit pas répéter l'invitation, il prit le galop, et, moins de cinq minutes après le sauvetage, la trombe vivante s'engouffrait par la grille d'honneur restée ouverte dans la propriété de Kermoisan.

Tandis que la femme de journée, qui remplaçait Pelo, frictionnait énergiquement l'enfant des pieds à la tête, avec de la neige, conformément aux prescriptions du docteur, celui-ci allait se rendre compte de l'état du commandant.

Il le trouva assoupi.

—Un simple étouffement, dit-il, la crise est passée—je ne vois pas de danger pour le moment, le moral est plus atteint que le physique, l'esprit tue la matière, guérissez ce chagrin qui mine le commandant et je réponde du reste.

Pelo hochait tristement la tête.

—Ce chagrin-là, m'sieu, il n'est au pouvoir de personne de le guérir!

—Alors, tant pis!—en tous cas, pas d'émotions! une secousse, un rien pourrait amener une catastrophe.

—Et d'où voulez-vous qu'il lui en vienne, m'sieu Piriac, des émotions, puisqu'on vit ici comme des ours?... mais, en tout cas, je suis là, moi, a pas peur, je veille au grain!

Descendus à la cuisine, les deux hommes trouvèrent la femme de journée, une vigoureuse Croisicaise, en train de s'exercer sur son patient, avec un zèle démesuré.

—Holà! holà! cria le bonhomme, pas si fort, mère Lahurec! vous allez enlever la peau de cet enfant!

—Dam! m'sieu Piriac, vous m'avez dit de frotter,—je frotte!

—Parbleu, je vois bien que vous l'avez frotté, le voilà rouge comme un homard qui sort de la marmite!

—Un ch'ti homard! observa Pelo, tâtez-moi ça, m'sieu Piriac, ne dirait-on pas un chat écorché?

—Le fait est qu'il n'a que la peau sur les os, néanmoins le garçon est bien bâti; à moins qu'il n'ait contracté là-bas une fluxion de poitrine, demain vous le verrez courir comme un lapin... et tenez... il ouvre les yeux...

Jacques, effectivement promenait tout autour de lui ces regards vagues des gens qui reviennent de loin, ses lèvres remuèrent:

—Le commandant?...

—Le commandant? désolé, mon fils, le commandant est couché, ce sera pour une autre fois.

—Je veux voir le commandant!

—Il y tient décidément, ah! ça, d'où nous tombe-t-il, ce moineau-là, qu'il vous a l'air de connaître le commandant?

L'étonnement de Pelo devint de la stupéfaction lorsque Jacques balbutia, les yeux fixés sur lui:

—Monsieur Pelo?...

—Bon!... moi aussi?... ah! mon garçon, on va tirer tout ça au clair.

—Demain, intervint le médecin, vous vous expliquerez demain; pour ce soir il ne faut pas fatiguer cet enfant. La mère Lahurec et toi vous allez me le bien envelopper dans une couverture de laine puis, quand il sera couché, vous lui ferez boire un bol de vin chaud.

—C'est tout, m'sieu Piriac?

—C'est tout, tu as bien un lit à me donner?

—Certainement, m'sieu Piriac, si vous voulez, vous l'avez bien gagné!

Et tandis que, au bruit des rafales enragées, le bonhomme s'enfonçait voluptueusement jusqu'au dessous des oreilles un second bonnet de coton, Pelo sortait de la chambre de Jacques avec la légèreté d'un chat en maraude. Il avisa Camarade qui s'était faufilé jusque là sur ses talons.

—Eh bien! toi, vrai, faut pas te gêner... Bah! après tout, tu ne l'as pas volé... vas-y, Azor, pour cette nuit!

Camarade n'avait pas attendu la permis-

sion pour se pelotonner au pied du lit.

Pelo redescendit à la cuisine très intrigué.

—Ah! ça, voyons, marmottait-il en se grattant la tête, Pelo, mon fils, d'où peut-il bien te connaître, ce petit?

## XVIII

### LE PORTRAIT

En s'éveillant, M. de Kermoisan aperçut son fidèle Pelo endormi, au pied de son lit, dans un fauteuil; il toussa: Pelo ouvrit les yeux.

—Te voilà encore là, toi, malgré ma défense?

—Faites excuse, mon commandant, c'est que vous avez encore eu une crise, et que pour lors il a bien fallu vous garder la nuit.

—Ah! j'ai eu une crise?

—Et une fameuse qu'on a été obligé d'aller quérir M. Piriac, mais que ça n'y paraît plus, et que vous êtes frais, à cette heure, comme un radis.

—Oui, je me sens bien, ce matin. Rien de nouveau?

—Que si, mon commandant, il y a du nouveau, rapport à un moussaillon que Monsieur Piriac et moi on a trouvé à moitié gelé, dans la neige, hier au soir, avec un chien et que je m'ai autorisé, sauf votre permission, à mettre à coucher dans la chambre du second.

—Quelque petit vagabond surpris par la tempête? tu as bien fait; tu veilleras à ce qu'on lui donne les soins nécessités par son état, et à ce qu'on le garde ici jusqu'à ce qu'il soit complètement rétabli.

—Bien, mon commandant.

—Tu peux te retirer, je n'ai besoin de rien... Tu m'amèneras cet enfant dès que son état le permettra.

Fort de l'acquiescement de son maître, Pelo monta rendre visite à son petit malade; il le trouva dressé sur son séant, caressant Camarade. Celui-ci accroupi sur son derrière, sa grosse tête poilue allongée sur la couverture, se laissait faire avec cette belle philosophie des chiens qui semblent partout chez eux, qu'aucune grandeur n'étonne, et qui toujours—quelle leçon pour les hommes!—savent jouir du présent sans se préoccuper de l'avenir.

—Eh bien! petit, ça va, comme ça?

—Mais oui, monsieur Pelo.

—Encore? Ah! ça, j'espère que tu vas me dire où c'est que tu as pu savoir mon nom. Quand moi je ne te connais, péchère, ni des lèvres ni des dents?

—Et celui-là? dit Jacques, en désignant Camarade, vous ne le connaissez pas, non plus?

—Bien sûr que si que je le connais, rapport à ce que sans lui, je te prie de croire que tu ne serais pas ici maintenant. Mais ça ne m'apprend pas...



—Ça n'est pas vous, monsieur Pelo, qui étiez avec le commandant sur le *Duguesclin*?

—Sur le *Duguesclin*?... Ah! trou de l'air de bambouss!..

—Et l'Anglais, vous ne vous souvenez pas de l'Anglais?

—Le milord qui pariait sur le chien!... hi! hi! si je m'en souviens, un peu, mon neveu!—Alors, fit Pelo, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, le mousse et le chien, c'était toi et lui?

—Oui.

Pelo devint songeur.

—Il me semble que vous n'étiez pas seuls: il y avait, avec vous une gamine, et gentille, ma foi, ta sœur, sans doute, qu'est-ce qu'elle est devenue cette petite?

Le visage de Jacques se rembrunit, et il dit sourdement:

—On l'a enlevée.

—Enlevée? qui ça? pourquoi faire? conte voir un peu cette histoire-là?

—Je ne demande pas mieux, monsieur Pelo, d'autant que je ne suis venu ici que pour cela.

Pelo ouvrit de grands yeux.

—Bah!... pas possible?... je ne sais pas; voyons, voyons, explique-toi.

—M. de Kermoisan, c'est bien ainsi que vous avez appelé hier le commandant! M. de Kermoisan n'avait-il pas une fille?

—Hein?...

Pelo suffoqué ne put que faire, de la tête, un signe d'assentiment.

—Cette fille, ne l'a-t-il pas perdue de vue?

—Oui, continue, continue...

—Eh bien, d'après ses dernières paroles...

—Ses dernières paroles?... Tu as dit ses dernières paroles?... Elle est donc morte?

—Oui, elle est morte à Paris, l'an dernier.

Un frisson secoua le vieux matelot, sa bouche se contracta affreusement, et, les mots s'étranglant dans sa gorge, il murmura:

—Morte! ah! bon sang! morte?

—De misère, monsieur Pelo.

—Tais-toi, petit, ne répète pas devant moi ces choses-là, c'est moi qui l'ai élevée!

Après un long silence que Jacques respecta, il reprit:

—Tu disais... "d'après ses dernières paroles?"

—Je crois, je crois pouvoir affirmer, que la maman de Bernette, c'était elle.

—La petite du bateau était sa fille? et elle lui donnait le nom de Bernette?

—Oui.

—Eh! fit Pelo avec explosion, ça ne peut manquer d'être suivant ta supposition, puisque c'était un mot d'amitié que nous donnions aussi, le père et moi, à mademoiselle Bernadine avant son mariage! Pauvre petite, elle s'en est souvenue pourtant!

De grosses larmes roulaient sur ses joues bronzées, au souvenir de cette enfant qu'il avait tant aimée et qu'il ne reverrait jamais plus! Jacques muet, le cœur gros lui aussi, compatissait à ce désespoir.

—Comment l'appelait-on là-bas, elle? de-

manda Pelo.

—Madame Vermont.

—C'est bien elle, c'est bien elle! Ah! bon sang de bon sang!

Et le rude matelot se remit à pleurer.

Enfin il essuya ses yeux, et, d'une voix chevrotante d'une voix qu'il s'efforçait vainement d'affermir, il dit:

—Les morts, hélas! n'ont plus besoin que de nos prières. Pour les autres, c'est différent. Il va falloir entrer en chasse.

—Instruire le commandant...

—Ah! non! minute, il est malade, une émotion de ce calibre serait capable de le tuer: même que je t'invite à faire un nœud plat sur ta langue, tu entends, petit?

—Soyez sans crainte, monsieur Pelo.

—Je me charge de lui inculquer l'affaire en douceur quand ça me paraîtra l'instant et le moment. Ah! ce sera un fameux coup pour lui! un grand chagrin!—et s'il n'y avait pas l'idée de la pitchounette pour le consoler, m'est avis, le pauvre cher homme, que je ne lui aurais jamais appris la vérité!

—Croyez-vous, monsieur Pelo, que nous réussissions à retrouver...

—La retrouver, bagasse! il ferait beau voir qu'on ne la retrouverait pas, la chérie! c'est donc qu'on serait tous des fameux serins! D'abord le commandant a le bras long, vu qu'il a un ami qui est l'ami du préfet de police, tu entends, garçon, du préfet de police de Paris, un lapin qui en a des paires de z'yeux à son service! et puis il y a moi, moi Pelo Lajasson.

Rassuré enfin de la destinée de son amie, Jacques, à la requête de Pelo, lui raconta en détail ses aventures à dater du jour de sa rencontre avec Bernette. Pelo était enthousiasmé. Il poussait des exclamations admiratives, il invoquait dans son patois tous les saints et saintes du paradis provençal, il agitait ses grands bras, il trépignait, il ne se possédait plus, il embrassait Jacques, il embrassait Camarade, il eût embrassé le père Piriac, la mère Lahurec, le genre humain tout entier.

—Pour ce qui est des voleurs, grondait-il, le Schwartz peut bien enlever des poids de 50 kilos, j'aime à croire qu'un jour venant, on aura le plaisir de lui faire faire la connaissance de ça.

"Ça," c'était une paire de poings formidables dont il eût assommé un bœuf.

—Trou de l'air de bambouss! faut avouer que tu es un rude mousse!...

Dans l'après-midi, il conduisit Jacques au commandant.

Avant de frapper à la porte, il lui renouvela ses recommandations.

—Pas un mot, hein, n'est-ce pas, c'est entendu?

Un coup léger.

—Entrez!

—C'est le petit, mon commandant.

—Qu'il vienne.

Pelo se rangea pour laisser passer l'enfant, mais alors celui-ci aperçut, encadré, dans le

trumeau de la cheminée, le portrait de la fille du commandant ; dans ce portrait, d'une merveilleuse ressemblance, il lui sembla retrouver l'image de Bernette, un peu grandie et lui souriant ; il ne fut pas maître d'un premier mouvement, les bras ouverts, extasié, il s'élança vers ce fantôme chéri.

—Bernette! cria-t-il.

M. de Kermoisan se redressa soudain, haïgard, les yeux démesurément ouverts.

Il voulut parler, mais une syncope le prit, et il retomba sur ses oreillers.

XIX

ON DEMANDE MONSIEUR GUIGNOL

A peine remis, le premier soin de M. de Kermoisan avait été de réclamer Jacques à son fidèle matelot.

—Le médecin vous défend les émotions, déclara celui-ci avec fermeté, et, dans l'état où vous êtes encore, ça ne serait pas prudent de vous l'amener. Si même j'avais pu prévoir ce qui s'est passé...

—Je veux le voir.

—Faites excuse, mon commandant, mais sauf le respect que je vous dois, je n'en ferai rien.

—Donne-moi au moins l'explication de ce qui s'est passé.

—Pour cela, c'est facile, à la condition que vous ne vous mangerez pas le sang.

—Parle donc.

—Le petit a connu Mademoiselle Bernadine.

—Ma fille?

—A Paris... elle était bien malheureuse, elle avait perdu son mari, et le chagrin,—la misère... enfin, mon commandant... mon commandant... faut se faire une raison...

—Elle est morte?

—Elle laissa derrière elle une fille qui est... tout son portrait et qui porte son nom...

—Morte!... morte!... en me maudissant peut-être!...

Et le commandant, cet homme de fer, baisait la tête, accablé.

—En vous maudissant? non... puisqu'à son lit de mort sa dernière pensée a été pour vous, puisqu'elle a eu foi en votre pitié, en votre bonté pour sa fille qu'elle laissait sans protection.

—Morte!... elle est morte!... je ne la reverrai plus!...

—Il y a la petite, mon commandant... Si vous croyez avoir des torts envers la mère... il est encore temps de les réparer avec... celle qu'elle laisse derrière elle... Ça sera une grande consolation pour la pauvre âme qui... pour elle maintenant, n'a plus besoin de rien.

—Oui... oui... tu as raison, Pelo, tu es un bon et dévoué serviteur... L'enfant est ici, n'est-ce pas? tu as voulu me préparer... mais je suis fort, fais-la entrer... n'ai pas peur, je la recevrai bien, je l'aimerai bien... en souvenir de sa mère.

—Mon commandant?...

—Je te dis que je serai fort!

Et comme Pelo se taisait.

—Allons! répéta M. de Kermoisan irrité,—je veux la voir tout de suite, tout de suite, tout de suite!

Pelo, épouvanté de l'exaltation de son maître, dut lui exposer avec mille ménagements, avec une délicatesse de transition infinie qu'on eût guère attendue de ce vieux loup de mer, la série d'événements qui avait suivi la mort de la mère de Bernette et les démarches entreprises par Jacques, démarches que le succès eût couronnées pleinement sans l'intervention des misérables Schwartz.

—Voilà, mon commandant, et m'est avis que rien n'est perdu, rapport à votre ami qui connaît le préfet de police, et aux chenapans qu'on ne tardera guère à leur mettre le grappin dessus.

M. de Kermoisan, dans sa détresse, ne demandait pas mieux que de se raccrocher à cet espoir, et il voulut que Pelo l'habillât à l'instant même, pour qu'il pût écrire à Paris sans perdre de temps.

—Et maintenant, dit-il, tu vas m'envoyer ce garçon, je veux le remercier; je veux, puisqu'il les a connues, m'entretenir d'elles avec lui!... et il ajouta: Oh! si ma petite fille vit encore, dussé-je remuer ciel et terre, je la retrouverai!

—Allons, murmura Pelo en sortant de la chambre, ça s'est bien passé, tout de même.. Ça aurait pu plus mal tourner!

Au premier abatement ne tarda pas à succéder, chez M. de Kermoisan, un réveil d'activité. Il n'était pas l'homme des regrets stériles; sans pour cela faire trêve à son deuil, l'énergie renaissait en lui, et avec elle la santé; il se prenait à échafauder des plans d'avenir en vue du retour de Bernette et c'étaient de longs conciliabules entre ces trois être unis de cœur dans une même affection.

L'hiver se passa ainsi en projets.

Sans rien préjuger des résultats de l'enquête activement menée par la police,—il en avait reçu l'assurance de son ami,—M. de Kermoisan était bien décidé à en poursuivre une autre de son côté.

—Voilà le commandant paré, disait Pelo à son ami Jacques; maintenant, en attendant que les forces lui reviennent et lui permettent d'entreprendre le voyage, toi aussi, mon gars, il va falloir aviser à te refaire pour l'accompagner.

Et il le soumettait à un régime de biftecks de côtelettes, de bon vin et de grand air que Jacques, désormais tranquilisé sur le sort à venir de Bernette, acceptait complaisamment. Mais dans le programme hygiénique de Pelo, c'étaient, à coup sûr, les promenades en mer qui lui souriaient le plus.

Les après-midi de beau temps, on armait le *Goëland*, un joli canot svelte comme une taille de demoiselle, peint, fourbi, lavé, *briqué* avec amour par l'excellent Pelo; alors, les lignes et le panier de provisions soigneu-

sement arrimés dans le petit roufle de l'avant, large, matelot! Bientôt on dépassait la jetée cette jetée longue d'un kilomètre, qui fait l'orgueil du Croisic; brusquement la brise poussait par le travers le *Goëland* qui se mettait à danser sur la pointe des vagues, puis, incliné sous sa voile blanche, filait, tel le gracieux oiseau, son homonyme, le cap sur la haute mer.

Quand le vent franchissait, il arrivait que Pelo confiait la barre à Jacques, le temps de diminuer la voilure. Alors le garçon, pour montrer au loup de mer qu'il n'avait pas peur, serrait le vent au plus près, sans s'é-mouvoir des brusques embardées. Pelo commandait.

—Hé! mousse, la barre dessous!

La barre dessous! Ah bien, oui!—Grisé par la vitesse, les narines dilatées, les yeux brillants, Jacques laissait le *Goëland* piquer du nez dans la vague et se cabrer comme un poulain; en s'éparpillant autour de sa tête, les fusées d'embruns lui faisaient comme une auréole, et Pelo accroupi à l'avant, sa vieille figure de Triton maigre, toute plissée de contentement, ne pouvait s'empêcher de s'écrier:

—Bon sang! qué fameux mousse!

Un soir, ils s'en revenaient, leur voilure établie, une belle brise égale poussant le *Goëland* vers le Croisic. Pelo, à la barre, sa pipe allumée, Jacques assis devant lui, accoudé au bordage, le regard perdu dans l'horizon où le soleil s'abîmait majestueusement; Camarade humait l'air, accroupi sur le roufle. L'enfant poussa un soupir.

—Tu ne te trouves pas bien ici?—demanda Pelo.

—Oh! si! seulement je pense à Bernette!...

Le visage du matelot se rembrunit, et il se tue un instant, tirant de sa pipe des bouffées précipitées.

—Le fait est, la pauvre chérie, qu'on ne peut guère prendre du plaisir tant qu'on la sait sur les chemins.

—Le commandant n'a rien reçu de nouveau?

—Non, mais il va être bientôt en état de partir, lui, et c'est un rude homme, tu sais, mon petit, le commandant; quand il aura pris la direction de la chasse, tu peux être sûr qu'il ne tardera pas à mettre le nez sur la bonne piste.

—La France est grande, et là où la police échoue, il est à craindre que le commandant ne soit pas plus heureux qu'elle... mais je connais bien quelqu'un qui pourrait nous aider joliment dans nos recherches...

—Qui ça?

—José.

—Ton ami Guignol dont tu m'as parlé?

—Guignol, oui. Le hasard qui l'a mis plusieurs fois déjà en présence des Schwartz dans les foires, ne peut-il se présenter de nouveau?

—Tu as raison. Rien ne dit même qu'il ne les ait pas rencontrés depuis que vous vous êtes séparés.

—C'est à quoi j'ai pensé bien souvent.

Mais cette rencontre, à quoi aboutirait-elle, puisque nous ignorons mutuellement notre adresse?

—Il t'avait laissé son itinéraire?

—Il doit l'avoir épuisé maintenant.

—Comment faire?

—Il y aurait peut-être un moyen de lui apprendre où je suis... c'est une idée qui m'est venue ce matin... je n'ai pas voulu vous en parler dans la crainte que vous ne vous moquiez de moi.

—Me moquer de toi? péchère! quand il s'agit de la pitchoune?

—Voici. José achète tous les jours le *Petit Journal*.

—Ah?

—Et il le lit attentivement depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

—Après?

—Il m'y a montré bien des fois, à la quatrième page, des annonces qu'y inséraient les notaires pour retrouver des gens qui avaient droit à une succession, et alors il me disait en riant: "Est-ce que ce ne sera pas bientôt mon tour de faire un héritage? Qui sait? on a peut-être aussi son oncle en Amérique?"

—Eh! bien?

—Vous ne comprenez pas?

—Non.

—C'est assez simple, pourtant. Supposez que le commandant admette mon idée, qu'il envoie au *Petit Journal* une annonce où il donnera mon adresse à José et où il le prie en même temps de faire connaître la sienne.

—Ah! Ah!...

—Jos tombe sur l'annonce, et nous voilà remis en communication.

Pelo lâche la barre.

—Troun de l'air! s'écria-t-il au comble de l'enthousiasme troune de l'air de bambouss, voilà qui peut s'appeler une riche invention!

—Alors, monsieur Pelo, vous croyez que le commandant approuvera...

—Ton idée? un peu, mon fils, espère voir seulement que nous abordions. Ah bien! il va être rudement content, le commandant!

Effectivement, M. de Kermoisan déclara la combinaison de Jacques excellente, et décida d'en faire l'épreuve sans plus tarder. Le soir même Jacques, en personne, jeta à la poste, à destination du *Petit Journal*, une lettre à laquelle était jointe l'annonce suivante:

JACQUES prie son ami José de lui écrire chez M. de Kermoisan. Le Croisic (Loire-Inférieure).

Dieu sait avec quelle impatience, quelles angoisses, quels battements de cœur, Jacques, Pelo, M. de Kermoisan, se mirent à guetter chaque matin l'arrivée du facteur.

## XX

### LA LETTRE DE JOSÉ

Le quatrième jour, Pelo, qui avait des

yeux de lynx, ayant signalé le piéton de la poste, à l'horizon, Jacques partit en courant à sa rencontre.

Le facteur lui montra de loin une lettre en lui criant :

—Il y a dessus "pressé."

—Donnez vite!

Jacques était devenu blême de saisissement il avait reconnu l'écriture de José sur l'enveloppe où l'adresse était libellée conformément à l'annonce insérée dans le *Petit Journal*.

## MONSIEUR JACQUES

chez Monsieur de Kermoisan

Le Croisic, Loire-Inférieure.

Pelo l'avait rejoint.

—Eh bien?

—C'est de José.

Alors, houp! hâtons-nous d'aller retrouver le commandant.

—Ah! ah! dit celui-ci en voyant Pelo suivi de Jacques entrer comme une trombe dans son cabinet, il y a du nouveau?

Si habitué qu'il fût à se dominer, ses mains tremblaient d'émotion.

—Je vous crois qu'il y a du nouveau, mon commandant, ça y est, dans le sac quoi?

Sur l'invitation de M. de Kermoisan, Jacques rompit l'enveloppe.

—Oh! oh! dit-il, il y en a long!

—Lis.

Jacques lut à haute voix :

Mon ami Jacques,

Tu penses si ça été un coup pour moi et pour les parents ce matin, quand je suis tombé sur ton mot dans le *Petit Journal*!—Et à ce propos, tu vois bien que je devais avoir un jour mon héritage, moi aussi? est-ce que ça ne vaut pas un héritage de retrouver un ami?—Oui, ça été un coup pour nous! Nous te croyions perdu, mon pauvre petit gars, mort peut-être par ce terrible hiver, puisque tu ne m'avais pas écrit pendant tout le temps où les lettres avaient des chances de m'arriver, et ça nous a bien soulagés de savoir que tu étais encore de ce monde, car on t'aime bien ici, va, et d'autant que j'en ai onjoliment du nouveau à te compter? Je ne veux pas te faire languir plus longtemps: J'ai revu Bernette, je lui ai parlé et si elle n'est pas à cette heure en sûreté au milieu de nous, tu te doutes bien qu'il n'y a pas eu de la faute à l'ami José.—Mais tout n'est peut-être pas encore perdu. Voici la chose en détail.

C'est à Nantes que c'est arrivé,—pas bien loin de toi, sans que ni toi ni moi ne nous en soyons doutés. A Nantes, sur la place de Bretagne. Il y en avait là des forains! de tous les métiers et de tous les pays.—J'ouvrais l'œil, tu penses, rapport à ta petite

amie et à ses ravisseurs, car je ne perdais pas l'espoir de tomber une fois ou l'autre sur leur piste. Le soir donc, car dans la journée j'étais trop occupé, ma représentation donnée, je rôdais autour des baraques, j'observais, je causais avec l'un et avec l'autre: "Vous n'avez pas vu quelqu'un comme ci? quelqu'un comme ça..." Mais personne ne connaissait les Schwartz. Malgré tout, je ne désespérais pas. Enfin on était rendu au dernier jour de la foire, mon matériel emballé, je fumais une cigarette devant notre voiture, quand je vois passer une fillette qui répondait au signalement que tu m'avais donné. Un peu grandie, un peu maigrie, mais quelque chose en dedans de moi me disait que je ne devais pas me tromper. Je la suis. Elle arrive à une roulotte, et tu juges de mon émotion lorsque j'avise, assis sur les marches de cette roulotte, deux individus, un homme et une femme qui étaient les portraits jurés du Schwartz et de sa digne moitié tels que tu me les avais dépeints. Je les connaissais déjà d'ailleurs, comme je te l'ai dit, pour ça pas d'erreur possible.

Que devais-je faire?—A tout hasard, je me dissimulai derrière une baraque de tir, et j'attendis les événements.

La fillette ne tarda pas à ressortir, chargée par les Schwartz d'une nouvelle commission.

—Bernette! appelle-je dès que je crus prudent de me montrer.

Elle tourna la tête, je lui dis:

—Je suis un ami de Jacques.

Elle se rapprocha vivement de moi, transfigurée du coup, la pauvre petite.

—Il n'est pas mort?

—Non, non, pas à ma connaissance du moins, tranquillisez-vous.

—Les vilains Schwartz me répètent tous les jours qu'ils l'ont tué. Je veux aller le retrouver. Où est-il, mon frère Jacques?

—Je ne sais pas, nous nous sommes quittés au commencement de l'hiver, il était en bonne santé, il devait continuer à chercher votre grand-père, puis vous chercher vous-même, seul ou avec l'aide de celui-ci... En tous cas, voilà la moitié de son programme réalisé, puisque je vous ai retrouvée. Vous allez planter là la famille Schwartz, et venir avec nous jusqu'à ce que j'imagine un moyen de faire savoir à Jacques la bonne nouvelle. J'ai une voiture, mon père et ma mère prendront joliment soin de vous.

—Oh! dit-elle... partons!

Et de me suivre, non sans jeter à droite et à gauche des regards de chien battu, comme si elle eût craint, à chaque pas, de voir surgir ses bourreaux, car ils lui ont fait subir un dur martyre. D'abord, ils l'ont tenue attachée et bâillonnée pendant quinze jours, tellement elle criait et se débattait, sans tenir compte de leurs menaces. "Tu sais ce que j'en ai fait de ton Jacques, grondait l'homme, si tu continues, il t'arrivera le même sort!" Ce n'est qu'au bout de ce temps,

quand elle parut matée par les coups et par la privation de nourriture, qu'ils la dressèrent à travailler, à marcher sur la corde tendue, rude apprentissage avec un maître comme Schwartz. Je te fais grâce de ses procédés d'éducation. Peu à peu cependant elle parut s'accoutumer à sa nouvelle existence, pour que les Schwartz, la croyant résignée, la maltraitassent moins. Mais le soir, sa besogne terminée, et autour d'elle tout le monde endormi, elle demeurait éveillée, rêvant au temps passé, et à son frère Jacques, comme elle t'appelle.

Bien qu'autour d'elle on te dit mort, bien qu'elle t'eût vu, de ses yeux, étendu dans l'herbe, inanimé, jamais elle n'a désespéré de te revoir. Elle te connaissait assez pour être sûre que tu ne l'abandonnerais pas si tu étais encore vivant, que tu chercherais sa trace sans te décourager, jusqu'à ce que tu finisses par la retrouver et c'est cette idée-là qui l'a empêchée de mourir de chagrin.

Bernette m'a appris que les Schwartz avaient roulé tout l'hiver en Bretagne, leurs affaires n'allaient guère; de Nantes, ils devaient se rendre à Angers et de là en Normandie ou du côté de Paris.

Mais je m'aperçois que je m'oublie à bavarder et que je ne t'ai pas encore raconté l'essentiel.

Voilà donc que comme nous arrivions à notre voiture, je sens tout à coup la petite qui se serre contre moi et qui tremblait! Je lui demande:

—Qu'est-ce qui te prend?

Je devine plutôt que je n'entends.

—Lui!...

Je lève la tête—effectivement, c'était le Schwartz qui venait devant nous.

Je prends la main de Bernette et je lui souffle:

—Cache-toi derrière moi!...

Trop tard! il l'avait aperçue, le gredin!... il se jette sur elle. Je veux la protéger, il crie, je crie de mon côté, on s'attroupe autour de nous; il m'accuse d'avoir voulu voler sa fille. J'ai beau protester, invoquer le témoignage de l'enfant—la pauvre petite, terrifiée, n'osait pas seulement ouvrir la bouche—bref les gens prennent parti pour le Schwartz contre moi et, sans même vouloir m'écouter, mais non sans me bourrer d'importance, m'entraînent au poste, d'où, par une malheureuse fatalité, le commissaire était absent. J'y passai la nuit, au poste—tu penses si le père et la mère étaient inquiets pendant ce temps!—Le lendemain matin seulement, quand je pus m'expliquer avec le commissaire—et je n'eus pas trop de peine à le convaincre de mon innocence—on eut beau chercher les Schwartz, les misérables avaient décampé!

C'est un coup manqué, mais, comme je te le disais au commencement de ma lettre, il n'y a encore rien de perdu: je conte l'histoire de Bernette à tous les forains, il suffit maintenant que l'un de ceux qui la connaissent

rencontrent les Schwartz—et cela ne peut manquer d'arriver un jour ou l'autre—pour qu'une plainte soit déposée à la police qui se chargera du reste. D'ailleurs, nous sommes sur la route de Paris, que les Schwartz doivent suivre, d'après ce que m'a dit la petite—et si nous nous retrouvons eux et moi, mon petit Jacques, cette fois, ça ne se passera pas comme à Nantes, tu peux en avoir la conviction. Si tu changeais d'adresse, avertis-moi. Je t'envoie, à part, la liste des villes que nous devons traverser, avec la date probable de notre passage dans chacune. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que j'attends une lettre de toi au reçu de la mienne. Je reste à Chartres jusqu'à la fin de la semaine.

La santé va-t-elle bien? crois-tu encore avoir des chances de mettre la main sur le grand-père de Bernette? Et Camarade? qu'est-ce qu'il devient? Carabo, lui, est toujours gaillard comme un cerf et dur à la fatigue! Ah! la brave petite bête! quelle riche acquisition!

Et puis, voilà! les affaires vont à peu près, on a mangé du pain cet hiver sans avoir besoin de toucher à la réserve; j'ai été est bon, je crois que je pourrai remonter mon établissement et acheter l'orgue, tu sais, dont je t'ai parlé tant de fois. Partout je vois que les forains qui en ont un font bien plus de recettes que les autres. Le public va toujours où il y a le plus de bruit. Le père et la mère se portent bien, ils n'ont pas trop soufferts des froids, et ils se plaisent à voyager; ils t'embrassent tous deux. Moi aussi, mon petit Jacques, je t'embrasse bien fort et je ne te recommande pas d'avoir du courage, je sais que tu n'en manques pas.

Ton ami tout dévoué,

JOSE.

—Quel brave garçon! s'écria le commandant lorsque Jacques eut terminé sa lecture.

—Hein! mon commandant? ponctua Pelo.

—Tu vas lui écrire, Jacques.

—Oui, Monsieur.

—Tu lui diras que nous nous mettons en campagne de notre côté, que nous allons le rejoindre à Chartres, et que la lettre ne nous précède que d'un jour.

—Pelo, tu prépareras les malles pour demain.

Pelo parut inquiet.

—Pour demain, mon commandant?

—Pour demain. Jamais je ne me suis senti si vigoureux.

Et le commandant ajouta:

—Il ne sera pas dit que j'aurai laissé à deux enfants toute la peine et tout l'honneur d'avoir retrouvé ma petite-fille!

XXI

EN CHASSE!

Le premier soin de la petite troupe, en débarquant du train à Chartres, fut de se

rendre au champ de foire.

Camarade trottait en avant, la queue en trompette, heureux de se dégourdir les pattes au sortir de la niche étroite où on l'avait tenu enfermé toute la journée.

Comme ils débouchaient sur l'emplacement réservé aux forains, ses maîtres le virent tout à coup s'élançer avec des abois joyeux et sauter au nez d'un petit cheval noir, que Jacques eut tôt fait de reconnaître pour Carabo.

—Carabo!

A ce cri José parut sur le seuil de l'illustre Guignol, coiffé de son inséparable béret.

—Jacques!

—José!

Les deux amis s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre.

—Te voilà!

—Je t'attendais!...

Puis ce fut le tour des parents qui au bruit étaient accourus.

—Comme il est beau! disait le vieux.

Et la mère Dumail:

—Comme il a grandi!

Jacques fit les présentations, le commandant tendit la main à José.

—Je te connais de longue date, mon garçon, Jacques m'a parlé souvent de toi.

—Mon commandant...

—Je sais ce que tu as fait pour ma petite fille, et crois bien que tu n'as pas obligé un ingrat.

—Mon commandant... c'est trop... mon commandant...

—As-tu appris du nouveau?

—Non, mon commandant, seulement d'ici nous nous rendrons à Dreux pour la grande assemblée annuelle et il se peut que nous rencontrerions dans cette ville, sinon les particuliers que nous cherchons, du moins quelqu'un des forains à qui j'ai donné la commission de s'occuper d'eux, et qui alors nous renseignerait.

—Quand partez-vous?

—Demain, dès la première heure.

—Fort bien, nous vous rejoindrons à Dreux, demain soir, rien ne presse, j'arriverai là-bas pour dîner; le voyage m'a fatigué, je prendrai à Chartres un peu de repos, et Jacques pourra visiter la cathédrale, qui est une des plus belles de France.

—Pardon, excuse, mon commandant, intervint José timidement, mais est-ce que vous ne pourriez pas laisser Jacques faire la route avec nous? il y a si longtemps qu'on ne s'est vu, et qui sait quand on pourra se revoir?

M. de Kermoisan acquiesça volontiers à la requête de José, et le lendemain, partis de bon matin, les deux amis cheminaient côte à côte à travers la Beauce, cette immense plaine d'une fécondité inépuisable que l'été couvre d'une mer de moissons, mais qui, dans cette saison désolée, étendait à perte de vue ses horizons monotones à peine coupés de loin en loin de maigres taillis défeuillés.

Derrière eux Carabo, flanqué de Camarade,

traînait allègrement la roulotte où le père et la mère Dumail dormaient encore.

Les jeunes gens causaient de leurs petites affaires.

—Voyons, disait José, tu n'as plus à t'inquiéter de Bernette: les Schwartz n'ont pas eu le temps de quitter la France et le commandant va remuer ciel et terre, vous la retrouverez, ça ne peut plus être qu'une question de jours. Mais après, je ne vois pas trop ce que tu deviens, toi? c'est très joli à toi de t'occuper des affaires des autres, mais il ne faudrait pas te désintéresser des tiennes absolument.

—Oh! je ne suis pas inquiet de mon avenir, même en admettant que les suppositions de maman Pitois ne soient pas fondées, comme c'est à présumer...

—Pourquoi?

Jacques haussa les épaules:

—Ce serait trop beau!

—Si c'était vrai, pourtant?

Les larmes montèrent aux yeux de Jacques.

—N'insiste pas, murmura-t-il.

—Dam, enfin, quand vous aurez mis la main sur ce misérable Allemand?

Un éclair passa dans les yeux de l'énergique garçon:

—Oh! alors, il faudra bien qu'il dise où il m'a volé! J'ai bien pu retrouver le grand-père de Bernette: ce que j'ai fait pour elle, tu ne doutes pas que je le refasse pour moi!

—Mais j'aurai bien du chagrin le jour où j'apprendrai que M. Flamant n'est pas mon père.

—As-tu des nouvelles de lui?

—Oui, il a annoncé son retour prochain à maman Pitois, avec qui je suis en correspondance suivie depuis que M. de Kermoisan m'a recueilli. Son vaisseau ne tardera guère à arriver, peut-être est-il déjà à Toulon... peut-être lui-même le verrai-je à Paris dans deux ou trois jours.

—Que pense-t-il, lui, des suppositions de la bonne femme? Te l'a-t-elle écrit?

—Il souhaite aussi ardemment que moi qu'elle ne se soit pas trompée.

—Mais je reviens à notre point de départ: tu disais en admettant que les suppositions de madame Pitois ne soient pas fondées,—eh bien?

—Eh bien! M. de Kermoisan a eu la bonté de me déclarer que dans ce cas il se chargeait de mon avenir.

—Ah!

—Bernette de retour au Croisic, M. de Kermoisan me met au lycée de Nantes et alors, mon cher José, le reste me regarde. Je voulais entrer dans la marine, mais il paraît que je suis trop âgé pour préparer les examens du *Borda*; ne pouvant être marin, je serai soldat.—Tu comprends, quand on n'a pas de famille!—Il me reste assez de temps devant moi pour espérer d'être admis à l'École militaire de Saint-Cyr...

—Et une fois dans l'armée, tu feras ton chemin.

—Si je ne l'y fais pas, je crois que cela ne dépendra pas de moi.

Un événement bien imprévu, certes, allait simplifier les plans de notre héros.

Comme, sur les cinq heures, il s'en retournait au Guignol après avoir visité la petite ville de Dreux, où l'approche de la foire jetait une animation inaccoutumée, il trouva son ami en grande conférence avec un forain.

Du plus loin qu'il l'aperçut, José lui cria :

—Viens vite!... il y a du nouveau!... Jacques fut d'un bond auprès de lui.

—Du nouveau? dit-il, tout pâle.

—Le monsieur que voici, une des personnes que j'avais mises à Angers au courant de notre histoire, a rencontré à Houdan une bande de saltimbanques, trois voitures, dans une desquelles il croit bien...

—Je n'en suis pas sûr, interrompit le forain.

—Il croit, sans pouvoir l'affirmer, que se trouvent les oiseaux que nous cherchons, un grand homme roux, un Allemand, hein?

—Pour ça je ne sais pas.

—Enfin, il est grand et roux? une manière d'hercule?

—Oui.

—Avec une petite femme vieille, maigre, chétive, et une fillette de la taille de celle qui passe là-bas...

—Vous ne leur avez pas parlé?

—Non, ils ne sont guère abordables.

—Où allaient-ils?

—Ils ont pris la route d'Anet, ils doivent se rendre à Evreux, mais leurs chevaux ne paient pas de mine, m'est avis qu'ils s'arrêteront à Anet pour la nuit, tout au plus s'ils poussent jusqu'à Ivry.

—Seulement, ils peuvent bien aussi filer à Evreux, ou ailleurs, et cherche après!... Ah! si le commandant était ici!—Or, le train n'arrive qu'à six heures...

—Six heures quarante, rectifia le forain.

—Si même je pouvais quitter mon établissement... j'irais bien, moi, à Anet, mais pas moyen, ma représentation est annoncée.

—Moi, je puis y aller...

—Toi, mon pauvre petit gars?

—Pourquoi pas? je ne vais pas me battre avec toute la bande, je suppose?

—C'est juste.

—Vous n'avez plus besoin de moi? demanda le forain.

—Non, merci.

José réfléchissait.

—C'est juste, répéta-t-il, en somme il ne s'agit que d'opérer une reconnaissance, attends. Voici comment il faut procéder. Tu as de l'argent?

—Oui.

—Tu loues une voiture, tu te fais conduire à Anet,—rondement, hein? ne chicanes pas sur le prix, pourvu qu'on te mène bon train; arrivé à Anet, tu t'informes, tu tâches de relever le gîte de la bande signalée, sans te

montrer, ça gênerait tout, outre que tu pourrais y laisser ta peau,—tu vois si tu as bien affaire à la famille Schwartz, si oui, tu m'envoies une dépêche bureau restant,—ne t'inquiète pas, elle n'y moisira pas,—et puis, mon petit, il ne te reste plus ensuite qu'à te croiser les bras en nous attendant. Compris?

—Compris.

—Les deux amis se serrèrent la main, Jacques s'enquit d'un loueur de voitures, et partit en courant, Camarade sur ses talons.

José les suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu à un tournant de la rue.

—Pourvu, mon Dieu, qu'il réussisse! murmura-t-il... pourvu, surtout, que les brigands n'aillent pas me le tuer!...

## XXII

### BATAILLE !

Alléché par la promesse d'un pourboire princier, le conducteur avait mené sa bête ventre à terre, la fouaillant, sans miséricorde, à tour de bras. Quand son tilbury, lancé à une allure fantastique, s'engouffra dans la grande rue d'Anet, il se tourna vers son voyageur.

—Eh! bien, mon petit monsieur, dit-il avec orgueil, j'espère que vous êtes content? nous avons mis moins de temps que... Attention, donc!

La roue de la voiture venait d'effleurer un homme qu'on n'avait pas aperçu dans l'obscurité.

Un juron grossier fut la réponse de l'homme, dont le son de voix fit tressaillir Jacques.

—Lui! murmura-t-il.

Camarade avait dressé la tête en grognant, il le fit taire.

—Arrêtez-moi, commanda-t-il, un peu plus loin, au cocher, vous m'attendrez à la poste, je vous y rejoindrai dans un instant. Gardez mon chien, et veillez surtout à ce qu'il ne vous échappe pas!

Jacques sauta à terre, revint sur ses pas en courant et lorsqu'il fut en vue de l'Allemand, il se faufila derrière lui en ayant soin de conserver ses distances.

Schwartz portait des bouteilles et un panier de provisions. Arrivé à deux cents mètres des premières maisons, il s'arrêta.

Jacques distingua dans l'ombre les trois voitures dont on lui avait parlé: il s'en rapprocha en longeant une haie. Les chevaux n'étaient pas dételés, preuve que les forains ne faisaient là qu'une halte de quelques instants.

En effet, presque aussitôt un ordre fut donné, et les voitures s'ébranlèrent. Alors, Jacques fixé sur la direction qu'elles prenaient s'en alla à la poste expédier sa dépêche puis questionna le conducteur. Celui-ci, qui connaissait admirablement le pays, lui donna l'assurance que la route où s'était engagée la caravane devait mener à Ivry;—

passé Ivry, dam, lui, pas plus que d'autres, ne pouvait savoir où elle se rendait.

Jacques pensa :  
Il ne faut pas que je la perde de vue, je vais la suivre.

Mais il réfléchit que le commandant, une fois rendu à Anet, ne trouvant là personne pour le renseigner, serait bien embarrassé !

—Écoutez, dit-il au conducteur, il s'agit de reprendre à des saltimbanques une petite fille qu'ils ont volée. Pour venir de Dreux ici, vous êtes sûr qu'il n'y a pas d'autre chemin que celui de la forêt ?

—De plus court, non.

—Alors, c'est par celui-là qu'on viendra certainement. Quand vous aurez conduit votre cheval à l'hôtel, voudrez-vous guetter à l'entrée du bourg les voitures qui arriveront du côté de Dreux ?

—Je veux bien.

—Si vous en voyez une avec trois messieurs...

—Sans compter le conducteur ?

—Naturellement, puisque ce sont des étrangers. Vous leur demanderez s'ils ne cherchent pas Jacques.

—Jacques ?

—C'est moi.

—Bien.

—Dans ce cas, vous leur diriez que j'ai pris la route d'Ivry.

—C'est tout ?

—Oui. Vous nous aurez rendu un grand service, je puis compter sur vous ?

—N'ayez crainte, mon petit monsieur, et bonne chance je vous souhaite !

Jacques paya l'homme et s'éloigna, tenant Camarade en laisse au bout de son mouchoir.

Bernette ! il allait revoir Bernette ! Encore quelques heures, et elle serait libre ! Et il ne lui apporterait pas seulement la liberté, mais une famille et une fortune !

A cette pensée son cœur se gonflait de joie et d'orgueil. Mais la joie dominait. Il était fier d'avoir si bien et si complètement rempli sa délicate mission. Et puis, qui sait ? L'Allemand une fois à la discrétion du commandant et menacé de la justice au cas où il se refuserait à livrer son secret, oui, qui sait, si l'Allemand n'allait pas d'un mot lui rendre, à lui aussi, une famille, faisant ainsi deux heureux en un seul jour.

Certes, cet homme ne se rendrait pas sans combat et l'aventure ne laissait pas que de présenter de redoutables éventualités. Mais bah ! Jacques allait avoir avec lui ses amis et lui-même il n'était plus un petit enfant qu'on écraserait d'une bourrade. Pelo en sa qualité d'ancien prévôt d'armes lui avait enseigné à Kermoisan le fin du fin de son art et le solide bâton de chêne que, chemin faisant, le vaillant garçon s'était coupé dans un taillis deviendrait une arme terrible entre ses mains s'il était forcé de défendre sa vie.

Au bout d'un quart d'heure de marche,

Camarade commença à tirer sur sa laisse.

—Ah ! ah ! dit Jacques, tu te doutes que nous approchons de Bernette ?

Camarade remua la queue.

—Oui, mon bon chien, va, tu ne tarderas pas à la revoir, ta petite amie ; j'entends là-bas le roulement des voitures, attention !

A partir de ce moment, Jacques ralentit le pas, non pas qu'il eût à craindre d'être aperçu des forains, — pas un astre ne brillait au ciel, — mais il appréhendait quelque incartade de la part de Camarade qui grondait sourdement.

Son maître essaya de le faire taire, mais en vain ; lorsque les forains s'arrêtèrent pour établir leur campement de nuit, les grondements devinrent de plus en plus menaçants.

—Tu as de la rancune ! tu sens ton ennemi ! c'est bon, seulement comme il ne s'agit pas de compromettre, par une imprudence, le succès de notre expédition, tu vas me laisser t'attacher à ce buisson, de cette façon j'aurai mes coudées franches... et tâche de rester tranquille, hein ! si tu veux être gentil ?

Libre désormais de ses mouvements, Jacques se rapprocha des voitures : remisées sur une des banquettes de la route, elles n'étaient séparées du champ voisin que par le fossé et par un talus. Jacques se glissa dans ce champ avec la souplesse d'une couleuvre, et là, couché à plat ventre le long du talus, sa tête seule en dépassant la crête, il attendit les événements.

Déjà les chevaux, dételés, vaguaient le long de la route, les femmes préparaient le maigre dîner de la troupe, les hommes fumaient leur pipe, ils étaient six, parmi lesquels Schwartz.

Le temps paraissait long à notre ami, M. de Kermoisan avait-il reçu sa dépêche ? Le conducteur s'acquitterait-il bien de sa mission ? l'occasion était unique ; pourvu qu'un malentendu ne rendît pas inutiles des mesures si bien prises ! Et Bernette qui ne se montrait pas ! il importait pourtant qu'on sût au juste où la trouver à l'heure décisive de l'action !

Tandis qu'il se désolait, il entendit un bruit de pas léger dans l'herbe derrière lui ; il se retourna et retint à grand-peine un cri de surprise ; à la lueur des feux allumés sur la route, il avait reconnu Bernette ! Bernette qui revenait au campement, apportant dans sa robe une brassée de bois mort.

Son parti fut vite pris : il se laissa glisser du haut du talus et se mit à ramper dans le champ jusqu'à ce qu'il eut rejoint la fillette.

—Bernette ! souffla-t-il.

—Qui est là ? dit-elle, tellement saisie qu'elle lâcha le coin de sa robe et que toute sa charge de bois lui échappa.

—Moi, Jacques.

—Jacques ?

—Chut ! pas si haut ! on t'entendrait...

Écoute, il n'y a pas un moment à perdre...



je suis ici... avec des amis qui vont venir pour te sauver...

—Des amis?

—Oui, José, tu sais bien, qui t'a parlé à Nantes?

—Lui?

—Et d'autres, je t'apprendrai plus tard... Tu rentres sans faire semblant de rien... Si ceux que j'attends tardent trop, dès que tu croiras les Schwartz endormis, tu sors de la voiture doucement, doucement, et tu viens me rejoindre derrière le talus... là, tu vois... je t'y attendrai.

A ce moment, la voix aigre de la Schwartz appela Bernette.

—Réponds vite, de peur qu'elle ne se doute de quelque chose!

—L'enfant cria qu'elle se hâtait.

—Tu as bien compris? demanda Jacques, tout en ramassant le bois épars.

—Oui.

—Alors, va!

Bernette partit, et Jacques l'ayant vue rejoindre le groupe des femmes, reprit sa faction.

—M. de Kermoisan et Pelo devraient déjà être ici, pensait-il, qu'a-t-il bien pu se passer?... heureusement que j'ai pu parler à Bernette, et qu'au besoin nous nous passerions d'eux...

Enfin, les forains ont terminé leur repas; un à un, ils se retirent dans leurs voitures. Schwartz regagne la sienne le dernier, après avoir attaché les chevaux à leurs piquets; encore quelques minutes, puis les lumières s'éteignent derrière les rideaux des petites fenêtres, aucun bruit ne trouble plus le silence de la nuit.

Les minutes s'écoulaient lentes, interminables, au gré de Jacques, dont le cœur bat à se rompre, et qui, à mesure que le moment d'agir approche, doute davantage du succès de son audacieuse tentative.

Mais voici qu'un grincement léger s'est fait entendre, là, à quelques mètres de lui,—il n'est plus temps de reculer.—Bernette, la courageuse enfant, a engagé la partie!

Jacques saute dans le fossé et s'avance dans la direction de la voiture.

Bernette chuchotte à son oreille:

—Jacques!

—Je suis là, donne-moi la main, viens vite!

A ce moment, la voix de Schwartz gronda au fond de la voiture.

—Qui a laissé la porte ouverte?

La femme tâta la couchette de la petite.

—La fille s'est sauvée!

Schwartz se précipita vers la porte de la voiture en jurant.

—Sautons dans le champ, commanda Jacques éperdu.

Et, donnant l'exemple, d'un bond il fut de l'autre côté du talus.

Bernette voulut l'imiter, mais elle retomba si malheureusement que son pied porta à faux, elle ne put étouffer un cri de douleur.

—Elle est là! hurla Schwartz... Allume! dépêche-toi!

Un remue-ménage se produisit dans les autres voitures.

Jacques perdait la tête.

—Sauvons-nous!

—Je ne peux pas, sanglota l'enfant, ça me fait mal, j'ai une entorse!... Va-t'en, toi, ils te tueraient!

Jacques prit rapidement son parti.

—Tais-toi! pas de bruit! cachons-nous là! Pendant qu'ils nous chercheront, les autres auront le temps d'arriver!

Et, serrant son bâton dans sa main:

—S'ils n'ont pas le temps, on se défendra!

Schwartz jurait toujours, les forains accouraient avec des lanternes, en deux mots il les avait mis au courant des événements.

—La fille s'est sauvée, il faut la rattraper à tout prix, sans quoi demain nous avons toute la gendarmerie à nos trousses!

Et la battue s'organisa.

Les deux pauvres enfants, serrés l'un contre l'autre, adossés au revers du talus, écoutaient, au comble de l'épouvante, les menaces que proféraient les bandits en s'acharnant à leur horrible chasse.

Et ils ne se faisaient aucune illusion sur leur sort, on finirait bien par les trouver, ce n'était qu'une question de temps. Alors...

—Ah! je vous tiens! rugit le misérable moi! soupira Jacques.

On eût dit vraiment que le brave chien n'attendait que ce souhait pour briser le frère lien qui le retenait à l'arbre auquel son maître l'avait attaché.

Comme l'Allemand pénétrait dans le champ, sa lanterne à la main, une masse noire boula du haut du talus au-dessus de la tête de nos amis et vint tomber à leurs pieds.

—Camarade!

Mais Camarade ne répondit point à cet appel. Ramassé sur lui-même, le poil hérissé, les babines retroussées, l'œil sanglant, il guettait l'homme qui, ayant enfin découvert les enfants blottis dans leur retraite, accourait en poussant des imprécations.

—Ah! je vous tiens! rugit le misérable avec un accent de triomphe impossible à rendre... et tous les deux, mes beaux mignons!... d'un seul coup de filet! Hé, là-bas! par ici, je les tiens!... Ah! cette fois, vous ne m'...

Il n'eut pas le temps d'achever la phrase commencée, la lanterne lui échappa des mains, et il tomba à terre sans pousser un cri: Camarade lui avait sauté à la gorge et s'acharnait sur lui.

A l'appel de l'Allemand, les forains étaient accourus. Terrifiés, ils assistaient à ce spectacle sans oser porter secours au misérable. Sa femme les avait suivis.

—Lâches! glapit-elle, allez-vous le laisser manger par cette bête? Tuez-la donc!

Elle avisa les enfants:

—Emportez-les!...

Deux hommes se jetèrent sur le chien, les trois autres entourèrent Jacques.

Admirable de sang-froid et de résolution, Jacques s'était placé devant Bernette, et, son bâton bien en main, il attendait.

—Mais allez donc! vociféra la Schwartz.

Les trois hommes fondirent sur leur frère adversaire, mais, accueillis par un moulinet terrible, ils durent reculer.

—Lâches! répéta la mégère.

Ils revinrent à l'assaut, il y en eut un qui tomba, mais les deux autres, bravant une grêle de coups, réussirent à désarmer le garçon et à le terrasser.

—Au secours! cria Jacques. A moi! à moi!

XXIII

L'AVEU

Il n'y avait pas une heure que Jacques était parti, et José attendait déjà sa dépêche au bureau de poste; il arpenta fiévreusement la salle d'attente, et toutes les cinq minutes il se présentait au guichet.

—Rien pour moi? Vous n'avez encore rien reçu? Ça n'est pas encore arrivé?

—Allez au diable! lui cria à la fin l'employé exaspéré.

José alla s'asseoir dans un coin. Mais bientôt, n'y tenant plus, il revint timidement à la charge.

—Pardon, monsieur, faites excuse, mais c'est si important!

—Tenez, lui dit l'employé en lui remettant la feuille bleue qu'on venait de lui passer toute fraîche, là voilà votre dépêche.—Mais vous pouvez vous vanter d'être ennuyeux.

José ne l'écoutait pas.

—*Ils sont à Anet, lui annonçait Jacques, mais passent plus loin, venez vite.*

—J'ai vingt minutes devant moi, je vais prendre une voiture!

Laissant son père se débrouiller avec le public, il courut chez un loueur, trouva une carriole disponible, fit atteler en hâte et arriva à la gare juste dans l'instant où le commandant et Pelo débouchaient sur le trottoir: il les poussa vers son véhicule.

—Montez leur dit-il, Jacques est sur la trace de l'Allemand, il n'y a pas de temps à perdre!

Puis, s'adressant au conducteur:

—Toi, l'ami, tu sais où nous allons, vivement, hein? et par le plus court chemin!

La carriole partit d'un train d'enfer.

M. de Kermoisan écoutait, silencieux, les explications de José; Pelo lui-même, si exubérant d'ordinaire, se taisait; tous comprenaient la gravité de la situation, il fallait coûte que coûte rejoindre les Allemands.

Pelo s'était emparé du fouet et le manœuvrait avec dextérité.

—Vous allez crever ma bête! geignait le conducteur.

—Eh! qu'importe? criait le commandant, on t'indemniserait au-delà de sa valeur.

Mais après avoir fourni une randonnée vertigineuse, le cheval s'arrêta fourbu; il fallut prendre un parti.

—A combien sommes-nous d'Anet?

—A une lieue.

—Quelle direction?

—Tout droit.

Les trois hommes partirent en courant.

A l'entrée du bourg, ils s'arrêtèrent incécessamment. José se tourna vers ses compagnons.

—Où trouverons-nous Jacques?

—Jacques? demanda une voix dans l'ombre; vous cherchez un jeune garçon du nom de Jacques?

—Oui, qui êtes-vous?

L'individu qui avait parlé s'avança sur le milieu de la chaussée.

—C'est moi qui l'ai amené ici.

—Où est-il?

—Il suit une bande de saltimbanques qui ont volé un enfant.

—De quel côté?

—Du côté d'Ivry; il m'a chargé de vous conduire.

—Très bien, nous vous suivons.

—J'ai pensé qu'on ferait peut-être bien d'avertir la gendarmerie.

—Ce serait prudent, observa M. de Kermoisan.

—Pardon, mon commandant, intervint José: vous savez que Jacques compte forcer l'Allemand à lui avouer où il l'a volé. Si vous amenez les gendarmes, on perdra tout moyen d'action sur le gredin et...

—Tu as raison; d'ailleurs, nous sommes en nombre...

—Partons donc! Vous, mon ami, montrez-moi le chemin.

Ils marchaient depuis une demi-heure environ, lorsqu'ils entendirent des clameurs dans le lointain.

—Malheur! cria Pelo, ils sont en train de l'assassiner!

Et il partit comme une flèche, suivi de près par José.

—Au bout de quelques minutes, ils aperçurent une lueur dans un champ; à cent pas devant eux, les clameurs redoublèrent.

—Par ici, dépêchons!

Il était temps!

Jacques râlait déjà sous le genou d'un des forains.

D'un bond prodigieux, Pelo franchit le talus, et, tombant sur un des agresseurs de l'enfant, d'un vigoureux coup de tête l'envoya rouler au milieu des champs, tandis que José s'escrimait contre l'autre des pieds et des poings.

Pendant ce temps, Camarade donnait du fil à retordre à ses ennemis: l'un d'eux était déjà passablement endommagé, l'autre n'attendait sans doute qu'un honnête prétexte pour abandonner la lutte; toujours est-il que

dès que Pelo, ayant mis hors de combat l'adversaire de José, se retourna contre lui, il jugea prudent de déguerpir sans demander son reste.

Quand le commandant arriva à son tour, les deux marins étaient maîtres du champ de bataille; tous les bandits avaient disparu, et il ne restait plus là que l'Allemand, gisant à terre inanimé, et la Schwartz que José gardait à vue.

—Eh bien? demanda M. de Kermoisan.

—Eh bien! cria Pelo, ça y est, mon commandant, et voici la nichée.

Il montrait Jacques occupé à retenir Camarade qui grondait encore, et la fillette encore blottie contre le talus.

—Bernette? appela le pauvre grand-père ravi.

—Minute! continua Pelo, vous avez tout le temps de l'embrasser, il y a quelque chose qui presse plus que cela pour le moment: je viens d'examiner le gremlin, avant un quart d'heure il aura avalé sa gaffe, le tout est qu'il consente à nous lâcher son secret.

Le matelot prit une lanterne.

—Questionnez-le, vous, mon commandant!

M. de Kermoisan se pencha sur le moribond:

—Schwartz, dit-il, d'une voix grave et douce, vous avez fait bien du mal au cours de votre vie, ce mal, il est en votre pouvoir de le réparer.

Pas de réponse! M. de Kermoisan ne se découragea pas.

—Vous avez enlevé un enfant à l'affection de ses parents, il faut que vous nous donniez les moyens de les retrouver en nous avouant où et à quelle époque vous l'avez volé... Il s'agit de Jacques... Voyons, parlez!

L'homme fit de la tête un signe de dénégation.

—Un mot seulement, si ce n'est pour vous, que ce soit du moins pour votre femme... elle est là... nous la tenons prisonnière... son sort est entre vos mains... Si vous vous obstinez à garder le silence, ce soir même nous la livrons à la justice... Sinon, elle sera libre, je vous en donne ma parole, et, de plus, je lui remettrai une somme d'argent...

La Schwartz avait écouté attentivement.

—Parle, dit-elle.

—Non!

La Schwartz écarta José et se rapprocha de son mari.

—Tu ne veux pas parler, pour me sauver?

—Non!

—Eh bien! mais vous devez savoir, vous, où il a volé Jacques? cria José.

—Non, je ne sais pas, malgré que je l'aie souvent interrogé là-dessus!

Tous les assistants étaient consternés.

Jacques, fou d'angoisse, vint s'agenouiller auprès de l'Allemand.

—Oh! dit-il d'un accent si touchant que des larmes montèrent aux yeux des trois

hommes groupés autour de lui, je ne vous ai rien fait, moi! et si vous avez quelque chose à vous reprocher vis-à-vis de moi, je vous le pardonne... mais... je vous en supplie!... rendez-moi mon père!

Que se passa-t-il dans l'âme du misérable? Quel fugitif rayon de pitié, à cette heure solennelle, éclaira sa conscience si longtemps endormie?

Il se souleva péniblement, tourna les yeux vers Jacques, le contempla un instant, ses traits se détendirent, et d'une voix rauque il murmura:

—Novembre... Saint-Brieuc...

—Ah! balbutia Jacques... Monsieur Flamant... mon père!...

## XXIV

## OISEAUX RENTRES AU NID

Le lendemain matin, le commandant, Pelo, Bernette et Jacques tenant en laisse Camarade, se trouvaient réunis sur le quai de la gare de Dreux, attendant le départ de l'express de Paris. Il y avait là aussi José venu pour accompagner son ami.

Au moment des adieux, le commandant lui prit la main.

—Mon garçon, lui dit-il, je te dois beaucoup; sans toi, sans ton humanité à l'égard de Jacques, sans les renseignements que tu as eu l'intelligence de te procurer et que tu nous a fournis sur la direction prise par les ravisseurs de ma chère petite-fille, qui sait si jamais j'eusse pu la retrouver? Tu n'es pas de ceux envers qui l'on s'acquitte avec de l'argent...

—Mon commandant?...

—Oui, oui, je sais, je t'ai jugé, je te connais, Jacques m'a souvent entretenu de toi, de ta vaillance et aussi de tes projets d'avenir; tu me permettras bien de t'en faciliter la réalisation. Tu comptes retourner prochainement sur notre côte?...

—Dans deux mois environ, mon commandant.

—Bien, alors, dans deux mois, je te donne rendez-vous au Croisic, et je te retiens ta salle pour ta première représentation; j'espère que tous ceux au bonheur de qui tu as contribué pourront à cette époque t'y applaudir. En attendant, je te prie de croire à toute ma reconnaissance et à toute mon affection.

Le conducteur refermait les portières. Jacques se jeta dans les bras de son ami.

—Au revoir! cria-t-il... dans deux mois!...

—Eh bien? demanda M. de Kermoisan lorsque, après la première courbe, Jacques se rassit en face de lui, te voilà heureux maintenant?

—Oh! oui, monsieur!

—Je suppose que cette brave mère Pitois

aura reçu à temps ta dépêche et qu'elle t'attendra au saut du train?

—Elle n'y manquera pas, dit Pelo, et si elle ne l'étouffe pas, Jacques aura de la chance!

Pelo se trompait. Il n'y avait à la gare que le père Pitois, endimanché et cérémonieux. Jacques lui sauta au cou.

—Eh bien! et?...

—La bourgeoise? monsieur Jacques?...

—Monsieur Jacques? vous êtes donc fâché avec moi, que vous ne me tutoyez plus?

—Mais non, mais non, monsieur Jacques, seulement vous... tu comprends... maintenant... que c'est changé.

Jacques eut toutes les peines du monde à convaincre le bonhomme que, du moins en ce qui le concernait, rien n'était changé.

—Je serais donc bien ingrat envers vous, cher papa Pitois, vous à qui je dois d'avoir retrouvé mon père!

Le pauvre vieux, suffoqué d'attendrissement, pleurait, se mouchait, bégayait.

—Ah! c'est bien, ça, Jacques, c'est bien, c'est bien!... si g'avait été autrement, vois-tu, de votre part, ça m'aurait joliment étonné!

—Mais, intervint le commandant, vous ne nous dites pas pourquoi votre femme ne vous a pas accompagné?

—C'est juste... le père du petit est arrivé, il passait hier à Paris, il est reparti ce matin, avant la dépêche, pour Saint-Brieuc, on ne pouvait pas se douter, et la bourgeoise l'a suivi.

—Donnez-moi son adresse, Jacques va lui téléphoner.

Le commandant consulta l'indicateur, arracha une page de son carnet et libella ces quelques mots:

*"Schwartz avenue complets, novembre Saint-Brieuc, identité reconnue. Arrivons cette nuit. Prévenir mon père."*

—Signes-tu? demanda M. de Kermoisan.

Jacques parcourut la dépêche; les derniers mots lui firent monter les larmes aux yeux.

—Mon père! balbutia-t-il, mon père!...

Et d'une main tremblante, il apposa, pour la première fois, sa signature "*Louis Flamant*" au bas du petit carré de papier blanc.

—Maintenant, mon brave, dit le commandant, quand vous aurez expédié ce télégramme, vous reviendrez déjeuner avec nous au *Terminus*.

—Oh! monsieur...

—Quoi?

—Je n'oserai jamais!

—Allons donc!... et après déjeuner vous irez préparer vos paquets, car la saison des marrons est finie, et vous ne serez pas fâché, sans doute, de nous accompagner à Saint-Brieuc?

Le père Pitois partit en trébuchant.—C'était trop d'émotions pour lui à la fois!— Dans la cour de la gare il faillit se jeter sous les roues d'un omnibus!

Ce fut bien une autre affaire quand il s'a-

git de monter dans un compartiment de première classe.

—C'est trop beau! marmottait-il, c'est trop beau!

Enfin il se décida à se poser timidement en équilibre sur le rebord de la banquette, ses mains noueuses croisées sur la poignée de son parapluie de coton bleu.

Camarade n'y faisait pas tant de façons; le commandant ayant loué le compartiment entier et invité le brave chien à y prendre place, celui-ci s'installa commodément dans un fauteuil de milieu, pelotonné en rond, à côté de son maître, en face du père Pitois; quant à Bernette, elle s'était blottie calmement contre l'épaule de son grand-père, dont le cœur se fondait de tendresse, et qui ne se lassait pas de l'admirer.

Comme on franchissait les fortifications:

—Hein! dit Jacques en se penchant vers son amie, te rappelles-tu, il y a un an?

Et jusqu'à ce que le sommeil vint les prendre, tout le long de la route ils égrenèrent leurs souvenirs. Le commandant et Pelo les écoutaient en souriant. Le père Pitois, lui, n'osait faire un mouvement et ne soufflait mot. Passé Le Mans, il s'endormit, le nez sur le manche de son parapluie...

Le train entre en grondant sous la marquise, Pelo, averti par le commandant, annonce: Saint-Brieuc!

Saint-Brieuc!... les dormeurs s'éveillent en sursaut, se frottent les yeux, la portière s'ouvre juste en face d'un groupe de quatre personnes qui guettent anxieusement l'arrivée des voyageurs...

Jacques descend le premier. Mais il n'a pas posé le pied sur le quai qu'une voix bien connue crie à côté de lui: "Le voilà!..." A peine a-t-il le temps de distinguer une casquette d'officier de marine... deux bras vigoureux l'enlèvent de terre, l'étreignent, les serrent à l'étouffer: il défaille sous les baisers.

—Mon père!

—Louis! mon petit Louis!... je te retrouve enfin!

O l'heure bénie! et comme elle compensait bien pour le vaillant garçon toutes les épreuves passées!

Après le père, ce fut le tour de maman Pitois, plus exubérante que jamais, et enfin des Ségretain qui tremblaient de tous leurs membres, et ne savaient que répéter: "Mon Dieu! mon Dieu!"

Alors seulement Louis,—c'est le nom que notre héros devra porter désormais—Louis put faire les présentations. La glace devait être vite rompue entre deux hommes qui, par le jeu des événements, avaient contracté l'un vis-à-vis de l'autre de si grandes obligations.

Après le souper, qui fut très gai et où maman Ségretain servit des *caillebottes* préparées de ses propres mains, Louis retrouva sa petite chambre telle qu'il l'avait laissée lors de son passage à Saint-Brieuc; de même qu'un an auparavant, il voulut que Camarade

couchât près de lui sur la dépouille de Flore. Comme il fermait les yeux, M. Flamant entra.

—Papa! murmura-t-il tendant ses lèvres, cette fois je ne rêve pas, dis?

—Non, dors, mon chéri.

On se causa longtemps de bouche à oreille.

Et Louis s'endormit les bras enlacés au cou de ce père tant aimé, tant désiré, qui pleurerait de douces larmes, penché sur lui.

Dans la chambre à côté, Bernette reposait aussi, la main dans la main de son grand-père.

Et là-haut les deux pauvres mamans durent sourire à leurs oiseaux rentrés au nid...

Deux mois après.

Carabo, excité par les clappements de langue de son maître, trotte avec plus d'entrain que jamais sur la route du Bourg-de-Batz à Kermoisan. José se doute bien qu'on doit l'attendre, car la veille il a prévenu son ami par une lettre datée de Saint-Nazaire. Et, de fait, au moment où le "Merveilleux Guignol" s'arrête devant la grille, celle-ci s'ouvre toute seule à deux battants; Louis et Bernette, qui guettaient derrière les barreaux, se précipitent au devant de José, tandis que de son côté Camarade bondit au nez de Carabo.

Bientôt paraissent le commandant et M. Flamant, suivis de Pelo; en un clin d'œil, Carabo est dételé, la roulotte remisee, Louis et Bernette entraînent José et ses vieux parents dans la salle à manger, où un copieux déjeuner est servi en leur honneur.

Après le café, Pelo présente au commandant un précieux flacon de liqueur, emplit les verres à la ronde et s'éclipse. Les enfants échangent des signes d'intelligence et rient sous cape, comme deux espions qui méditeraient quelque bon tour.

Alors, M. de Kermoisan lève son verre, et, d'une voix vibrante, s'adressant à José:

—Mon ami, je bois à ta santé et au succès du "Merveilleux Guignol Français!"

—Et tous les assistants de s'écrier en chœur:

—Hourrah pour le "Merveilleux Guignol Français"!

A ce moment, sous les fenêtres restées ouvertes, éclate un concert formidable, où, au milieu du rugissement des basses, on distingue la voix grêle des flûtes, le son argentin des cymbales, le roulement saccadé des tambourins et les ronflements de la grosse caisse.

José devient pâle. M. Flamant et le commandant ont grand-peine à tenir leur sérieux, les enfants battent des mains, ils prennent chacun par un bras l'impresario, l'entraînent jusqu'à la fenêtre.

—Viens, viens voir! c'est la représentation qu'on annonce.

José s'abandonne, il suit les enfants, il jette les yeux dans la cour, et ce qu'il aperçoit au premier abord le plonge dans un ravissement mêlé de stupeur.

Il y a là Pelo tournant avec un entrain endiablé la manivelle d'un orgue "de chez Limonaire", un orgue du plus beau modèle, à grande orchestration, aux peintures et miriflures éblouissantes. Rien n'y manque, ni les bayadères agitant leurs écharpes, ni le houzard qui bat la mesure automatiquement.

Mais il y a là aussi, en arrière de l'orgue, une superbe baraque en bois, démontable, au fronton de laquelle s'étale en lettres majestueuses cette inscription magique: "Le Merveilleux Guignol Français."— Direction Joseph Dumail.

Il y a là enfin une caravane digne de porter cet orgue, cette baraque et "la direction Joseph Dumail"—une caravane spacieuse, rechamplée de rouge et toute vernie, près de laquelle, attachés au même piquet et harnachés de neuf, broutent deux petits chevaux qu'on dirait frères, à tel point ils se ressemblent, et dans l'un desquels José reconnaît son cher Carabo.

—Oh! dit-il, en joignant les mains, c'est trop, c'est trop!...

On ne lui laisse pas le temps de manifester sa joie, sa surprise; les enfants le pressent de descendre dans la cour, où on l'attend pour la représentation,—une représentation gratuite à laquelle le commandant a convié toute la haute société du Croisic.

José n'est pas au bout de ses étonnements: dans la baraque, et en occupant le fond dans toute sa largeur, il y a encore un Guignol avec ses décors, ses poupées habillées et ses accessoires frais, pimpants, le tout sortant de la première maison de Paris.

De nouveau, Joé veut protester, mais Louis frappe les trois coups réglementaires, Bernette lève le rideau, et force est bien au directeur du "Merveilleux Guignol Français" de commencer la représentation.

Ce que fut cette représentation, on le devine, un triomphe pour José, qui, la première minute de trouble passée, retrouvant tous ses moyens, brûla les planches... pardon,—manœuvra son petit monde avec un brio étourdissant.

Pendant le dernier entr'acte, Louis et Bernette firent une quête, dont ils vinrent lui remettre le produit au baisser du rideau.

Il voulait refuser.

—Prends, lui dirent-ils,—ce sera pour tes frais de premier établissement.

XXV

EPILOGUE

Dix ans se sont écoulés depuis les événements que nous venons de raconter.

Entré à Saint-Cyr après de brillantes études au lycée de Saint-Brieuc. Louis Flamant

est actuellement un des plus brillants officiers de l'armée française, il attend ses galons de capitaine pour épouser Mlle de Kermoisan.

Le père et le grand-père, est-il besoin de le dire, se sont empressés de souscrire à ce projet d'alliance dont ils attendent avec impatience la réalisation. Pelo chante plus faux que jamais, ce qui est sa manière de manifester son contentement.

Le père et la mère Pitois sont installés chez M. Flamant et voisinent avec les Segrétain, ceux-ci bien vieux maintenant mais toujours gais, assurés qu'ils sont de ne jamais manquer de rien, grâce à l'amitié de "leur petit Louis".

La veuve Schwartz, arrêtée pour vol après avoir dissipé l'argent du commandant, médite sur ses forfaits passés dans une maison centrale.

La famille Guignol prospère. José a monté, avec les capitaux mis à sa disposition par M. Flamant et par M. de Kermoisan, une grande fabrique de jouets; ses parents se sont retirés près de lui.

Sur la recommandation de Bernette, il a choisi pour concierge le père Quémadeuc qui, toujours taciturne, garde, vissé dans sa bouche, son éternel pouce de crabe.

Carabo a pris ses invalides; pour ce qui est de Camarade, vieux, perclus, il vivote paisiblement sur un coussin et se laisse combler de gâteries.

Quoi de plus?—les peuples heureux n'ont pas d'histoire—il faut bien que l'historien d'*Abandonnés!* se résigne à se séparer de ses héros et à poser ici—à son grand regret—l'inévitable point final,





## Ce Qu'on A Dit De Québec

(Suite et Fin)

SIR WILFRID LAURIER :—“ Quel est le Canadien qui, parcourant les rues de cette vieille cité et arrivant au monument élevé, à deux pas d'ici, à la mémoire des deux braves morts sur le même champ de bataille, en se disputant l'empire du Canada, ne se sentirait fier de son pays.”

\* \* \*

EUG. REVEILLAUD :—La cité de Champlain, l'antique capitale de la Nouvelle-France, aujourd'hui chef-lieu de la province de Québec, est comme la ville de l'écriture située sur une haute montagne et qui ne peut se cacher aux yeux.”

\* \* \*

HONORE MERCIER :—“ Le patriotisme a une grande place au sein de notre population, surtout de la population de cette excellente cité de Québec, qui n'a pas encore oublié les grandes traditions du passé.”

\* \* \*

ARTHUR BUIES :—“ Québec a assez de grandeur en lui-même pour captiver à jamais tous les yeux.”

\* \* \*

LE PERE LALLEMANT :—“ Le lieu où les Français se sont habitués, appelé Kébec, est par les 46 degrez et demy, sur le bord d'un des plus beaux fleuves du monde, appelé par les Français la Rivière de Saint-Laurens, esloigné de près de deux cents lieues de l'emboucheure du dit fleuve, et cependant le flot monte encore 35 ou 40 lieues au-dessus de nous.”

\* \* \*

E. LAREAU :—“ La ville de Champlain s'est toujours distinguée par le culte qu'elle a rendu aux travaux de l'intelligence.”

\* \* \*

DANS QUEBEC, *la plus intéressante ville du monde*, publié dans le *Toronto Globe*, M. Byron Nicholson dit en terminant : “ Aucune description de Québec, aucune photographie de cette place, ne donnera aux étrangers une meilleure idée de ce qu'est cette ville tout à fait unique sur le continent américain, et où nous sont rappelés tant d'événements glorieux de l'histoire du Canada.”

SIR GEO. E. CARTIER :—“ Québec est encore la clef de l'Amérique britannique.”

\* \* \*

SYLVA CLAPIN :—“ Imaginez un roc abrupt et colossal entouré de remparts à créneaux et qui domine une citadelle géante, cette chose si rare en Amérique. Jetez sur ce roc à profusion les lourds et bizarres édifices, à pignons antédiluviens, avec, çà et là, la flèche scintillante d'une église ou les murs sévères et trapus de quelque monastère. Faites grimper tout autour les maisons de la ville basse,—des maisons d'un aspect de vétusté incroyable pour une ville du nouveau monde,—des maisons branlantes, vermoulues et moussues, parfois hydropiques et ventruës, parfois maigres et efflanquées, et qui toutes se lézardent, se fendillent, se crevassent, s'effritent, s'émettent peu à peu sous l'action lente du temps. Quelque chose comme la reproduction du célèbre quartier des tanneurs à Genève. Sur tout cela un ciel presque toujours d'une pureté admirable et, à l'horizon, par delà le Saint-Laurent, des paysages montagneux, aux tons bleuâtres d'une exquise finesse. Voilà Québec !”

\* \* \*

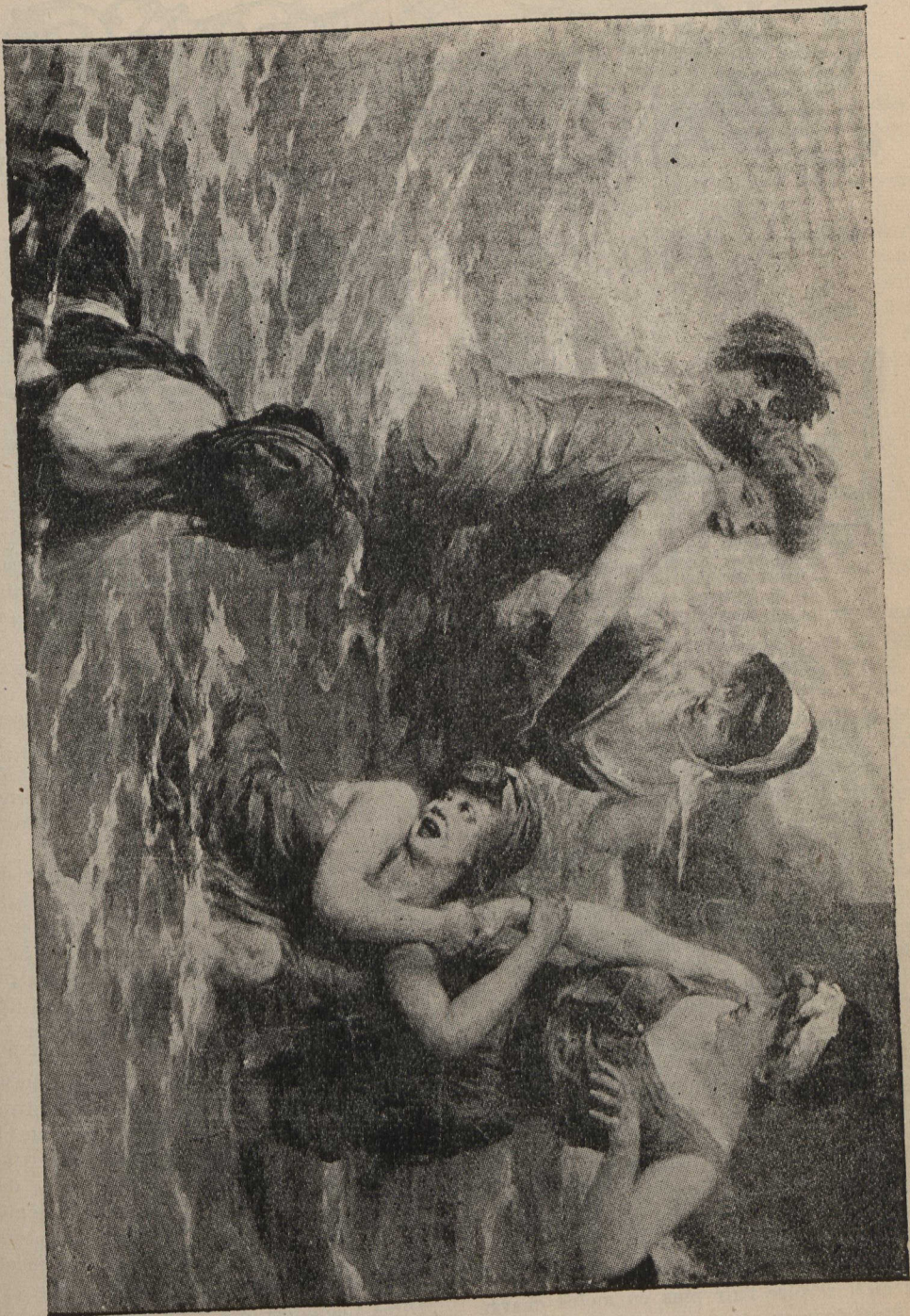
DANS “ HISTORIC QUEBEC ”, brochure officielle de la Compagnie du Grand-Tronc : “ Que le touriste n'aille pas s'imaginer qu'en un ou deux jours il aura le temps de connaître Québec. C'est impossible. On pourrait y passer une semaine à le parcourir en tous sens, et repartir sans avoir tout vu. Il s'échappe de la vieille ville emmurée une étrange fascination qui s'empare de tous, et même si le touriste est bien déterminé à s'éloigner, il ressentira une tendance à rester, ou bien il reviendra sûrement, un de ces jours, se délecter à fond de toute la beauté, de toute l'originalité de Québec.”

\* \* \*

COLOMBINE :—“ On vante tous les jours le Québec commercial, actif, avec sa ligne régulière de maisons modernes qui s'éveillent en souriant au côté du vieux Québec. Mais je demeure pour l'ancien, si curieux pour son architecture démodée, ses pignons en mitres d'évêque, ses portes-fortereses, sa vieille citadelle, ses rues étroites, tortueuses, sombres qui montent à pic et descendent en escarpements.”



*Dans l'eau salée. (Tableau de E. Zier).*







## A Propos de Villégiature



**J**E voudrais avoir, à ma disposition, cent pages de notre REVUE pour vous dire tout ce que j'ai déjà ruminé à ce sujet. C'est une question grosse d'enseignements de toute nature ; je

me bornerai à deux, les moins souvent vulgarisés.

N'avez-vous pas, comme moi, remarqué combien de mères s'entendent mal à faire bénéficier leurs enfants d'un séjour à la campagne ?

Elles tiennent ces pauvres petits toilettes, guindés, *attelés* comme en ville.

Veulent-ils prendre leurs ébats, se rouler dans l'herbe comme de jeunes poulains, enfoncer leurs jambes dans la saine et rafraîchissante vase des grèves, pénétrer dans les bois pour y découvrir des baies sauvages, des nids, des branches aux contours originaux ; veulent-ils, en un mot, jouir de la vie au grand air, de cette liberté ambiante qui semble les appeler à grands cris, voilà que ces mères s'effarouchent et s'affolent.

C'est leur attirail qu'ils vont abîmer ; ils reviendront mouillés, essoufflés, égratignés.

Vous aurez beau leur dire que tout cela, c'est de la santé emmagasinée, quand il n'y a pas d'excès ; que ces fugues sont plaisirs et besoins du jeune âge.

Nenni !

Il faut que l'enfant reste empesé, engourdi ; qu'il respire l'air plus ou moins chargé de l'intérieur ou plus ou moins mesuré de la véranda.

Si vous plaidez pour, au moins, un peu de séjour dans les champs, pour quelques coups de rateau minuscule, qui donneront à l'enfant l'illusion charmante d'être utile, en même temps qu'à ses poumons et à son sang des centaines de pieds de bon oxygène...

Ces mères-linottes ne voudront rien entendre.

Elles ne sont pas venues à la campagne pour que leurs enfants perdent, au soleil et au grand vent, leur beau teint de poupée.

Elles se moquent de l'oxygène et du vivifiant soleil comme de la première dentelle qu'elles ont marchandée.

Pour ces mamans, il semble que la base, le milieu et le sommet d'une villégiature, c'est d'avoir fait un départ épatant pour les voisins, d'avoir eu son nom dans les Carnets Mondains et de revenir avec une touffe de fleurs.

Le pauvre enfant-martyr n'aura fait que changer de cage.

Et il aura peut-être souffert ce supplice de voir un petit ami, doté, lui, d'une mère intelligente, *débridé* dès l'arrivée à la campagne, laissé, dans une généreuse mesure, à lui-même. On aura commencé par lui mettre sur le dos un habit dont le sacrifice est fait d'avance. Après le petit sermon d'usage sur les choses à ne pas faire, il aura eu l'univers pour son partage. Il aura mangé avec un de ces appétits qui semblent un don des divinités rurales ; sa peau aura pris les tons des vieux ors et son sang une activité magnifique ; et au retour, en ville, il sera armé de pied en cap, physiquement et moralement, pour l'effort scolaire et la vie sédentaire.

Dites, quelle est, des deux sortes de mères, celle qui aura montré le plus véritable amour pour les enfants ?

Et laquelle de ces deux catégories d'enfants aura le plus pleinement retiré des bénéfices d'une villégiature?

\* \* \*

Notre pays est remarquablement bien doté



*L'enfant heureux à la campagne*

sous le rapport des villégiatures.

Campagnes plates, montagnes, lacs, rivières, mer, nous avons tout cela, et à nos portes, dans toutes les façons, dans tous les prix.

Pour s'y rendre, on a les moyens les plus confortables et les moins coûteux.

Mais la mer, direz-vous... La mer, vous répondrai-je, la mer, dans notre pays, on peut dire qu'elle commence là où l'eau cesse d'être salée.

La mer, au Canada, disait un Américain, commence à Kamouraska et ne finit nulle part.

Je voudrais que nos gens eussent plus le goût des séjours près des eaux salées. Voyez les Américains : ils peuplent nos stations balnéaires ; ils les préfèrent à leurs belles montagnes ; ils y possèdent, comme Taft par exemple, de beaux cottages.

Avez-vous des préjugés contre la mer ? Lisez ce qu'en a dit Michelet :

Aux premières visites que l'on fait à la plage, l'impression est peu favorable. C'est monotone et c'est sauvage, aride. La grandeur inusitée du spectacle fait, par contraste, sentir qu'on est faible et petit ; le cœur est un peu serré. La délicate poitrine qui respirait dans une chambre et qui tout à coup se trouve en cette chambre de l'univers, au soleil et au grand vent, éprouve de l'op-

pression. L'enfant joue, va, vient, court. Elle s'assoit et, immobile, elle frissonne à ce souffle froid. La tiédeur du nid délaissé lui revient à la pensée. Cependant, l'enfant s'amuse. Cela la console un peu.

Tout cela changera, Madame. Affermissez-vous. L'impression sera tout autre, lorsque, connaissant mieux la mer, vous la sentirez si peuplée. La constriction pénible que vous sentez à la poitrine disparaîtra par l'habitude. Il faut se faire à cet air frais, mais salé et âpre, qui ne rafraîchit nullement. Il faut s'y faire lentement, ne pas vouloir expressément l'aspirer.

Peu à peu, n'y songeant plus, dans les recoins abrités, en jouant avec votre enfant, vous respirerez librement et vous vous dilatarez. Mais pour les commencements, restez peu de temps à la plage. Dirigez vos promenades vers l'intérieur du pays.

La terre, votre amie d'habitude, vous rappelle. Les forêts de pins rivalisent avec la mer en émanations salubres. Les leurs, toutes résineuses, sont tonifiantes comme elles, et elles n'en ont pas l'âcreté. Elles pénètrent



*L'enfant malheureux à la campagne*

tout notre être, nous entrent par tous les pores, modifient le sang, l'assainissent, nous parfument d'un subtile arôme. Aux landes, derrière les pins, les simples et les herbes un peu dures que vous foulez vous prodiguent

des senteurs, non fades, enivrantes comme celles des dangereuses roses, mais agréablement amères. Asseyez-vous au milieu d'elles et, comme elles, bien abritée par ce léger pli de terrain. Aspirez-les, ces purs esprits, l'âme de ces sauvages fleurs. Un peu rudes, mais si suaves ! Elles ont ce singulier mystère, dans leur parfum virginal, de calmer et d'affermir.

Mais revenons à l'océan. Aux heures où il se retire, il manifeste lui-même, et vous offre en quelque sorte la riche vie qu'il nourrit en lui. Il faut le suivre pas à pas, avancer sur le sable humide qui, alors, enfonce un peu. N'ayez peur. Le flot amolli tout au plus veut baiser vos pieds. Si vous regardez, vous verrez que ce sable n'est pas mort, qu'ici, çà et là, s'agitent nombre de retardataires que le reflux a surpris... Des petits poissons s'y cachent sur certaines plages. A l'embouchure des rivières, l'anguille frétille dessous et

fait de petits tremblements de terre. Le crabe, trop acharné au combat ou au repas, a voulu, mais un peu tard, rejoindre la mer. Sa fuite laisse à la surface une mosaïque étrange, le zigzag de sa marche oblique. Où cette ligne finit, vous le découvrez, blotti, qui attend la marée prochaine.

Parfois, il n'est pas nécessaire d'errer bien loin. On trouve tout en un point. L'océan s'amuse à faire dans le rocher creusé des océans en miniature, qui n'en sont pas moins complets, un monde de quelques pieds carrés.

On s'assoit, et l'on regarde. Plus on regarde longtemps, plus on voit de vies, d'abord inaperçus, qui se détachent.

On y resterait indéfiniment, si le maître, le souverain impérieux de la plage, ne vous en chassait par le flux. Demain, on y retournera. C'est l'école, c'est le muséum, l'interminable amusement pour l'enfant et pour la mère.

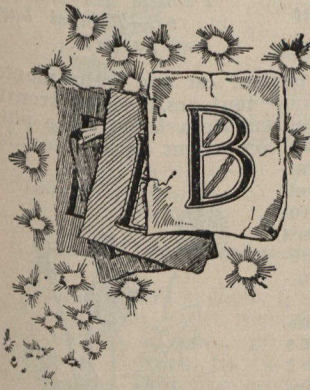




AU CANADA

# Les Plantes Communes

Par E. - Z. MASSICOTTE



Il y a des gens qui voudraient avoir l'idée de la botanique et, surtout, aimeraient à connaître les noms et les propriétés des plantes communes, des plantes qu'ils ont continuellement sous les yeux, mais ils en sont empêchés, ou parce qu'ils ont

perdu le goût de ceux qui n'étudient pas les plantes spécialement. Elles se remarquent dans la forme et la dimension des feuilles et dans la couleur des fleurs minuscules qui échappent presque toujours aux yeux inattentifs.

Les plantains sont recherchés seulement par les moutons dont ils améliorent la chair, dit-on.

Les médecins de France, disait Grimard, s'en servent contre les fièvres intermittentes et son eau distillée est employée pour les maux d'yeux. Le peuple, ici, en fait un vulnéraire en qui il place beaucoup de confiance. L'abbé N. Neuens, un disciple de Mgr Kneipp, a employé cette plante avec succès contre la phthisie, la diarrhée, la colique et l'influenza.

## LE CHIENDENT

*Famille des graminées.—Triticum repens.*

Le chiendent, ou la plante que nous appelons ordinairement de ce nom, et qui n'est autre qu'une espèce de froment nain ou rampant est fort commun dans les friches et autour des habitations. Les cultivateurs le détestent beaucoup parce qu'ils peuvent difficilement le détruire.

Le chiendent rend, cependant, des services; il est brouté par les animaux et ses racines longues servent à faire une tisane adoucissante, diurétique et rafraîchissante qu'on ne dédaigne pas en Europe. Dans certaines parties de la France, on en prépare même "une boisson alcoolique analogue à la bière". Enfin, on emploie "les racines du chiendent à la fabrication d'un papier blanc et solide".

## LE PLANTAIN

*Famille des plantaginées.—Plantago medice, et plantago major.*

Le plantain est du petit nombre des plantes privilégiées dont le nom est également accepté par les savants et par le peuple. Il est même adopté par les Anglais.

Il y a quatre espèces principales de plantain, mais les différences caractéristiques entre ces espèces sont peu apparentes pour

## LA RENOÛÉE AVICULAIRE OU HERBE À COCHON

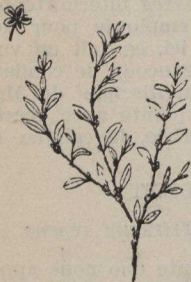
*Famille des polygonées.—Polygonum aviculare.*

La renouée aviculaire est cette plante que tout le monde appelle *herbe à cochon* et qui s'obstine à couvrir le sol, là où le chiendent a lâché pied. Sa devise pourrait être celle des

Anglais: "What we have, we hold", car une fois qu'elle s'est établie quelque part, elle y reste. Bien qu'on l'ignore généralement, cette plante fleurit, mais ses petites fleurs blanches ou roses sont si peu apparentes, qu'il faut une certaine habitude pour les distinguer.

"Quelle est la vertu de cette plante vulgaire, et pour quelles maladies peut-on l'employer?" Telle est la question que se posa un jour,

au cours d'une conférence, Mgr Kneipp, le célèbre curé de Woerishofen, et voici comment il y répondit: C'est le meilleur remède contre les calculs de la vessie et les maladies des reins. Pendant des années, j'ai étudié la renouée et j'en ai fait des essais; j'ai pu puis affirmer que c'est une plante excellente et qu'elle agit à coup sûr, même dans les cas les plus anciens et les plus enracinés.



Renouée aviculaire

tous, au moins d'aspect. Son épi de fleurs rosées, quelques fois verdâtres, est familier.

Peu de personnes savent ici, cependant, qu'elle est considérée, en médecine, comme "astringente et vulnérable; propre à nettoyer les plaies et à arrêter la gangrène".

Fulbert Dumonteil a écrit quelque part: "La pauvre renouée est la sœur ignorée du sarrazin, ce blé des contrées stériles."

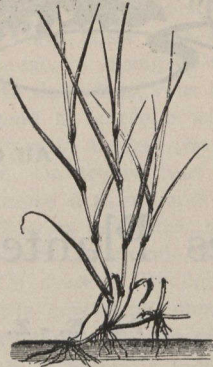
Ce qu'il y a de plus remarquables dans cette plante, c'est que toutes ses feuilles sont marquées d'une tache d'un rouge sombre au centre, ce que vous pouvez vérifier à la prochaine occasion.

A ce sujet, on ra-



Le plantain

conte la légende suivante: Une renouée avait poussé par hasard sur le Golgotha, au pied de la croix, le jour du crucifiement du Sauveur, et lorsqu'un soldat lui perça le côté avec une lance, le sang divin qui s'échappa de la blessure tomba sur les feuilles de la plante, qui depuis en ont toujours gardé l'empreinte.



Le chiendent

### LA BOURSE À PASTEUR

Famille des crucifères.—*Thlapsi bursa pastoris*.

La bourse à pasteur est une petite plante qui existe, presque toujours, là où l'on trouve le plantain et la renouée aviculaire. La plupart des gens la confondent même avec la

renouée aviculaire. Cependant, elle en diffère beaucoup. D'abord, ses feuilles sont légèrement découpées et poilues; ensuite, ses minuscules fleurs blanches sont disposées en grappes peu fournies; enfin, à la fleur, succède une petite bourse en forme de cœur qui contient la graine. Il suffit de remarquer cette particularité pour toujours reconnaître cette plante.

### LE PISSENLIT OU DENT-DE-LION

Famille des composées.—*Taraxacum dens leonis*.

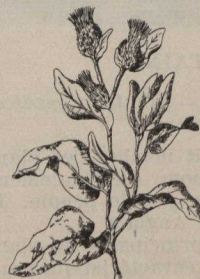


Le pissenlit

Qui ne connaît la splendide fleur orangée de la dent-de-lion ou pissenlit, qui plane fièrement sur une hampe élevée. Plante vivace s'il en est, elle se répand partout avec une facilité incroyable. Toutefois, on ne la considère pas comme nuisible, attendu que les vaches, les brebis et les chèvres la broutent bien; les



Renouée persicaire



La bardane

chevaux font exception. Aussitôt que les fleurs sont flétries, apparaissent les graines, munies de parachute qui par leur réunion forment une boule blanche que les vents s'amuse à transporter et disperser au loin, quand ce ne sont pas les humains ou les bêtes qui s'en chargent. Sem e u r s sans le savoir, l e s uns et les autres font l'œuvre de la divine Providence.

La *dent-de-lion* est une plante alimentaire recherchée, surtout au printemps, alors que ses feuilles tendres se mangent en salade. On emploie aussi ses racines pour en faire une sorte de café assez estimé. En médecine, on la dit diurétique et dépurative.

Dans certaine partie de la vieille mère patrie on lui a donné un nom joli : *Florion d'or*.



Bourse à pasteur

## LA BARDANE

Famille des composées.—*Lappa communis*.

A moins d'être aveugle, il vous est impossible de n'avoir point remarqué cette plante aux feuilles énormes, qui croît le long des routes et clôtures. La tige est grosse, mais sa hauteur n'est pas proportionnée à l'ampleur des feuilles, puisqu'elle atteint deux pieds à peine.

Ses petites fleurs rouges violacées sont réunies en capitules presque ronds. L'enveloppe florale est composée d'écaillés appliquées les unes sur les autres et terminées par un crochet. Aussi, gare aux bêtes et aux humains qui l'approchent après sa floraison; les passants sont certains d'avoir des toques à leurs habits et les animaux à leur toison.

Au point de vue médical, la bardane semble ignorée de nos compatriotes. Pourtant on la recommande comme dépuratif, sudorifique et diurétique. "Elle est utile dans le catarrhe pulmonaire chronique, le rhumatisme, la goutte, les maladies de la peau et les éruptions de mauvaise nature."

Mgr Kneipp professait le plus grand respect envers cette plante. Il lui avait donné une place d'honneur dans un jardin et il considérait que sa valeur était inestimable.

L'ACHILLEE MILLE-FEUILLE OU  
HERBE A DINDE

Famille des composées.—*Achillea mille-folium*

L'achillée mille-feuille présente ce fait rare que son nom scientifique est plus doux et beaucoup plus poétique que son nom populaire, en ce pays du moins. C'est peut-être pour cette raison qu'elle est une de nos plantes sauvages les plus dédaignées. Cependant, lorsqu'on la considère attentivement, on est forcé d'admettre qu'elle est plus jolie que plusieurs de ses sœurs. Très commune, elle pousse ordinairement dans les terrains secs, sur les bords des chemins et près des habitations. Sa fleur lilliputienne, plus souvent blanche, quelquefois rosée, est disposée en capitules et les capitules en un joli corymbe de un à deux pouces de diamètre. Les feuilles qui sont alternes et peu nombreuses, sont subdivisées à l'infini; ce qui a valu le nom de mille-feuille à cette plante. La variété rose est d'un effet charmant dans les jardins où on lui permet de pousser en touffe ou en bordure.

En France, on l'appelle vulgairement *herbe aux coupures* et *herbe aux militaires*; voilà pourquoi, sans doute, on en a fait l'emblème de la guerre. Comme question de fait, elle ne vaut rien, malgré sa grande réputation pour la cicatrisation des blessures, mais c'est un tonique amer que l'on emploie avec succès, pour calmer le système nerveux. Au Canada, on nomme le mille-feuille, *herbe à dinde*, parce que les cultivateurs l'emploient mêlé à du lait caillé pour nourrir les dindonneaux durant l'été.

LA CHICOREE  
SAUVAGE

Famille des composées.—*Cichorium intibus*.

Combien de fois avez-vous passé près de cette jolie fleur, aux pétales gentiment et uniformément dentés, comme si quelque fée avait voulu ajouter à leur grâce!

Outre la réelle beauté de ses fleurs, cette plante peut être rangée parmi celles que l'on considère comme utiles. C'est sa racine torréfiée qui produit le succédané du café le mieux connu et le plus employé. La médecine usuelle l'emploie comme apéritif, laxatif et fébrifuge. Enfin, par sa culture on a obtenu les espèces de chicorée que l'on mange en salade ou cuite comme les épinards.



Le mille-feuille



La chicorée

A propos de la couleur de sa fleur, Alphonse Karr écrivait : " Il y a très peu de fleurs bleues. Le bleu pur est un privilège que, à quelques exceptions près, la nature n'a accordé qu'aux fleurs des champs et des prairies. La nature est avare de bleu : le bleu est la couleur du ciel, elle ne la donne qu'aux pauvres, qu'elle aime avant toutes les autres."

#### LE BOUTON D'OR OU RENONCULE ÂCRE

Famille des renonculees.—*Ranunculus acris*.

Le bouton-d'or fleurit tout l'été ; il fait le désespoir du cultivateur et la joie de l'artiste. Du mois de mai au mois d'octobre, il montre fièrement sa corolle dorée et vernissée un peu partout. Aucun endroit ne lui fait peur, et il nargue presque la froidure. Provancher, notre illustre botaniste, nous assure que cette renoncule est d'une telle rusticité, qu'il l'a vue épanouir ses fleurs après des froids de 6 et 7 degrés, en automne.

C'est à tort qu'on la nomme *marguerite jaune* et *mountarde*.

Le bouton d'or qui, en langage scientifique, porte le nom de renoncule âcre, habite aujourd'hui l'Europe, le Nord de l'Asie et de l'Amérique, et croît même sur les hautes montagnes. Cultivé dans les jardins, il produit le bouton d'or à fleurs doubles.

On l'emploie en médecine pour son "action rubéfiante, vésicante et même caustique."

En général, toute renoncule renferme un principe vénéneux et est dangereuse tant pour les hommes que pour les animaux.

#### LA MARGUERITE

Famille des composées. — *Chrysanthemum leucanthemum*.

Alors qu'est étalée l'immense nappe verte des plantes qui grandissent sur toute cette terre septentrionale, que la phléole, les blés, les avoines et les seigles préparent en secret la moisson blonde de la fin d'été, les jolies marguerites répandent leurs troupes de vierges folles farandolant aux moindres brises et chantant de douces choses aux amoureux.

Hélas ! pourquoi faut-il que cette plante soit devenue exécrable par la facilité avec

laquelle elle se multiplie ?

La marguerite fait partie de l'aristocratique genre des chrysanthèmes, et lorsqu'on lui donne quelques soins, elle acquiert vite une splendeur qui justifie bien les anciens de l'avoir considérée comme la perle des champs.

Un de nos poètes, Léon Lorrain, lui a consacré les gracieux vers suivants :

Marguerite des champs, votre corolle blanche  
Est faite de beauté, de grâce et de candeur,  
En groupes gais, joyeux, chantant sous la  
splendeur  
D'un firmament d'azur où le soleil se penche,  
Les jeunes filles vont se mêler parmi vous.  
Elles ont des yeux clairs, des fronts purs, des  
cœurs doux ;  
Vous les reconnaissez, ce sont vos sœurs ai-  
mées...

NOTE DE LA DIRECTION.—L'auteur de la charmante petite leçon de botanique que l'on vient de lire, a publié, autrefois, *Cent fleurs de mon herbier*, un ouvrage dont je conseille la lecture à tous ceux qui sont quelque peu botanistes. Aux autres, qui ne le sont pas encore, peut-être parce que toute science à grands mots les effraye, je dirai : N'ayez crainte, la botanique n'a rien de rébarbatif, si vous vous y initiez par la voie d'ouvrages clairs, attachants, peu compliqués. Il y a deux ans, dans le *Samedi*, notre collaborateur *Mistigris* publia sur le sujet un article qui convainquit beaucoup de timides et les gagna à l'étude de la botanique, à titre d'amateurs.

"La botanique, a dit quelqu'un, est une noble science, et l'homme qui y excelle a des jambes plus longues, des bras plus forts, des yeux plus voyants que le commun des hommes."

Il y a deux mondes infiniment peuplés où l'on est perdu comme en des déserts sans fin, avec l'angoisse de ne pas savoir, si l'on n'y a pas de guide et des points de repère où l'on se repose d'un pied sûr : le monde des plantes et le monde des astres. Que vous dit donc le ciel le plus brillamment étoilé, dans une limpide soirée, si dans le fouillis diamanté vous n'avez aucun nom à mettre sur les archipels d'étoiles, si vous ignorez les constellations, si telle grande étoile rouge



Le bouton d'or



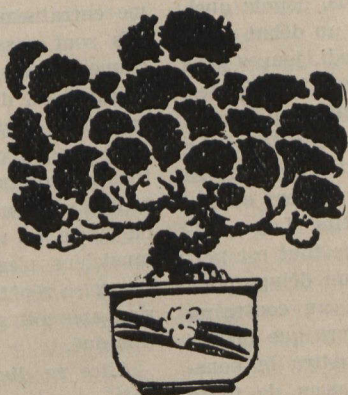
La marguerite

ne vous dit rien sinon qu'elle est rouge, telle autre jaune d'or sinon qu'elle est jaune, en un mot si vous n'avez aucune idée de la géographie céleste? Ainsi le monde des plantes. Au moins chacun de nous connaît-il la plupart de celles qui sont cultivées pour les besoins de l'homme. C'est un honnête bagage. Les céréales, les légumes du potager, les plantes fourragères, les arbres à fruit, les essences de nos haies et de nos forêts, les plantes d'ornement, tout cela nous fait un cercle de connaissances dans la familiarité desquelles la plupart d'entre nous se contentent de vivre; quelques-uns en connaissent plus ou moins de médicinales, plus ou moins de parasites à chasser de nos cultures, plus ou moins de vénéneuses dont il faut éviter la fréquentation.

C'est cela, vous connaissez les plantes de chez vous, hors quelques milliers qui poussent dans les chemins, le long des fossés, dans la forêt sous bois, comme vous connaissez tous les habitants de votre village,

où vous avez un nom à mettre sur tout visage que vous rencontrez. Mais loin de votre petit coin, vous ne connaissez plus personne. Les gens ne vous sont plus que foule indifférente et anonyme. Et si ce sont d'autres arbres que ceux de vos enclos, d'autres essences que celles de votre forêt, d'autres plantes que celles de votre culture, vous êtes désorienté, vous ne savez plus. Le botaniste sait, lui. A des signes certains il reconnaît, le moindre végétal, voit à quelle espèce, à quelle famille il appartient, quels sont, comme on dit, ses tenants et ses aboutissants.

Ayez donc quelques rudiments de botanique si vous voulez jouir pleinement de la campagne quand vous y allez, et si vous n'avez pas un compagnon qui vous éclaire d'un mot les menus problèmes que la nature vous pose à chaque pas. C'est ennuyeux d'être traité d'ignorant par elle et de sentir qu'elle a raison.







# Amour Villageois

( Nouvelle canadienne inédite )

Par DAMASE POTVIN



LES foin sont terminés et les moissons sont rentrées. Pour se délasser de leurs fatigues, les jeunes gens du village de Saint-Firmin, sis gentiment sur les bords du Saguenay, ont décidé un grand pique-nique pour le dernier dimanche d'août.

Pas loin de la rivière, sous les grands pins, il y a un endroit idéal. On a résolu d'en faire le rendez-vous de la joyeuse troupe. Tel qu'il est avec son revêtement de verdure, son gazon frais et mousseux et, par-dessus, comme un dais superbe, les vigoureuses branches des arbres qui, en haut, par-ci par-là, laissent entrevoir des morceaux de ciel, grands à peine comme des mouchoirs, cet éden a vraiment fort bon air... Mais, depuis quelques jours, le temps, radieux au début de la semaine, s'est gâté et, le samedi, jeunes gens et jeunes filles sont pris de vives inquiétudes. De gros nuages et un vilain vent qui fouette la figure menacent de contrarier la fête; par surcroît, quelques larges gouttes de pluie se mettent à tomber, le soir, au moment où s'achèvent les derniers préparatifs. Les pessimistes aussitôt de déclarer que tout est perdu et qu'il faut s'attendre à un déluge pour le lendemain. Les optimistes, au contraire, assurent que cette averse ne fera que rafraîchir l'atmosphère, qu'elle "abattra la poussière" et, qu'enfin, il n'y aura pas eu de toute la saison plus belle journée.

Le dimanche se lève, gris, morose.

—Qu'est-ce que nous vous disions! s'écrient les mauvais prophètes.

—Attendez jusqu'à midi, répliquent les autres.

En effet, dans la matinée, le temps s'ar-

range peu à peu, les nuages se dissipent, le soleil luit dans un ciel pur et, à midi, il n'y a plus la moindre petite brume.—C'est une de ces journées d'été, toutes de lumière et d'azur.

\* \* \*

Alice attend avec impatience l'ouverture de la fête où elle compte briller, au milieu de ses compagnes, comme un soleil parmi les étoiles. Jeanne, au contraire, se sent bien moins porter à la joie et préférerait mille fois rester paisiblement chez elle...

Il est deux heures. Un cercle de gamins, d'hommes et de femmes entourent la "clarière" choisie pour la fête. Jeunes gens et jeunes filles viennent d'organiser une danse... déjà, tous les couples s'élancent dans le même entrainement. Cette fois, les plus craintifs sont rassurés au sujet du temps. Le calmé délicieux de l'atmosphère, la belle clarté du soleil d'août, répandue en larges nappes sur le paysage des Laurentides bleu sombre, sur les champs blondissants, pénètrent tous les cœurs d'une intime allégresse. Aussi, toute l'après-midi, on s'en donne à cœur-joie; on danse, on rit, on chante. Le répertoire des musiciens n'est pas riche, les mêmes morceaux se répètent souvent: qu'importe, on ne s'en aperçoit guère et le plaisir n'e nest pas diminué.

Alice se distingue par son entrain et sa gaîté, par son rire qui sonne haut, par l'originalité de son costume. Parmi les garçons, c'est à qui obtiendra ses bonnes grâces. Elle ne les accorde, du reste, qu'à bon escient et Henri est décidément parmi les favorisés. Elle a déjà dansé trois fois avec lui; elle a bu, en entier, le verre de limonade qu'il lui a apporté; enfin, elle s'est mise pour lui en

frais de toutes sortes d'amabilités, faisant de l'esprit, écoutant avec plaisir les flatteries qu'il lui débite :

—Vous êtes jolie comme un cœur, aujourd'hui!

—Aujourd'hui seulement?

—Non, tous les jours, et vous le savez bien; mais aujourd'hui particulièrement.

—C'est vrai!... Je vous plais?

—Comment pouvez-vous me demander cela?

—Vraiment!

Et leurs regards se croisaient, et Henri commençait à perdre la tête.

Ah! sa pensée était bien loin de Jeanne qui, dans sa robe toute simple, sans la moindre garniture, rien qu'avec un géranium dissimulé dans les plis de son corsage, était cependant mille fois plus séduisante, par sa grâce modeste et sa fraîcheur de fleur sauvage, que la coquette Alice dans tous ses atours.

Appuyé sur un gros arbre, Georges suivait le manège d'Alice avec un dépit dont il s'efforçait de ne rien laisser paraître. Il ne perdait pas des yeux la jeune fille lorsqu'elle dansait ou causait avec Henri et s'acharnait à vouloir comprendre, au jeu des lèvres, ce qu'ils se disaient.

—Ah! elle agit de cette façon, marcottait-il, entre ses dents. Eh! bien, je vais lui montrer que je peux me passer d'elle.

Et il prit un malin plaisir à s'occuper des autres jeunes filles, de Jeanne en particulier, aussi délaissée que lui, et qui commençait à se demander, de son côté, si Henri, par ses attentions auprès d'Alice, se moquait d'elle.

\* \* \*

Georges et Alice se connaissaient depuis l'enfance. Les terres de leurs familles se touchaient. Les deux enfants avaient joué ensemble souvent pendant que leurs parents travaillaient aux champs ou, le soir, durant les veillées d'hiver, quand on causait auprès du feu. En ce temps-là, Georges était un petit bonhomme timide, rêveur, impardonnalement naïf. Alice était une fillette avec des cheveux blonds comme des épis mûrs et des yeux bleus qui regardaient franc. Les amitiés d'enfance ne durent pas toujours; elles subissent souvent même de tristes catastrophes quand vient l'âge où un sentiment plus profond, plus tendre vient les rem-

placer. On se connaît bien, mais on ne s'entend guère. Tels s'accordaient à merveille à creuser des trous dans le sable chaud ou à chasser des papillons aux ailes de velours, qui s'embrouillent et s'emmêlent de la plus déplorable façon quand une fois le petit Cupidon est venu se mêler au jeu. Le petit malheureux manie mal le cerceau et, s'il va bien à percer les cœurs, il est fort maladroit quand il s'agit de poursuivre les papillons... Donc, on avait joué ensemble et on avait bien quatorze et quinze ans quand, un bon matin, on laissa aux petites sœurs et aux petits frères, l'une, les poupées et les berceaux, l'autre les chevaux de bois et le soin de dénicher les merles. Quand on est petite fille et qu'on a vu quatorze fois fleurir les lilas, on a bien d'autres occupations, vraiment, que d'habiller une poupée, surtout quand par surcroît, on a sous la main, déjà, un grand jeune homme, bien fait, qui vous regarde avec des yeux qui en disent plus long que la bouche et qui pourrait fort bien faire un petit mari plus tard. Alors, de l'un et de l'autre côté, on ose plonger son regard dans le mystérieux avenir et ce que l'on en fait de ces rêves particulièrement doux de félicité à deux...

On dit que l'amour immodéré de la poupée développe la coquetterie chez les petites filles, devenues grandes. Nous n'en savons rien... Le fait est que, jusqu'à quatorze ans, Alice avait follement aimé sa poupée et que le jour où elle la remit solennellement entre les bras d'une sœurlette de cinq ans, elle devint affreusement coquette, ambitieuse, ne rêvant plus que chiffons, dentelles et rubans, que foyer bien meublé et mari au gousset grassement garni. A mesure qu'elle grandissait, elle devint détestable; elle n'ambitionna plus rien moins que de devenir une grande dame, de porter des bijoux et d'aller au bal, dans quelque ville.

A ce compte, le pauvre Georges pouvait faire son deuil de sa petite amie d'enfance. Pauvre, timide, n'ayant jamais caressé d'autre ambition que celle de remplacer, un jour, son père sur la ferme, Georges était loin de réaliser toutes les qualités du Prince Charmant que rêvait Alice. Aussi quand vint le temps des tendres aveux, Georges en resta à ses frais d'éloquence. Alice lui tourna le dos et éclatant de rire, lui cria :

—Ah! mais, tu sais, nous avons bien le temps de penser à ça!

Et pourtant, elle y pensait sérieusement, à *ça*, la rusée; mais Georges n'était pour rien maintenant dans ses projets.

Alice avait une amie qui s'appelait Jeanne et qui était son vivant contraire. Douce, aimante, avec des goûts simples, comme il convient aux filles de cultivateurs, le seul roman que Jeanne ébauchait était d'imaginer, à la place de la chaumière classique, un modeste logement, bien propre, où elle enfouirait tranquillement son amour comme dans le seul nid qui lui convienne.

—C'est une sottie, disait Alice, quand elle parlait de Jeanne.

Or, cette sottie de Jeanne était courtisée depuis déjà longtemps par un jeune homme dont le caractère était loin de s'allier à la douceur et à la modestie de cette humble fille. C'était Alice au masculin. Il s'appelait Henri, jouissait de quatre années d'étude commerciale, avait voyagé aux Etats-Unis et avait vu des villes, ce dont il ne manquait jamais de se vanter. Grâce à un petit pécule qu'il avait pu amasser au cours de ses pérégrinations, il s'était lancé, comme il disait, dans le commerce à Saint-Firmin; il possédait à lui seul une boutique où il vendait de tout et faisait compère compagnon avec le notaire, le maire et le médecin. C'était suffisant pour qu'un tel héros logeât tout entier dans la cervelle d'Alice. Elle commença par jalouser Jeanne au point de la haïr, puis, fit tout ce qu'elle pût pour se faire remarquer d'Henri. "Je l'aurai, celui-là, se disait-elle; voilà le mari qu'il me faut. Quant à Jeanne, eh! bien, elle n'aura qu'à se jeter sur Georges... en voilà deux, certes, qui iraient bien ensemble. Ah! mais, c'est que leur foyer va nous donner une bonne idée du royaume du silence! Jeanne qui ne dit jamais deux mots de suite... Georges qui ne parle qu'avec ses yeux... Ah! Ah! Ah!..."

Arriva la fête du mois d'août.

\* \* \*

L'après-midi s'était écoulée. Le soleil, baissant derrière les Laurentides, arrêta la fête un moment. On commença à rentrer dans le village où les cheminées fumaient. Autour des maisons, une odeur de bonne cuisine se répandait. Chacun s'en fut souper affamé par l'exercice et le grand air. Henri accompagna Alice chez elle, sans plus songer à Jeanne.

—Je ne me soucie guère de manger seul

chez moi, dit Georges à Jeanne. Si tu étais gentille, tu m'inviterais, ajouta-t-il en riant.

Georges s'était enhardi considérablement à la fin de la fête.

—Quelle idée! répondit Jeanne; non, mais, si ça peut te faire plaisir... Ce sera maigre, tu sais!

—Oh! accepté; et sans plus de cérémonie.

Dans la vieille cuisine doucement éclairée par les derniers rayons du soleil couchant, la table était servie et la mère de Jeanne avait préparé, en prévision de quelque visite toujours possible à la campagne, tout un plat de merveilles croquantes et dorées dans le sucre. Le pain frais était doré aussi dans sa corbeille; et le beurre sentait bon, et le café remplissait la pièce de son arôme.

—Toujours des gâteries, dit Jeanne à sa mère, en l'embrassant.

Tous trois se mirent à table. Le délicieux repas, que prit Georges, ce soir-là! Comme toutes choses lui semblaient bonnes; comme il se sentait bien dans cette cuisine hospitalière et comme Jeanne lui paraissait jolie avec sa robe blanche et le géranium dont le parfum venait jusqu'à lui. Il mangeait avec grand appétit, causait avec entrain et n'avait d'yeux que pour Jeanne.

Elle, souriait gentiment.

—Voyons, disait Georges, n'était-ce pas une charité que de m'héberger? Croiriez-vous, madame Marie, que Jeanne hésitait à m'inviter! Et il riait de bon cœur.

—Mais oui, répliquait la jeune fille... Ce n'était pas tout-à-fait facile pour moi.

La mère les regardait, assis l'un près de l'autre; elle ne pouvait s'empêcher de trouver qu'ils allaient bien ensemble. Un peintre de genre eût trouvé dans cette simple scène le sujet d'un ravissant tableau. La cuisine avec sa haute cheminée, noire de suie; les braises mourantes... Par la fenêtre, quelques cimes d'arbres et un coin de ciel. Près de la table, une vieille femme au visage serain et ces deux jeunes gens faits, semblait-il, pour se comprendre. C'était comme l'emblème d'une vie heureuse dans la paix des champs.

Comment, vraiment, Georges et Jeanne ne s'étaient-ils pas compris plus tôt!

\* \* \*

En cette fin de joyeuse journée, on avait organisé une "sauterie" dans la maison la

plus spacieuse du village. Huit heures sonnaient, le bal allait commencer. La nuit tombait splendide après un jour splendide. Les parfums de la terre étaient plus pénétrants. A l'occident, le ciel, encore ensanglanté par l'agonie du soleil, s'étoilait déjà. Les pépieux des oiseaux étaient plus désirants ; l'odeur forte de la campagne brûlée grisait et, à mesure que tombait le soleil, la paix suprême des choses enveloppait le village d'une douceur molle. De nouveau la danse tournoyait ; les fenêtres étaient ouvertes et un air frais y pénétrait, exquis.

Comme durant l'après-midi, Henri et Alice étaient ensemble et la jeune fille redoublait de coquetterie. Cette fois, son plan était arrêté ; elle avait sacrifié Georges définitivement. Etre la femme de ce pauvre sire, jeûner d'un bout de l'année à l'autre, lui sacrifier sa jeunesse et sa beauté, jamais, jamais, elle ne se résignerait à cela ! Et maintenant qu'elle avait pris cette décision, elle déployait toutes ses grâces pour achever de séduire Henri qui lui semblait devoir faire un mari fort convenable... De son côté, Henri était déjà plus qu'à moitié pris. Dans l'ombre propice du soir, parmi les parfums qui l'enivraient, il serrait plus étroitement le bras d'Alice contre lui ; et les yeux de la jeune fille brillaient dans l'obscurité, l'enveloppaient d'amoureux effluves... Jeanne ! comment avait-il pu penser à cette petite Jeanne insignifiante ! Jolie, elle l'était, sans doute, à la façon d'un trône fleuri ; mais rien de piquant, rien de joyeux, rien qui nous mit la cervelle à l'envers. Non, il n'était pas fait pour passer sa vie avec cette compagne bonne, lui, désireux d'imprévu et de mouvement. Et il la sacrifiait, lui aussi, avec la même insouciance, tout entier à son nouveau caprice.

\* \* \*

Alice avait chaud.

—Il faut que je me repose un instant, dit-elle, je n'en peux plus.

Elle s'assit et Henri courut lui chercher de la limonade. Elle, ravie, s'éventait lentement, entrevoyant, déjà, les lumineuses perspectives de royauté villageoise.

—Eh ! bien, tu t'amuses joliment à ce bal !

C'était la voix de Georges ; et le jeune homme était debout à côté d'elle. Il n'avait

pu résister au désir de venir faire une leçon à son amie d'enfance.

A sa vue, Alice fronça les sourcils, ennuyée ; si Henri allait revenir ! Mais un regard jeté du côté où se donnaient les rafraîchissements la rassura. Le buffet rustique était encombré. Georges répéta :

—Oui, il me semble que tu t'amuses !

—Eh ! bien, oui... Je suis libre, n'est-ce pas

—Libre ? cela dépend... pour qui me prends-tu donc ?

—Pour un homme qui a envie de me faire une scène... Mais je ne suis pas fille, tu sais, à supporter ces manières-là.

—Enfin, reprit Georges, y a-t-il eu de l'amitié entre nous, oui ou non ? Et pourquoi me laisses-tu ainsi de côté pour ne t'occuper que d'un autre ? A peine as-tu voulu m'accorder une danse, cette après-midi, et encore !... A présent, j'en ai assez, et je veux savoir ce que tu jongles.

Il s'animait, parlait haut. Les amoureux ont de ces entêtements ; ils ne laissent pas ainsi s'enfuir l'objet de leur amour sans récriminer un peu. Et puis, comme les naufragés, ils conservent toujours l'espérance.

—Un peu plus bas, je te prie, dit Alice. Inutile de mettre les gens au courant de nos affaires... Oui, c'est vrai que nous nous sommes fréquentés autrefois, que nos parents avaient formé des projets d'avenir sur nous ; mais à quoi cela m'engage-t-il et pourquoi me croirais-je tenue à ne m'occuper que de toi ? Nous ne sommes pas fiancés, que je sache !

—Non... heureusement.

Il se fâchait, la colère lui montait aux lèvres.

—Heureusement?... C'est tout ce que tu avais à me dire ? Vraiment, je suis charmée de savoir combien tu tenais à moi !

—J'y tenais... Mais j'ai fait des réflexions...

—Eh ! bien, garde-les pour toi, si elles sont aussi charmantes que celle que tu viens de faire. Vrai, je crois que nous allions faire une grosse bêtise tous deux. Séparons-nous pendant qu'il en est temps encore...

—Et pendant que tu as quelqu'un d'autres sous la main. C'est ce que tu pensais, n'est-ce pas ?

—Pourquoi pas ?

—Allons ! je comprends et, ma foi, je serais bien fou de te regretter. Epouse-le ton

Henri... Parbleu! ce ne sont pas les cloches de ton mariage qui me feront pleurer.

Et il s'en alla.

—M'en voilà débarrassé, se dit Alice; en vérité, j'en avais déjà trop.

\* \* \*

Henri, de son côté, avait rencontré Jeanne qui le cherchait elle-même.

—Je voudrais te dire deux mots, avait commencé la jeune fille. Oh! n'aie pas peur... ce ne sera pas long... Tu veux te détacher de moi?... ne nie pas. Je sais à quoi m'en tenir... Eh! bien, épouse celle que tu aimes...

—Comment, tu me renvoies, Jeanne!

—Allons! ne fais pas l'étonné. Séparons-nous et restons bons amis.

Il ne trouva rien à redire et, stupéfait, transporté, s'en alla rejoindre Alice.

—Pardonnez-moi; je vous ai fait attendre... c'est qu'il y avait tant de monde. Cette limonade est-elle buvable?

—Excellente, puisque c'est vous qui me l'offrez.

—Bien vrai!... On étouffe ici. Sortons, voulez-vous?

Elle prit son bras. Ils s'en allèrent à travers les prés moites de rosée, argentés par les rayons stellaires. Les treffles embaumaient, les ruisselets susurraient au milieu des mousses. Henri serrait le bras d'Alice. Il était fou de la coquette fille et nageait dans le rose de se savoir libre. Elle, s'appuyait sur lui, attendait les paroles qu'il devait prononcer.

—Je vous aime, Alice; il faut que vous soyiez ma femme.

Le triomphe de la jeune fille était grand. Des champs, de l'argent, des servantes, tout ce qu'elle voudrait en fait de toilettes et de fantaisies, elle aurait tout cela! Maintenant, elle allait être riche. Mais, habile, elle sut cacher sa joie. Henri ne serait facile à conduire qu'en autant qu'on lui tiendrait la dragée haute. Il s'agissait de commencer tout de suite.

Effrayé de son silence, Henri répéta :

—Dites, Alice, que vous serez ma femme.

Elle dégagea sa main.

—Non! non... murmura-t-elle; y songez-vous, monsieur Henri, une pauvre fille comme moi!...

—Si, si; il le faut, je vous aime trop!

—Je ne peux pas.

—Mais je vous adore, Alice, dites oui, je vous en prie, dites oui...

Elle soupira, comme en se résignant, et laissa tomber le oui demandé... Ils rentrèrent; lui, si fier que personne ne s'y méprit. La nouvelle courut de bouche en bouche.

—Allons! dit quelqu'un, Henri est pris. Pauvre garçon! elle lui en fera voir de belles!...

—Et Jeanne?... et Georges? ajouta un autre.

\* \* \*

Georges et Jeanne, eux aussi, avaient marché dans les prés, sous l'illumination diamantée du ciel... Ni l'un, ni l'autre ne regrettait rien. Des deux côtés, la rupture devait s'accomplir, et elle s'était faite sans repentir ni souffrance. Au contraire, une délicieuse impression de soulagement remplissait leur cœur. Ils respiraient à pleins poumons, l'air balsamique de la nuit; ils trouvaient la campagne plus belle, le ciel plus vaste;—un épanouissement s'était fait en eux. Bien des fois, ils avaient admiré la splendeur nocturne, jamais ils ne l'avaient senti comme cette nuit-là; bien des fois, le souffle des Laurentides avait caressé leur front, jamais ils ne l'avaient trouvé si vivifiant et si pur... D'abord, ils ne se parlèrent pas. Leurs pensées, encore en tumulte, ne pouvaient s'exprimer; ayant trop de choses à se dire, ils se taisaient. Doucement, d'un pas rythmé, ils descendaient sur la rivière dont, en bas, la voix toujours chantante montait à peine saisissable. Un calme ineffable régnait sur la campagne. La rosée mouillait leurs yeux. Et peu à peu, la lumière se faisait, éclatante, en eux. A présent qu'aucune habitude ne les tenait plus, ils allaient librement l'un vers l'autre. Jeanne se disait qu'elle avait été folle de croire à l'amour d'Henri, que si elle avait mené son erreur jusqu'au bout, elle en eût cruellement souffert, qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne l'avait jamais aimé et qu'ils s'étaient trompés tous deux. Georges songeait qu'Alice s'était joué de lui, mais qu'au moins, il s'était repris; qu'elle n'avait rien de ce qu'il espérait de celle qui devait partager sa vie et que lui non plus ne lui convenait en rien... Un sentiment leur venait à tous deux, vague d'abord, puis, de plus en plus précis, qu'ils avaient bien tardé de se com-

prendre et que c'était beaucoup de temps perdu pour le bonheur... Ils étaient heureux à présent. Leur jeunesse n'avait rien à craindre; elle s'étendait devant eux comme une route blanche dont on ne voyait pas la fin.—Il était assez tôt pour être heureux. Oh! la divine félicité; oh! le sûr amour qui allait être leur partage; et comme leur cœur battait bien du même battement!

—Jeanne, murmurait Georges tout bas.

Elle se pencha vers lui. A demi fêtré, le géranium odorait encore. Les yeux de la jeune fille étaient noyés d'une douceur passionnée. Lui, se sentait assez riche, assez puissant, assez béni.

—Jeanne, n'est-ce pas que tu m'as deviné

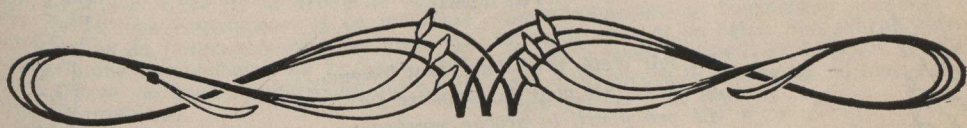
Elle le regarda. Elle était pleine d'espoir et d'assurance.

—Oui... toute la vie!

On parlait encore d'eux, quand à leur tour, ils rentrèrent dans le bal. Henri et Alice s'étaient remis à danser, folâtres comme deux papillons. Georges et Jeanne n'avaient rien de cette étourdissante gaieté, de ce bonheur tout en dehors. Mais quel rayonnement sur leur visage, et de quelle forte étreinte ils se serraient la main!

On comprit tout de suite et ce ne fut qu'une voix dans l'assemblée:

—Ils auraient dû commencer par là... mais tout est bien qui finit bien! déjà?... N'est-ce pas que nous nous aimerons toute la vie?...

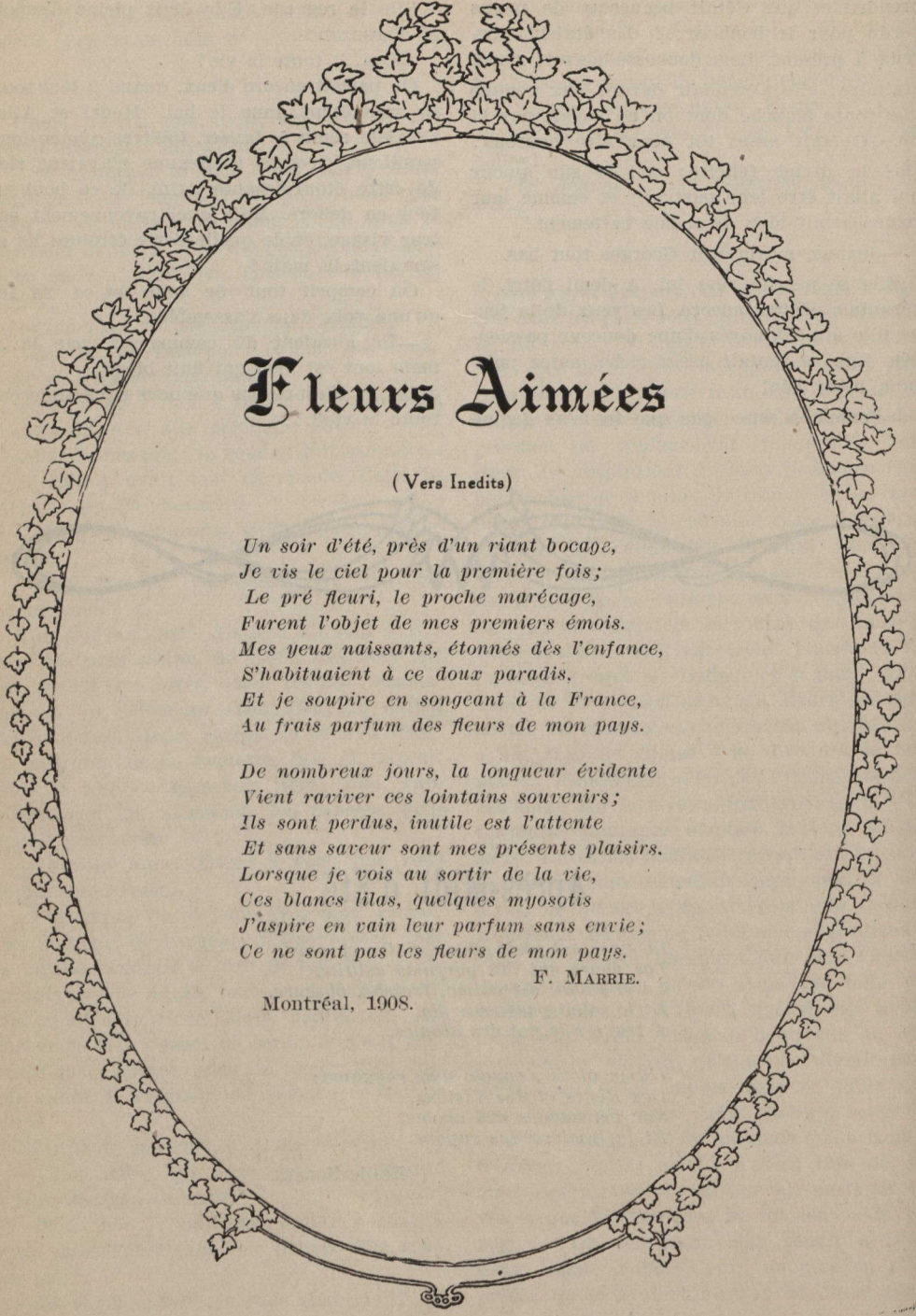


## Après-Midi d'Été

*Le vase est plein d'eau claire et pure,  
Les fleurs ont des parfums subtils,  
La chambre est calme, fraîche, obscure,  
Et le soleil passe ses fils  
A travers le flot des atomes.*

*L'âme alors s'envole aux royaumes  
Des Rêves et des Visions,  
Sur les nuages des aromes  
Et la lumière des rayons.*

Emile SOLARI.



# Fleurs Aimées

(Vers Inédits)

*Un soir d'été, près d'un riant bocage,  
Je vis le ciel pour la première fois ;  
Le pré fleuri, le proche marécage,  
Furent l'objet de mes premiers émois.  
Mes yeux naissants, étonnés dès l'enfance,  
S'habituèrent à ce doux paradis,  
Et je soupire en songeant à la France,  
Au frais parfum des fleurs de mon pays.*

*De nombreux jours, la longueur évidente  
Vient raviver ces lointains souvenirs ;  
Ils sont perdus, inutile est l'attente  
Et sans saveur sont mes présents plaisirs.  
Lorsque je vois au sortir de la vie,  
Ces blancs lilas, quelques myosotis  
J'aspire en vain leur parfum sans envie ;  
Ce ne sont pas les fleurs de mon pays.*

F. MARRIE.

Montréal, 1908.



# The Daily Nugget

Par MISTIGRIS

ARRIVANT en 1885, à Calgary, au pied des Montagnes Rocheuses, une de mes plus fortes surprises fut de savoir qu'on y publiait un journal quotidien : *The Calgary Herald*, bien fait comme rédaction, publiant un excellent résumé des nouvelles fournies par la Presse Associée et à peu près tout ce qu'il importait de savoir sur l'insurrection du Nord-Ouest que nous avions mission d'enrayer. L'ère de la débauche de papier n'était pas commencée et ce n'étaient pas les gens du *Calgary Herald* qui auraient consacré une demi-colonne au pedigree d'un chien écrasé, ou à une catastrophe qui avait failli se produire.

Mais cet étonnement fit place à de la pure stupéfaction quand, arrivant à Macleod, j'y vis publier un fort convenable journal hebdomadaire, imprimé avec de bons caractères sur du papier excellent. Ma pensée va tous les jours à ce petit *weekly* si propre, si bien agencé, chaque fois que je tire de mon courrier des hebdomadaires publiés dans certaines villes de la province de Québec, avec des caractères qui semblent dater de Guttemberg et sur du papier buvard. Et pourtant, ces villes d'ici ont des populations assez fortes et elles existent depuis déjà des siècles. Or, Macleod n'avait que quelques années d'existence; sa population, très bigarrée, évoluait entre 100 et 600 âmes, selon que c'était ou que ce n'était pas jour de paye.

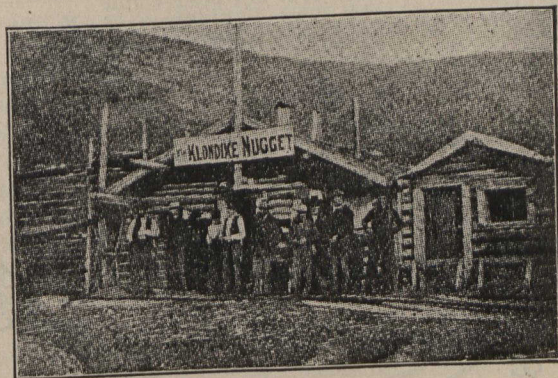
J'ai écrit dans la *Presse*, en 1885, qu'une ville se trouvait fondée dans le Far West, quand se trouvaient réunies, sur cer-

tain point, une table de *pool* portative, un nombre suffisant de bouteilles de Bourbon Whisky et quelqu'un pour gérer les deux choses.—j'aurais dû ajouter : un matériel d'imprimerie.

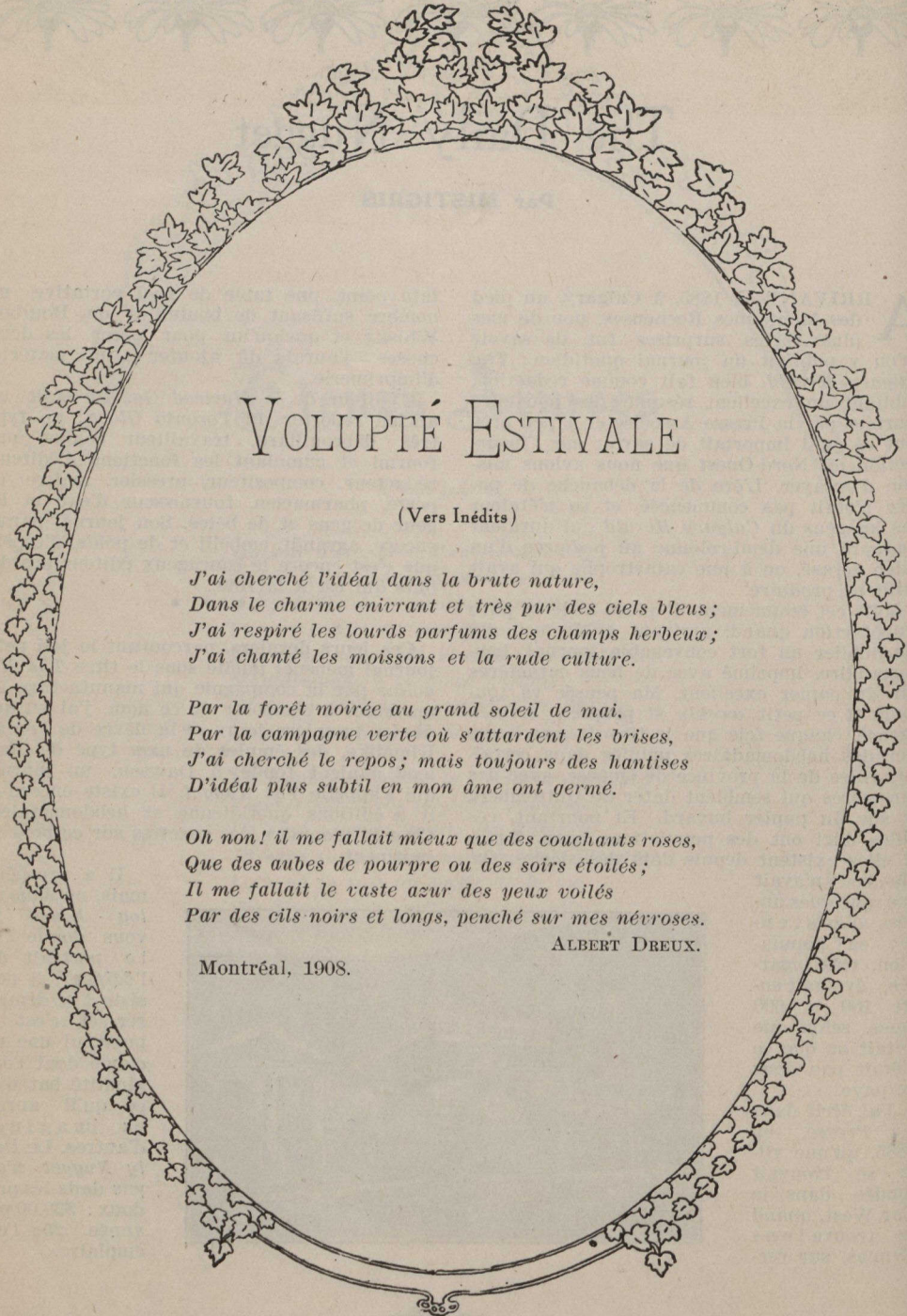
L'éditeur de la *Macleod Gazette* était un ancien reporter du *Toronto Globe*: un type très débrouillard, travailleur comme une fourmi et cumulant les fonctions d'éditeur, rédacteur, compositeur, pressier, maître de poste, pharmacien, fournisseur d'eau et logeur de gens et de bêtes. Son journal paraît encore, agrandi, embelli et de poids. J'espère que c'est encore le courageux éditeur des débuts qui est à la roue.

Ces jours derniers, parcourant le joli petit journal mensuel publié sous le titre *The Monoline* par la compagnie qui manufacture les machines à composer de ce nom, j'ai vu que dès les premiers jours de la fièvre de l'or au Klondike, des émules de mon type de Macleod avaient fondé, à Dawson, un journal qui s'appelle *The Nugget*. Il existe encore et il a éditions quotidienne et hebdomadaire. C'est la pionnière des gazettes sur ce bout du continent.

Il a prospéré, mais, né dans un *log-house* (je vous donne ici le portrait de l'édifice), il persiste à y demeurer et c'est là pour lui une réclame dont l'originalité bat tout ce qu'il aurait pu imaginer d'autres. Le *Daily Nugget* n'est pas dans les prix doux : \$30.00 par année, 25c l'exemplaire.







# VOLUPTÉ ESTIVALE

(Vers Inédits)

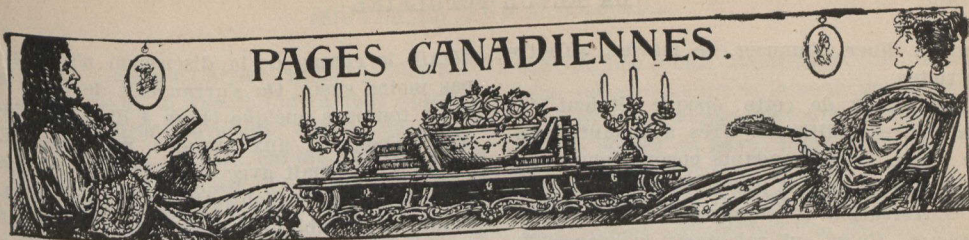
*J'ai cherché l'idéal dans la brute nature,  
Dans le charme enivrant et très pur des ciels bleus;  
J'ai respiré les lourds parfums des champs herbeux;  
J'ai chanté les moissons et la rude culture.*

*Par la forêt moirée au grand soleil de mai,  
Par la campagne verte où s'attardent les brises,  
J'ai cherché le repos; mais toujours des hantises  
D'idéal plus subtil en mon âme ont germé.*

*Oh non! il me fallait mieux que des couchants roses,  
Que des aubes de pourpre ou des soirs étoilés;  
Il me fallait le vaste azur des yeux voilés  
Par des cils noirs et longs, penché sur mes névroses.*

ALBERT DREUX.

Montréal, 1908.



## Souvenirs d'Un Autre Age

Par l'Honorable HECTOR FABRE

*L'honorable Hector Fabre, l'auteur de ces intéressants souvenirs, est un Mont-réalais, qui, après avoir fait de la politique et du journalisme à Québec, nous a quitté, un jour, pour aller remplir les fonctions de Commissaire Canadien, à Paris. Né avant l'insurrection de 1837, ayant grandi dans la métropole canadienne et dans un milieu social où il a pu connaître nos concitoyens les plus distingués, écrivain délicat, M. Fabre est en position de nous raconter des choses attrayantes sur les hommes d'autrefois, comme on pourra s'en convaincre d'ailleurs par les pages suivantes.*



N 1840, les relations du Canada avec la France étaient nulles; on comptait les Français qui étaient venus dans ce pays. A Montréal, les hommes politiques, M. LaFontaine, M. Morin, M. O. Callaghan, M. Rodier et les plus jeunes, M. C.-O. Perrault et M. Georges-Etienne

Cartier, se réunissaient chaque après-midi pour causer des événements du jour à la librairie de mon père, située dans cette rue Saint-Vincent restée chère aux avocats. La *Minerve* et le *Vindicator* avaient leurs bureaux à deux pas de la librairie canadienne, et c'est dans ce cercle que s'organisaient toutes les mesures de résistance à l'oppression.

J'ai souvent entendu parler de ces réunions quotidiennes, toujours très animées, très cordiales, auxquelles on amenait aussitôt les étrangers, et surtout les notables de la campagne, pour en recueillir des informations sur l'état des esprits. C'était un milieu

très ouvert, très libéral; on y était de suite à l'aise, on s'y sentait bien vite entre amis, à la condition bien entendu d'être patriote et point du tout bureaucrate. Sur tous les points, grande tolérance pour les opinions, sauf sur celui-ci. Il fallait être patriote, n'aimer que les patriotes, ne voir que des patriotes, sans cela on était suspect et l'on nous faisait grise mine. On considérait, en général, les Québécois comme moins solides que les Montréalais. Ils inclinaient davantage à la temporisation, à la conciliation; ils ont toujours été, ils sont encore du reste plus politiques. On en avait entendu quelques-uns, et des mieux posés, dire que l'Angleterre finirait par nous faire des concessions telles que nous pourrions nous entendre. Sparte surveillait Athènes, dont elle redoutait l'esprit léger et artistique, le goût pour les plaisirs élégants. Il ne fait pas bon d'être capitale et d'avoir un château dans ses murs, lorsque son pays est opprimé, disait-on volontiers. On se félicitait d'être à l'abri de la tentation, et de ne pas se sentir importuné dans ses rêves patriotiques par le bruit des fêtes officielles. Il ne fallait

danser, dîner, s'amuser, se marier, qu'entre patriotes.

Les dîners de cette époque étaient des conférences politiques. Très abondants comme menu, plus abondants encore comme discours. On ne portait pas de santé, mais toute la conversation se composait de véritables discours. Celui qui rejoignait la parole la gardait une heure.

Bien souvent, le dimanche, on allait dîner à l'île Bizard, chez M. D. B. Viger. C'étaient des repas homériques. On se mettait à table à midi; il était bien six heures lorsqu'on la quittait pour aller reprendre la conversation au salon. Reprendre n'est pas le mot, car celui qui avait la parole la gardait en passant d'une pièce à l'autre, de peur s'il la laissait échapper de ne pouvoir la rattrapper.

La table ployait sous les mets, les vins étaient bons, comme partout dans le pays, à cette époque. Mais on parlait beaucoup plus qu'on ne mangeait, et tous étaient sobres, sauf en paroles. En paroles, par exemple, c'était une intempérance rare. M. Papineau présidait, comme à la Chambre, et se donnait la parole toujours comme à la Chambre. Les autres convivés écoutaient, tout en guettant l'occasion de le remplacer à la tribune et tout en se fortifiant pour l'action prochaine. L'occasion se faisait longtemps attendre, mais enfin elle arrivait.

M. Papineau, par courtoisie d'invité à amphitryon, passait la parole à M. D. B. Viger. L'allure du discours changeait, il devenait alerte et vif; brisé par mouvements imprévus et comme secoué par des saccades oratoires, M. Viger raisonnait en sage, mais cela ne l'empêchait pas de causer avec une vivacité d'esprit telle que, même au sein de la vieillesse, il avait l'accent et l'entrain d'un jeune homme à qui la politique vient de se révéler avec tous ses attrait.

Les autres suivaient, mais la conversation revenait souvent à M. Papineau, et de là passait encore à M. Viger. Le soir on revenait à la ville en discutant d'une carriole à l'autre, et parfois au sein de la nuit, on entendait la voix des tribuns tonner contre l'Angleterre. Le merveilleux de cette conversation non interrompue, de ces discours continus, c'est qu'on était absolument d'accord sur le fond; on ne différait que sur quelques-uns des moyens. Quoique restreint au

détail, le champ de la discussion n'en était pas moins vaste. On s'arrangeait de façon à avoir toujours quelque chose à dire. M. Papineau poussait aux grandes mesures; M. Viger le ramenait avec obstination à la voie constitutionnelle. L'objectif de M. Papineau, c'était la république américaine; l'objectif de M. Viger, l'Angleterre libérale. M. La Fontaine, qui était rarement de ces promenades, n'ayant jamais été un des familiers des deux grandes maisons seigneuriales des Papineau et des Viger, n'osait pas encore laisser percer le penchant constitutionnel qui le rapprochait de M. Viger; peut-être aussi en était-il encore aux idées de M. Papineau.

Le lendemain, on se réunissait à la librairie de mon père. M. La Fontaine était l'hôte le plus assidu de ces réunions; il était aimable et bon; et cependant, mon père, le docteur O'Callaghan, Charles Ovide Perrault, les vrais papineautistes enfin, ne pouvaient se défendre d'une certaine défiance à son égard; ils pressentaient vaguement que c'étaient là l'homme qui, par des qualités toutes différentes, supplanterait M. Papineau, dans les faveurs populaires. M. La Fontaine avait une prétention que l'on tournerait volontiers contre lui: il aimait à faire de l'esprit et n'y réussissait guère.

On rencontrait là aussi, tous les jours, M. Rodier, doué de facultés oratoires très remarquables; M. Tracey, fondateur du *Vindicator*, âme élevée, nature généreuse, qui aimait le Canada comme l'Irlande; le docteur O'Callaghan, son collaborateur, puis son successeur, talent supérieur et noble cœur; Charles-Ovide Perrault, qui devait mourir à 27 ans à Saint-Denis, nature chevaleresque et chrétienne, unissant une piété profonde à un ardent amour de son pays et de la liberté, principal rédacteur de la *Minerve* de 1830 à 1837, et ayant laissé inachevé sur son pupitre avant de partir pour Saint-Denis, où la mort l'attendait, un article qui reflète à la fois la vigueur de sa plume et la flamme de son patriotisme; M. A.-N. Morin, la bonté même, et ferme seulement lorsqu'il s'agissait de son pays, mais ferme alors jusqu'à l'obstination; M. T.-S. Brown, qui survit à ses amis, et conserve pieusement le culte de leur mémoire. Parmi les jeunes, les chefs de l'association des *Fils de la Liberté*, on remarquait, à leur ardeur et à leur courage, Rodolphe Desrivières, André

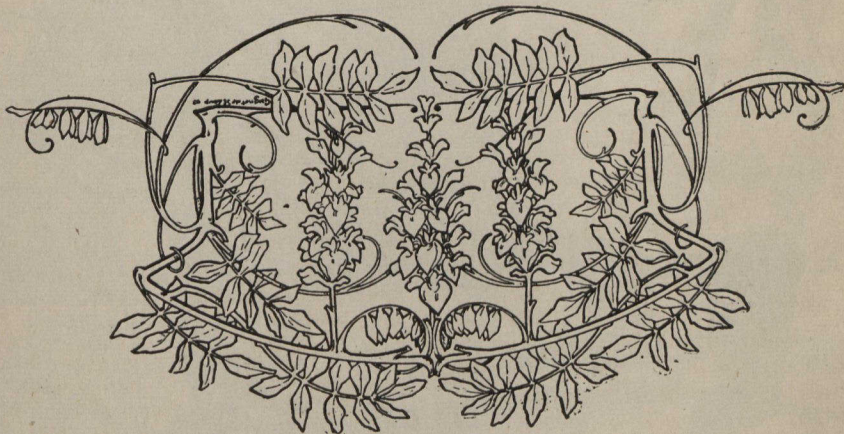
Ouimet, Georges Cartier, Richard Hubert.

Le samedi, on voyait tour à tour apparaître M. Ludger Duvernay, éditeur de la *Mi-nerve*, joyeux et bon enfant, et M. Louis Perrault, qui publiait, à grande perte, le *Vindicator* pour le compte des patriotes. Mon père savait ce que cela voulait dire, et sans souffler mot il comblait le déficit qui se trouvait dans la caisse des deux généreuses feuilles.

Les femmes alors étaient aussi patriotes que les hommes; je crois bien qu'elles le

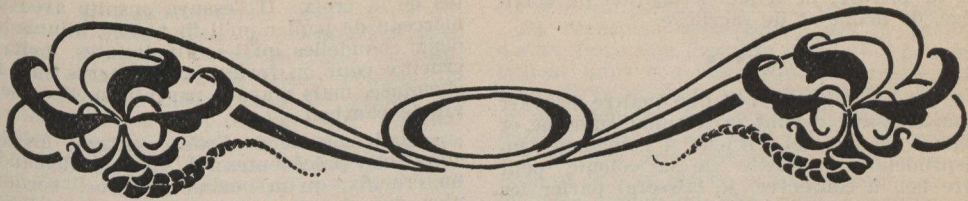
sont un peu moins maintenant. Comme nous, plus que nous, elles se laissent gagner par la douceur des temps nouveaux. Elles n'ont plus à penser au pays: il est heureux. Alors, elles y pensaient sans cesse.

On parlait des 92 résolutions dans les salons, comme aujourd'hui l'on parle d'un programme de danse ou d'un menu de souper. A trois ans, je portais des habits en étoffe du pays, et je crois bien qu'il m'en est toujours resté quelque chose.





*Le patron.*—Et mon champagne spécial du III<sup>e</sup> Centenaire, par-dessus le marché!... Ne soyez pas surpris si je vous retiens 65 cents sur vos gages à la fin du mois.



MONTREAL D'AUTREFOIS

## Un Procès de Sorcellerie

Par FAUCHER DE SAINT - MAURICE

*Voici une curieuse page de notre histoire, et qui n'est pas très connue. Il s'agit, ni plus ni moins, d'un procès de sorcellerie, de magie et de sacrilège, à Montréal, en 1742. L'on ne croirait jamais, à en lire les détails, qu'un tel événement se soit passé, ici, il n'y a qu'un siècle et demi. Le principal accusé était un farceur qui n'avait voulu que s'amuser de la crédulité des gens, mais comme nos pères n'entendaient pas à rire sur les choses saintes, l'affaire tourna au tragique.*

**E**N 1742, Montréal n'était pas la cité des palais, la rivale grandissante de New-York.

Elle avait, dit une vieille chronique, la figure un peu longue. Ses murailles étaient peu élevées et peu épaisses, n'étant qu'un simple revêtement défendu par quelques bastions; sa fortification irrégulière suivait les sinuosités du terrain. A l'une des extrémités, était une éminence de terre rapportée supportant une bâtisse très mal en ordre, appelée la citadelle, et la ville elle-même n'avait, à proprement parler, que deux grandes rues longues et étroites: les rues St-Paul et Notre-Dame.

Malgré ce peu de bruit amassé autour de son nom, c'était une ville où déjà l'on commençait à bien vivre: la bonne chère, le luxe, la munificence, l'hospitalité y tenaient leurs quartiers, et en ces temps-là l'ancienne bourgade d'Hochelaga s'acheminait lentement vers ce qu'elle est devenue aujourd'hui, la résidence fastueuse des nababs du commerce et de la banque.

La garnison modeste requise pour la défense de ses palissades et de ses maigres murailles coulait tranquillement ses jours, grâce au calme qui régnait depuis quelque temps sur la colonie.

Il passait bien de mois en mois certains frissons belliqueux; mais on était loin de Versailles; les Iroquois chassaient paisiblement sous les hautes futaies qui protégeaient leurs cantons, et l'on ne s'occupait guère qu'à recueillir avidement la moindre nouvelle concernant le voyage aventureux entre-

pris par de la Vérenderye aux montagnes rocheuses.

Parmi les corps d'armée française cantonnés alors à Montréal se trouvait la compagnie de Lafrenière, qui comptait au milieu de ses soldats un enfant perdu de Paris, un peu l'ancêtre du zouave et du zéphir d'aujourd'hui, égayant de temps à autre les ennuis de la caserne par quelques bons tours machinés contre les pékins du temps, posant en loustic partout et quand même, et ne craignant pas plus Dieu que le scalpel de l'Indien.

Il n'épargnait pas plus les camarades du régiment que les bons bourgeois; et le sergent de garde fronçait infailliblement le sourcil, lorsqu'il lui fallait chaque soir prononcer le nom aristocratique—mais toujours marqué absent sur le rôle d'appel—de Charles-François Flavart de Beaufort de l'Avocat.

Flavart ne s'occupait guère du légitime courroux de son digne sous-officier: il faisait sa punition sans surveiller; puis, le lendemain soir, il était repris à faire cascader intrépidement par les deux uniques rues de la ville ses rares écus mêlés aux charmes de ses vingt-six ans.

Un jour néanmoins, il lui fallut rengainer ses airs d'indépendance, sa fierté sauvage. Flavart était sommé de comparaître devant le procureur du roi, M. Foucher.

Une dernière esclandre avait jeté le fringant soldat sous la lourde main de ce haut justicier qui produisait contre lui une charge terrible entraînant avec elle l'application

de la torture, la triple accusation de sortilège, de magie et de sacrilège.

\* \* \*

C'est le 30 juin 1742 que maître Flavart comparaisait devant le tribunal suprême, et comme ce qui se rattache à l'ancienne jurisprudence criminelle de la colonie peut être bon à conserver, je laisserai parler les témoignages tels qu'ils figurent au dossier du procès, en réponse aux interrogatoires de Messire Jacques Joseph Guiton de Monrepos, conseiller du roi et son lieutenant civil et criminel.

Ils soulèvent un curieux coin du voile qui couvre la vie intime, les habitudes, voire même les superstitions et les locutions du temps.

—*Charles-François Flavart de Beaufort de l'Advocat*, accusé. Je n'ai rien exigé pour mes prétendues magies. Charles Robidou m'a donné six livres sur les vingt qu'il m'avait offertes pour trouver l'auteur d'un vol d'une somme de cinquante écus ou trois cents francs dont il avait été victime. Je n'ai point profané le crucifix, ni les saintes écritures; ce n'était pas là mon intention. Si je me suis servi de ces choses sacrées, ce n'était que pour intimider les assistants et découvrir ainsi le voleur.

—*Madame veuve de Celles* (Marg. Perreau,) témoin. Jeudi soir, vers huit heures, je vis plusieurs personnes chez Charles Robidou; j'y étais allée, à la demande de ma fille. En entrant, j'aperçus sur une table deux chandelles, un crucifix de bois, un miroir au milieu et un petit livre dans lequel Flavart lisait. Je le vis mettre quelque chose dans un papier, le faire brûler, en parsemer les cendres sur le dossier du miroir avec autres poudres et ingrédients, puis faire trois barres avec du charbon.

—*Madame Robidou*, femme de Pierre Coquillard, de Longueuil. Jeudi au soir, étant allé chez mon frère Charles Robidou, je vis le nommé l'Advocat assis, un livre à la main, auprès d'une table où il y avait deux chandelles allumées et un miroir au milieu. Il demanda un crucifix: on lui en apporta un en bois noir ou cerisier de France. L'ayant entre ses mains, il distilla une certaine liqueur sur le derrière de la croix, puis il fit brûler trois petits morceaux de papier.

—*François Bariteau* dit *la Marche*, cordonnier. J'étais présent en compagnie du témoin ci-dessus. En voyant mettre des poudres sur le crucifix, je me retirai. L'Advocat me joignit alors en m'invitant à mettre mon doigt dans l'huile qu'il avait dans le creux de sa main: je refusai.

—*Etienne Legros* dit *Jasmin*, soldat. J'étais chez Robidou: Je vis un petit facon et des cartes qui, disait-on, avaient servi à la sorcellerie. L'Advocat versa de la liqueur sur le bout de son doigt pour le faire toucher à ceux qui étaient présents; puis il mit de cette même liqueur sur les trois extrémi-

tés de la croix. Il l'essuya ensuite avec un morceau de papier qu'il fit brûler, alluma les deux chandelles qu'il avait éteintes, prit le crucifix pour en former trois barres sur la cheminée, mais n'ayant pas réussi, il se servit de charbon.

—*Mademoiselle de Celles*, confirme les déclarations précédentes: L'Advocat demanda un crucifix, qu'un nommé Lanoue, cordonnier, fut chercher chez lui. Après quelques difficultés, il le livra au soldat qui le mit, la face renversée, sur le dossier du miroir, et recommença sa lecture, faisant sur le dossier de la croix les mêmes cérémonies que sur le dossier du miroir. Après cela, il fit couvrir les feux, éteignit les chandelles l'une après l'autre et les papiers qu'il faisait brûler. Après chaque verset qu'il lisait, il faisait découvrir peu à peu les feux, y jetant, les uns après les autres, de petits paquets qu'il avait devant lui. Lorsque les chandelles furent éteintes, je vis l'Advocat soulever par temps le miroir, tenant le haut du crucifix entre ses mains. Sa tête était baissée, et il marmottait des prières en latin que je ne comprenais point. Les chandelles étant rallumées, je le vis ôter le crucifix de dessous le miroir, le prendre à la main et essayer avec le bois de la croix des barres sur la plate-bande de la cheminée. J'étais plus près de l'Advocat qu'aucune autre personne. Il invita ensuite les personnes présentes à toucher une des trois barres, ajoutant qu'il devinerait, sans voir, laquelle on aurait touchée. Je le vis ensuite prendre le crucifix et le porter près du feu, mais je ne puis affirmer s'il l'a brûlé ou passé seulement à la flamme.

—*Charles Robidou*, âgé de vingt ans, cordonnier, demeurant en sa maison, sise faubourg St-Joseph de cette ville (Montréal).

Jeudi matin, m'étant aperçu qu'on m'avait volé trois cents livres dans une cassette déposée sur mon buffet, je racontai mon malheur à quelques personnes. Un soldat, le nommé l'Advocat, me dit que si je voulais lui donner vingt livres, il me ferait retrouver mon argent. L'espérance de le trouver me fit accepter cette offre, mais l'Advocat ne voulut rien entreprendre avant que je lui eusse donné six francs, ce que je fis, après les avoir empruntés.

*Charles Lanoue*. La femme de Robidou avait peur: l'Advocat demanda alors un crucifix qu'on envoya chercher chez moi. Je ne sais qui alla le quêrir, ni le donna à madame Robidou.

Deuxième interrogatoire: 8 juillet. *Flavart de l'Advocat*.—Je n'ai jamais demandé vingt livres à Robidou qui m'a donné six francs pour faire monter ma garde et acheter des ingrédients. Le crucifix appartenait à un nommé Lanoue qui fut le chercher lui-même, me l'apporta et me dit, en me le mettant dans la main:

—N'aille pas ensorceler mon crucifix.

Je lui répondis:

—Il n'y a pas de danger; je ne suis pas

sorcier. Les drogues dont je me suis servi étaient de l'arcanson pilé, de la poudre à tirer et de l'huile d'aspic. Quant à ce qui touche les trois barres, je m'entendais avec Lanoue. Il devait porter sa main en haut, ou sur l'estomac, ou la laisser pendre, ou bien encore la mettre dans les poches de son habit, selon qu'il toucherait à l'une des barres. L'arcanson a été pris chez Lanoue, l'huile était celle dont je me servais pour mon fusil, et la poudre appartenait à mon fournisseur.

—*Charles Lanoue.* J'ai vingt-cinq ans, et suis cordonnier de mon métier. Je connais l'Advocat depuis un an, et je le garde pour loger, coucher ou manger quand il veut. J'ai prêté six francs à Robidou pour payer le soldat. Je ne suis pas allé quérir chez nous le crucifix. Tout le complot qu'il y avait entre moi et l'Advocat était de l'aider à lui faire connaître quelle marque on avait touchée, suivant comme je poserais ma main.

*M. Guiton de Monrepos.*—Où se trouve maintenant le crucifix?

*Charles Lanoue.*—Je l'ai remis à Messire Dault, curé de Montréal, qui est venu le chercher chez moi.

Le lieutenant-général donne ordre d'aller chercher le crucifix qui est rapporté au greffe. Il l'enveloppe d'une bande de papier, cachetée du sceau de ses armes et signe "Jacques-Joseph Guiton de Monrepos."

—*Charles Robidou.*—L'Advocat tenait un couteau à la main, sur la lame duquel il mit trois morceaux de papier de chaque côté du taillant. Il souffla dessus, puis je le vis mâcher du papier, le mouiller avec de l'eau, le presser dans sa main sous la manche du couteau, en faisant découler l'eau. Ces tours ont duré environ une heure.

\* \* \*

Ici se terminaient le premier et le deuxième interrogatoire qui ne laissaient aucun doute dans l'esprit du conseiller sur la culpabilité de Flavart. Ils impliquaient de plus dans cette affaire le cordonnier Lanoue et Charles Robidou.

Désireux de démêler la quote-part qui appartenait à chacun d'eux, M. de Monrepos rappela devant lui l'accusé et le 11 juillet lui faisait subir un troisième interrogatoire.

Mais il avait à faire à rude tête.

Flavart persista à dire que le crucifix appartenait à Lanoue qui avait été le chercher lui-même et le lui avait remis entre les mains. Sur cette déclaration solennellement jurée, un mandat de prise de corps était lancé le lendemain contre les deux nouveaux inculpés.

Charles Robidou, malgré sa confiance dans les loups-garous et les conjurations, avait excellent flair.

Sentant la mauvaise tournure que prenait le procès, il s'était furtivement esquivé la veille du jour où se signait sa lettre de cachet, laissant derrière lui sa femme qui fut assignée, comparut bravement et, dans ses

réponses conformes à celles qui précèdent, ajouta "qu'après les cérémonies faites, ce fut elle qui porta le crucifix chez Lanoue."

Sa franchise n'empêcha pas la justice d'aller faire une descente chez elle; heureusement dans son émigration chez les Bas-tonnais, le prudent mari s'était fait suivre de ses meubles. Les scellés passèrent donc dans la maison vide, sans pouvoir se reposer sur le plus léger ustensile domestique, et finirent par se placer prosaïquement sur un modeste cordon de bois oublié au milieu de la cour.

Cela contribua de plus en plus à mettre Robidou sur le cœur de M. de Monrepos, car le 7 août de la même année, l'huissier de Coste "faisant battre la caisse à défaut de trompette, assignait toujours le sacrilège à comparaître sur la place publique."

—Nonobstant cela, dit naïvement la chronique, il ne reparut plus.

Moins heureux que son camarade, Lanoue amené en présence d'un des témoins—mademoiselle de Celles—rêpète que c'est la femme de Robidou qui fut chercher le crucifix chez lui et le remit aux mains de Flavart; que, pour sa part de l'affaire, il n'a fait que le reprendre à la fin pour le porter à sa maison.

Flavart, enchanté de pouvoir se donner un gai camarade de galère, jure de plus en plus que Lanoue fut non-seulement le porteur, mais encore qu'il s'en alla le chercher, et cela volontairement et très joyeusement; puis, les deux coquins confrontés l'un avec l'autre se confondent en serments, en conjurations et en appellent à tous les éléments pour se mieux démentir, et mystifier le brave conseiller du roi.

\* \* \*

La discussion entre Flavart et Lanoue n'avait pas de raison pour finir, lorsque le 27 août, le procureur du roi trancha dans le vif par son rapport.

Il concluait à la preuve des trois chefs d'accusation—sortilège, magie et sacrilège—pour réparation de quoi il demandait que Charles-François Flavart de Beaufort de l'Advocat fût condamné à faire amende honorable, en chemise, la corde au cou, tenant entre ses mains une torche de cire ardente du poids de deux livres, devant la grande porte et la principale entrée de l'église paroissiale de cette ville, au premier jour de marché, et là, étant nu-tête et à genoux, dire et déclarer à haute et intelligible voix, que méchamment et mal avisé, il a profané les paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ crucifié, ce, pour faire le devin... et en outre, qu'il fût condamné à être battu et fustigé de verges, par les carrefours et lieux accoutumés de cette ville, et qu'il fût banni de l'étendue de cette juridiction pendant trois ans, et tenu à garder son ban.

Ces conclusions étaient ratifiées le 30 août par le jugement de la cour de Montréal qui ajoutait de plus:



—Flavart de Beaufort sera conduit par l'exécuteur de haute justice, ayant écrit au par devant et derrière :

—“*Profanateur des choses saintes!*”

Ce fait, l'avons condamné à servir de forçat dans les galères du roi, l'espace de cinq années.

(Signé)

GUITON DE MONREPOS.

Flavart avait de l'énergie, et, s'inquiétant fort peu de cette sentence, en appela au conseil supérieur de Québec.

Ce dernier confirma de nouveau ce qu'avait fait le tribunal de Montréal, retranchant toutefois deux ans aux cinq années de galères infligées.

De plus, son inséparable Lanoue conduit par les archers de la maréchaussée devait assister Flavart de Beaufort, lors de l'amende honorable, puis être blâmé en la manière accoutumée et payer trois livres d'amende au roi. Robidou, que l'on tenait toujours à revoir, serait admonesté en la chambre d'audience, et là, laisserait trois livres d'aumônes; quant à Anna Lanoue, sa femme, grâce à ses dix-sept ans, elle était renvoyée hors de cause.

A quelque temps de là, un certificat signé en date de vendredi, le 5 octobre 1742, par M. Fr. Daine, conseiller, et M. Porlier, greffier, constatait l'exécution de la sentence.

\* \* \*

Le clergé catholique s'émut de ce sacrilège. Par son mandement du 10 septembre 1742, Monseigneur de Pontbriand ordonnait une amende honorable et une procession de

l'église paroissiale à Bonsecours. Deux ans plus tard—le 1er mars 1744—ayant obtenu la croix des autorités, cet évêque institua la fête du crucifix outragé: elle devait être célébré le premier vendredi de mars de chaque année, et, en 1804, monseigneur Plessis la remettait au premier octobre, attachant à ce jour une indulgence plénière obtenue par un bref du pape, en date du 28 mars 1802.

Depuis, le monde a marché, laissant derrière lui le forçat dans son bagne, le conseiller du roi dans sa tombe, et accrochant l'*Union Jack* à la hampe du drapeau fleurdelisé. Le progrès s'est emparé de notre pays, et, comme les autres, il commence à regorger de ces travailleurs que Marchal nous dépeint, “bien nourris, bien vêtus, bien payés, qui savent que ce n'est pas Dieu qui tonne, ne croient ni aux anges ni aux démons, travaillent le dimanche, s'enivrent le lundi et finissent toujours par être mécontents, car manquant du pain de l'âme, ils éprouvent des aspirations plus grandes que leur salaire, et se demandent avec colère en vertu de quelle loi les uns voyagent assis sur des planches, tandis que d'autres s'endorment assis sur des coussins.”

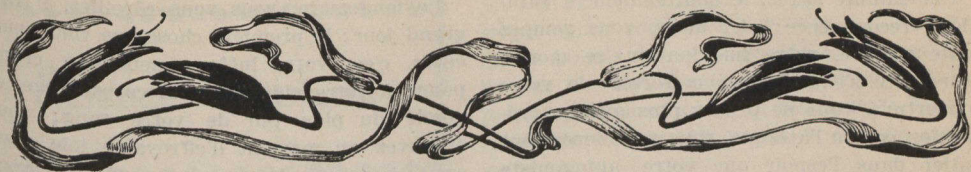
Sans s'en douter, ils font partie des loustics de jadis devenus les casseurs, les intrépides, les athées d'aujourd'hui. Mais Dieu, pour s'en moquer, leur a octroyé le don de rendre saint tout ce qu'ils touchent, et l'humble croix de 1742 a suivi la loi commune.

Le crucifix du cordonnier Lanoue est enfoui dans le sanctuaire des hospitalières de Québec, et au libre-penseur y allant en curieux comme à l'humble croyant venant y adorer son Christ, les religieuses de l'Hôtel-Dieu raconteront, sans se faire prier, la légende du crucifix outragé.

## L'Été

*Le chaud soleil d'été verse à flots sa lumière,  
Jetant ses rayons d'or sur les champs, les troupeaux,  
Fouillant, vieil indiscret, les nids pleins de mystère,  
Traversant d'un éclair les limpides ruisseaux.  
On entend dans la plaine un chant de moissonneur.  
Abeilles, lourds frélons et joyeuses cigales  
Mêlent leurs faux-bourçons, leurs bruyantes cymbales,  
Et ce concert d'été chante le Créateur!*

Marie de Belloy.



# Le Moustique

Par A. D.

Il n'est point que vous n'avez entendu parler de ce petit animal, qui affectionne particulièrement le bord de la mer, des lacs et des étangs; il est à nos cousins du Nord et des vipère est à la couleuvre. Malheureusement, au lieu de fuir l'homme et de se cacher dans les endroits déserts comme celle-ci, il a le goût de la civilisation, la société le réjouit, la lumière l'attire; vous avez beau tout fermer, il entre par les trous, par les fentes, par les crevasses. Le plus sûr est de passer la soirée dans une autre chambre que celle où l'on doit passer la nuit; puis, à l'instant même où l'on compte se coucher, de souffler sa bougie et de s'élaner vivement dans l'autre pièce.

Malheureusement, le moustique a les yeux du hibou et le nez de l'hyène; il vous voit dans la nuit, il vous suit à la piste, si, toutefois, pour être plus sûr encore de son affaire, il ne se pose pas sur vos cheveux. Alors, vous croyez l'avoir mis en défaut, vous vous avancez en tâtonnant vers votre couchette, vous renversez un guéridon chargé de vieilles tasses de porcelaine, vous faites un détour pour ne pas vous couper les pieds sur les tessons, vous atteignez votre lit, vous soulevez avec précaution la moustiquaire qui l'enveloppe, vous vous glissez sous votre couverture comme un serpent, et vous vous félicitez de ce que, grâce à ce faisceau de précautions, vous avez acheté une nuit tranquille. L'erreur est douce, mais courte. Au bout de cinq minutes, vous entendez un petit bourdonnement autour de votre figure: autant vaudrait entendre le rauquement du tigre et le rugissement du lion. Vous avez renfermé votre ennemi avec vous; apprêtez-vous à un duel acharné: cette trompette qu'il sonne est celle du combat à outrance. Bientôt, le bruit cesse; c'est le moment

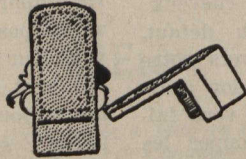
terrible; votre ennemi est posé où? vous n'en savez rien; à la botte qu'il va vous porter, il n'y a pas de parade. Tout à coup, vous sentez la blessure, vous y portez vivement la main, votre adversaire a été plus rapide encore que vous, et, cette fois, vous l'entendez qui sonne la victoire; le bourdonnement infernal enveloppe votre tête de cercles fantastiques et irréguliers, dans lesquels vous essayez vainement de le saisir; puis, une seconde fois, le bruit cesse.

Alors, votre angoisse recommence, vous portez les mains partout où il n'est pas, jusqu'à ce qu'une nouvelle douleur vous indique où il était jadis, où il était, car, au moment où vous croyez l'avoir écrasé comme un scorpion sur la plaie, l'atroce bourdonnement recommence. Cette fois, il vous semble un ricanement diabolique et moqueur; vous y répondez par un rugissement concentré, vous vous apprêtez à le surprendre partout où il va se poser; vous étendez les deux mains, vous leur donnez tout le développement dont elle sont susceptibles, vous tendez vous-même la joue à votre adversaire, vous voulez l'attirer sur cette surface charnue que la paume de votre main emboîterait si exactement.

Le bourdonnement cesse encore; vous retenez votre haleine, vous suspendez les battements de votre cœur, vous croyez sentir, en mille endroits différents, s'enfoncer la trompe acérée. Tout à coup, la douleur se fixe à la paupière: vous ne calculez rien, vous ne pensez qu'à la vengeance, vous vous appliquez sur l'œil un coup de poing à assommer un bœuf, vous voyez trente-six étincelles; mais ce n'est rien que tout cela, si votre vampire est mort: un instant, vous en avez l'espoir, et vous remerciez Dieu qui vous a accordé la victoire.

Une minute après, le bourdonnement sata-nique recommence : oh ! alors, vous rompez toute mesure, votre imagination se monte, votre tête s'exaspère, vous sortez de votre couverture, vous ne prenez plus aucune précaution contre l'attaque, vous vous levez tout entier dans l'espoir que votre antagoniste commettra quelque imprudence, vous vous battez le corps des deux mains, comme un laboureur bat la gerbe avec un fléau ; puis, enfin, après trois heures de lutte, sentant que votre tête se perd, que votre esprit s'égare, sur le point de devenir fou, vous retombez, anéanti, épuisé de fatigue, écrasé de sommeil ; vous vous assoupissez enfin. Votre ennemi vous accorde une trêve, il est rassasié : le moucheron fait grâce au lion ; le lion peut dormir.

Le lendemain, vous vous réveillez, il fait grand jour : la première chose que vous apercevez, c'est votre infâme moustique cramponné à votre rideau, et le corps rouge et gonflé du plus pur de votre sang ; vous éprouvez un moment d'effroyable joie, vous approchez la main avec précaution, et vous l'écrasez le long du mur comme Hamlet Polonius ; car il est tellement ivre, qu'il ne cherche pas même à fuir. A ce moment, si un domestique entre, il vous regarde avec stupéfaction, et vous demande ce que vous avez sur l'œil. Vous vous faites apporter un miroir, vous y jetez les yeux, vous ne vous reconnaissez pas vous-même : ce n'est plus vous, c'est quelque chose de monstrueux, quelque chose comme Vulcain, comme Caliban, comme Quasimodo...



## Science Populaire

### Sur la Plage

**P**OUR les précautions à prendre, sur la plage, écoutez M. de Parville, une autorité en pareilles matières.

Maintenant, pour les précautions à prendre, écoutez M. de Parville, une autorité en pareilles matières.

Sur les plages, dit-il, on voit beaucoup de baigneurs attendre, avant de se jeter à l'eau, qu'ils n'aient plus, sur la peau, la moindre trace de sueur.

—Surtout, disent les mères à leurs enfants, ne te baigne pas en pleine transpiration, tu gagnerais un refroidissement...

Et chacun, enveloppé dans un peignoir, va et vient sur le sable, attendant le bon moment. Eh bien! la pratique est mauvaise et même dangereuse.

Le meilleur moyen de gagner un refroidissement, une fluxion de poitrine, une congestion pulmonaire c'est, quand on a chaud, d'attendre patiemment au grand air, à une brise souvent forte, que le corps ne soit plus en moiteur.

Il est même meilleur de provoquer un peu de chaleur du corps avant de se mettre à l'eau. Mais il faut entrer dans la mer brusquement et se mouiller complètement. Une fois immergé, tout danger disparaît. Cela semble, de prime abord, paradoxal et l'on hésite à prendre contact avec la vague lorsque l'on est en pleine transpiration. C'est, pourtant le seul moyen de ne pas s'enrhumer. Rester devant la vague, en plein air, jusqu'à refroidissement, c'est s'exposer à la maladie. On entre dans l'eau ayant presque froid; l'eau enlève beaucoup de chaleur au corps et, souvent, le frisson survient après quelques minutes d'immersion.

Il en est pour le bain froid comme pour la douche. On prend la douche souvent en pleine transpiration et l'on s'en trouve bien. La réaction est parfaite et le bien-être survient aussitôt. Si l'on a presque froid sous la douche, la réaction est mauvaise et le su-

jet s'en aperçoit vite. Donc, pas d'hésitation, se précipiter sous la vague, même en sueur, et ne jamais attendre que la transpiration se soit arrêtée. Par exemple, attendre toujours, après une course ou une marche accélérée, que le cœur ait repris sa marche normale.

Le préjugé que nous combattons est très répandu. On ne saurait trop s'élever contre lui. Il faut arriver au bain ayant chaud, presque en transpiration, et se plonger rapidement dans l'eau.

Le bain de mer agit comme la douche, par percussion de vagues, par le choc, et par le chlorure de sodium, ou sel marin, en suspension dans l'air. Il doit être court pour les anémiques et les débiles, légèrement excitant; il est déprimant s'il est long. Pour les malades, un bain de cinq minutes est largement suffisant. Pour les enfants, une simple immersion est préférable au bain proprement dit.

Le bain de mer, comme la douche d'ailleurs, est un instrument à double tranchant. Il fait beaucoup de bien, s'il est pris intelligemment et en raison de l'état de celui qui le prend. Mal donné, il peut faire mal. C'est au médecin à prescrire les conditions dans lesquelles il convient de prendre le bain. On a tort, en général, de se baigner à la bonne franquette. Il est même des cas où il faut choisir l'heure du bain, c'est-à-dire l'état de la mer. Pour les sujets nerveux, il est mauvais de se baigner par grosse mer. Le choc des vagues agit trop sur le système nerveux et provoque des insomnies. Ce sont là des recommandations bien simples, mais dont il n'est pas superflu de tenir compte.

## VARIETES

### Les Deux Indiens

Dernièrement on a joué à Londres une pièce intitulée: *The last of his race* (le dernier de sa race).

La scène se passe chez les Indiens de notre continent.

Le premier rôle — celui de Grand-Chef—



**Prof.  
Lavoie**  
Fabricant Expert de  
Perruques et Tou-  
pets pour Dames  
et Messieurs.  
Maison fondée en 1860

Cheveux teints dans toutes les nuances  
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees.  
Assortiment complet de  
Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de  
Coffure, Peignes  
et Ornaments en Tous Genres pour Cheveux.  
Importation directe de Paris, Londres, New-York

**NO. 8, RUE  
NOTRE-DAME  
OUEST**  
Coin Boulevard  
St-Laurent  
**MONTREAL.**



était tenu par l'éminent acteur H. Reeves-Smith.

Or, M. Smith est renommé pour le soin



*L'Indien naturel*



*L'Indien artificiel*

méticuleux qu'il prend, non seulement à bien interpréter ses rôles, mais encore à avoir le physique le plus parfaitement ressemblant au physique du personnage qu'il représente.

Et la façon dont il est parvenu à composer la *peau*, les traits, l'expression générale ou détaillée d'un chef indien a été si réussie que tous les grands journaux de Londres en ont parlé et en parlent encore.

Nos lecteurs pourront juger du succès de M. Reeves Smith en comparant son portrait en Indien artificiel avec le portrait d'un Indien naturel.

— : o : — e —  
**La Revue Populaire**  
Pour SEPTEMBRE  
Grand numéro consacré sur-  
tout au  
**Travail et à l'École**



Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., U.-S., as second class matter under Act of March 1879.